

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

CENTRE DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN
SCIENCES HUMAINES, SOCIALES ET
ÉDUCATIVES

UNITÉ DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN
SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE



THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I

POST GRADUATE SCHOOL FOR
SOCIAL AND EDUCATIONAL
SCIENCES

DOCTORAL RESEARCH AND
TRAINING UNIT FOR SOCIAL
SCIENCES

DEPARTMENT OF PHILOSOPHY

DU RÉALISME À L'ANTIRÉALISME : LES ENJEUX DE LA CRITIQUE WITTGENSTEINIENNE DE LA SIGNIFICATION

Mémoire présenté et soutenu le 26 janvier 2023 en vue de l'obtention du diplôme
de Master en philosophie

Spécialité : Epistémologie et Logique

Par

Fabiola DJEUKAM NGATCHA

Matricule : 17C915

Licenciée en philosophie

Jury

Qualité	Nom	Université d'attache
Président :	Ngah Ateba Alice Salomé <i>Maitre de conférences</i>	Université de Yaoundé 1
Rapporteur :	Mondoué Roger <i>Professeur</i>	Université de Douala
Membre :	Nguemeta Philippe <i>Chargé de cours</i>	Université de Yaoundé 1



Septembre 2022

SOMMAIRE

DEDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS	iii
RÉSUMÉ.....	iv
ABSTRACT	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
PREMIERE PARTIE : LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DU REALISME DANS LE <i>TRACTATUS LOGICO-PHILOSOPHICUS</i>	12
CHAPITRE 1 : ESQUISSE D'UNE CARTOGRAPHIE DES EPONYMES CONCEPTUELLES DU TRACTATUS	15
CHAPITRE 2 : LA REFONDATION DU LANGAGE PHILOSOPHIQUE PAR LUDWIG WITTGENSTEIN	43
CHAPITRE 3 : LES ENJEUX DE LA CONSTRUCTION D'UN LANGAGE IDEAL	57
DEUXIEME PARTIE : LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DE LA CONVERSION WITTGENSTEINIENNE À L'ANTIRÉALISME.	68
CHAPITRE 4 : LES LIMITES DU TRACTATUS LOGICO-PHOLOSOPHICUS	70
CHAPITRE 5 : L'ADOPTION DE LA COMPLEXITÉ DU LANGAGE ET DU PRINCIPE DE CONTEXTE.....	84
CHAPITRE 6 : LES ENJEUX DU JEU DE LANGAGE.....	94
TROISIEME PARTIE : INTERROGATIONS SUR LA PERTINENCE LOGIQUE ET OBJECTIVE DE LA PENSEE DE LUDWIG WITTGENSTEIN	100
CHAPITRE 7 : LES INSUFFISSANCES DE LA PHILOSOPHIE ANTIRÉALISTE.....	103
CHAPITRE 8 : LA PORTÉE ÉPISTEMOLOGIQUE DE LA PHILOSOPHIE ANTIREALISTE	121
CHAPITRE 9 : WITTGENSTEIN ET L'AFRIQUE.....	129
CONCLUSION	135
BIBLIOGRAPHIE	140
TABLE DES MATIÈRES	141

À mes feus parents

REMERCIEMENTS

Nous exprimons nos sincères remerciements

- ❖ À notre directeur M. Roger Mondoué, qui malgré ses diverses occupations a eu l'amabilité de diriger ce travail ;
- ❖ À M. Anselme Togouem Ouabo pour la documentation mise à notre disposition ainsi que l'aide relative à la compréhension de la pensée de Bertrand Russell ;
- ❖ Aux enseignants du département de philosophie de l'université de Yaoundé 1 pour notre formation intellectuelle ;
- ❖ Au Cercle Philo-Psycho-Socio-Anthropologie pour la documentation et la logistique utilisée au cours de la rédaction de ce présent travail ;
- ❖ Aux parents pour les ressources financières mises à notre disposition ;
- ❖ Aux amies et camarades de promotion pour les conseils et suggestions ;
- ❖ Et à tous ceux qui de près ou de loin ont contribué à la rédaction de ce mémoire.

RÉSUMÉ

Ce travail de recherche est intitulé « le réalisme à l'antiréalisme : les enjeux de la critique wittgensteinienne de la signification ». Son champ d'action est celui du statut logico-épistémologique de la pensée dans la construction de la réalité factuelle. C'est un travail de cent cinquante-huit pages réparties en trois grandes parties. Plus précisément, il s'agit de l'analyse de la formulation d'un langage idéal chez l'auteur du *Tractatus logico-philosophicus*. L'enjeu étant de montrer que le symbolisme logique joue un rôle considérable dans la clarification du langage et facilite également la compréhension entre les hommes. Cependant, en référence au problème lié à la difficulté de ramener chaque expression du langage à un principe réductif du symbolisme logique, l'accent est porté sur la définition du langage en tant que praxis à partir d'une évaluation des circonstances d'énonciations dans le langage. Cette analyse offre l'opportunité de se pencher sur les questions suivantes : quelle pertinence peut être le projet wittgensteinien qui consiste à réhabiliter la métaphysique et le relativisme au sein de la cité scientifique ? Autrement dit, la métaphysique doit-elle prendre l'ascendant sur la logique et la science ? Si tel est le cas, n'est-ce pas nier la spécificité du discours scientifique et ouvrir la science à l'irrationalisme moderne voir post moderne ? A-t-il suffi de critiquer l'orthodoxie logiciste pour élaborer une conception scientifique originale ?

Pour venir à bout de cette préoccupation cruciale, le recours à la méthode historico-critique est capital pour rendre compte non seulement de la théorie de la représentation et de son rejet du fait de l'adoption de la complexité du langage et des enjeux du principe contextuel mais aussi de la portée épistémologique de la philosophie antiréaliste de Ludwig Wittgenstein. Au total, la thèse principale est la suivante : la philosophie réaliste et la philosophie antiréaliste chez cet auteur ont toutes deux des traits positifs indéniables. La première contribue à une intercommunication consensuelle et la seconde invite à la valorisation des possibilités culturelles de chaque peuple.

Mots-clés : antiréalisme, jeu de langage, langage, réalisme, signification.

ABSTRACT

This research work is entitled "Realism to anti-realism: the stakes of the Wittgensteinian critique of meaning". Its field of action is the logico-epistemological status of thought in the construction of factual reality. It is a work of one hundred and fifty-eight pages divided into three main parts. More precisely, it is an analysis of the formulation of an ideal language by the author of the *Tractatus logico-philosophicus*. The aim is to show that logical symbolism plays a considerable role in the clarification of language and also facilitates understanding between people. However, with reference to the problem of the difficulty of reducing every expression of language to a reductive principle of logical symbolism, the focus is on the definition of language as praxis from an evaluation of the circumstances of utterances in language. This analysis offers the opportunity to address the following questions: what relevance can the Wittgensteinian project of rehabilitating metaphysics and relativism have within the scientific city? In other words, should metaphysics take precedence over logic and science? If this is the case, is this not to deny the specificity of scientific discourse and open science up to modern or even post-modern irrationalism? Was it enough to criticise logicist orthodoxy to develop an original scientific conception?

In order to address this crucial concern, the use of the critical history method is crucial to account not only for the theory of representation and its rejection due to the adoption of the complexity of language and the stakes of the contextual principle, but also for the epistemological significance of Ludwig Wittgenstein's anti-realist philosophy. In sum, the main thesis is as follows: both realist and anti-realist philosophy in this author have undeniable positive features. The former contributes to a consensual intercommunication and the latter invites to the valorisation of the cultural possibilities of each people.

Keywords: antirealism, language, language game, meaning, realism.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Ludwig Josef Johann Wittgenstein (1889-1951), philosophe d'origine autrichienne, en s'inscrivant dans une lutte engagée par le positivisme¹, va s'intéresser à la question du langage et de la vérité en se référant aux travaux de l'école de Cambridge portant sur l'atomisme logique. Celui-ci « *est une philosophie de la connaissance qui s'inspire du développement des mathématiques et de la logique de la fin du XIXe siècle. Bertrand Russell l'élabore entre 1910 et 1920* »². Considéré comme étant une philosophie fondée sur le rejet du monisme qui affirme l'indivisibilité de la matière, l'atomisme logique est une réaction à des thèses idéalistes à l'instar de celles développées par le philosophe Allemand Hegel. Pour lui, le tout prime sur la partie. C'est dire en d'autres mots que la connaissance est celle qui provient du tout parce qu'elle a un statut ontologique et cosmologique privilégié par rapport aux parties.

S'inscrivant donc en faux de cette assertion, la philosophie appelée atomisme logique se réfère à la conception de l'atome tel que présenté par Leucippe et Démocrite comme étant la plus petite entité élémentaire à laquelle l'on parvient après division de la matière pour montrer que si la matière est divisible en plusieurs petites particules, alors, les éléments (images, sons, sensations) composant le langage peuvent l'être également. Cela signifie qu'au niveau du langage, il faut détacher chaque élément de la classe à laquelle il appartient ; la partie ne sera donc plus contenue dans le tout (élément englobant ou totalisant). Cette distinction vise à démontrer que chaque élément du langage doit être considéré comme un

¹Auguste Comte (1798-1857) est considéré comme le père du positivisme à travers l'élaboration de la loi des trois états. Sa théorie positiviste vise à démontrer que l'esprit humain devrait se référer aux lois de la nature pour connaître ce qu'est l'objet ou la chose. De ce fait, pour atteindre une telle connaissance, l'esprit humain doit s'élever de l'état théologique à celui dit métaphysique afin d'atteindre l'état positif. Il souligne à ce propos que : « *le véritable esprit scientifique consiste à voir pour prévoir, à étudier ce qui est afin d'en conclure ce qui sera* » (Auguste Comte, *Discours sur l'esprit positif* (1844), Paris, J-Vrin, 1987, p.25). Autrement dit, « *un esprit positif ne demande pas « pourquoi » et coupe court aux spéculations sur la nature latente des choses. Il étudie comment les phénomènes naissent et se déroulent, rassemble les faits et est prêt à s'y soumettre, il ne s'engage pas trop loin dans un effort purement déductif, sans faire constamment appel au contrôle du fait « objectif ». Il n'emploie pas de mots auxquels aucune réalité ne correspond, tente de découvrir uniquement les lois durables et universelles, d'après lesquelles les phénomènes se déroulent et se succèdent : il use de l'élaboration, de l'expérimentation et du calcul* » (Leszek Kolakowski, *La philosophie positive* (1830), Paris, Donoel/ Gonthier, coll. « Méridiation », 1976, p.68.)

A partir de là, on peut donc comprendre pourquoi les travaux de Comte vont influencer les philosophes contemporains en commençant par Ernst Mach (1838-1916) qui entreprend de construire une théorie de la connaissance fondée uniquement sur l'assise observationnelle. Cet « empiriste critique est fondé sur le concept de sensation et sur la volonté de ne pas aller au-delà des phénomènes » (Guillaume Garreta, « Ernst Mach : l'épistémologie comme histoire naturelle de la science » in Pierre Wagner, (dir), *les philosophes et la science*, Paris, Gallimard, 2002, p.625.)

C'est donc à partir de la lecture des travaux de Comte et d'Ernst Mach, « *que les savants contemporains (...), physicien et chimiste, affirment avoir renoncé à découvrir le mode de production des phénomènes, pour s'en tenir aux données positives et aux lois régulant les rapports entre ces données* » (Frédéric Fruteau De Laclos, *L'épistémologie d'Emile Meyerson, une anthropologie de la connaissance*, Paris, I. Vrin, 2009, p.26.)

² https://www.PUF.com/content/Bertrand_Russell_latomisme_logique, consulté le 20 juin 2021 à 15h.

objet singulier ; et c'est uniquement lorsqu'ils sont mis en relief que l'on parlera de proposition. La proposition est dans ce sens la mise en relation du sujet, de la copule, du prédicat ou du connecteur logique. Telle que présenté, la proposition énonce les différents constituants du monde tout en établissant simultanément une correspondance avec les faits. À ce propos, pour que l'idée de corrélation structurelle entre la proposition et le fait soit respectée, l'atomisme logique fait usage d'un langage mathématique pour représenter les propositions définies et indéfinies.

Se référant donc au symbolisme logique, Wittgenstein, dans l'optique de créer un langage idéal, va poursuivre l'œuvre de Wilhelm Gottfried Leibniz (1646-1716) qui voulait construire un langage parfait qui détruirait les confusions et les contradictions afin d'atteindre la vérité. Il s'agit de comprendre ici que l'auteur des *Nouveaux essais sur l'entendement humain*³, dans le but « *de guérir le langage ordinaire de ses maladies que sont les équivoques, les 'misleadings expressions', le télescopage des registres* »⁴, fait non seulement du raisonnement un "*calcul ratiocinator*", mais aussi fonde une nouvelle logique appelée '*lingua caracteristica universalis*'. Celle-ci vise à débarrasser le langage de toutes les expressions indéterminées, obscures et incertaines dont la vacuité ontologique fait obstacle à la claire communication du savoir. C'est pour cette raison que Leibniz peut être considéré à travers ce projet amplement développé dans sa *Dissertation sur l'art combinatoire* comme le père de la logique mathématisée. Il souligne à cet effet que :

*Je tiens à préciser que l'invention de la forme des syllogismes est une des plus belles de l'esprit humain et même les plus considérables. C'est une espèce de mathématique universelle dont l'importance n'est pas assez connue ; et l'on peut dire qu'un art d'infailibilité y est contenu, pourvu qu'on sache et qu'on puisse bien s'en servir*⁵.

A la suite de Leibniz, on peut constater que certains philosophes à l'instar de Friedrich Ludwig Gottlob Frege (1848-1925) et Bertrand Russell (1872-1925), vont se réapproprier cet héritage consistant à purifier le langage. C'est donc à juste titre que Philippe Descamps affirme que : « *ce projet universaliste n'est pas mort avec Leibniz, puisque la logique du*

³Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1765), trad.fr Jacques Brunschwig, Paris, GF-Flammarion, 1990.

⁴Mutunda Mvembo, *Eléments de logique*, éditions du Cerdaf, 2001, p.88, cité par Philippe Nguemeta, in cours d'histoire de la logique, Université de Yaoundé I, F.A.L.S.H, 2021/2022 inédit.

⁵Gottfried Wilhelm Leibniz, cité par Belna Jean –Pierre, *Histoire de la logique* (2005), Paris, Ed ellipses, 2014, p.73.

XXème siècle n'a cessé de chercher des formalisations possibles d'un maximum de proposition de la langue naturelle »⁶.

Dans ce souci de formalisation, notre auteur à savoir Wittgenstein se réfère essentiellement aux travaux de Frege et Russell dans l'optique d'élaborer sa théorie du langage dans l'un de ses ouvrages intitulé le *Tractatus logico-philosophicus*. Etant donné que la philosophie est une action de déconstruction des théories anciennes ou des théories régnautes pour l'élaboration de nouvelles théories, Wittgenstein s'inspirant ses prédécesseurs se réapproprie premièrement leurs idées pour mieux formuler ses thèses sur le langage, la vérité et le symbolisme. Ensuite, en bon philosophe, il consacre ses prochains écrits à une systématique remise en question de l'ensemble de ces théories sus évoquées. C'est pour cette raison que dans la préface du *Tractatus*, il n'hésite pas à souligner l'apport de Bertrand Russell dans la rédaction de ses travaux. Il affirme à ce propos : « (...) *c'est aux œuvres de mon ami Bertrand Russell que je dois, en grande partie, d'avoir été stimulé dans mes pensées* »⁷. Poursuit-il, « *si ce travail a une valeur, elle consiste (...) dans le fait que des pensées y sont exprimées* »⁸.

Cet ouvrage, considéré d'après Pierre Hadot, comme la « *bible du néo-positivisme* »⁹ repose sur le postulat d'une adéquation entre la structure logique du monde et la structure formelle des faits. Il s'agit d'une interconnexion entre les objets rendus possibles par la maîtrise de leurs propriétés internes. « *L'objet est simple* »¹⁰ et forme « *la substance du monde* »¹¹ qui « *ne peut déterminer qu'une forme et non pas ses propriétés matérielles* »¹².

À travers ces propos, on peut noter une rupture faite par Wittgenstein avec l'empirisme sceptique ou dogmatique qui accorde certes une place au donné sensible, mais qui met également un accent particulier sur la loi de cause à effet. Or, d'après Wittgenstein, seule la relation entre la logique et le monde des faits doit être mise en avant. D'où le positivisme logique qui associe à la vérification le langage qui joue un rôle clinique et thérapeutique. Il n'est donc plus question de se limiter uniquement à la vérification, mais également d'adopter des principes et des règles logiques pour désambiguïser le langage.

⁶Philippe Descamps, cité par Marina Yaguello « la langue universelle » *in sciences et avenir*, « la langue d'homo erectus », n° hors –série, janvier 2001, <http://www.sciencesetavenir.com/hs125> consulté le 22 novembre à 14h.

⁷Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico- philosophicus* (1921) *suivi de Investigations philosophiques* (1953), trad.fr Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961, p.27.

⁸ *Idem.*

⁹ Pierre Hadot, *Wittgenstein et les limites du langage* (2004), Paris, J-Vrin, 2007, p.50.

¹⁰ Ludwig Josef Johann. Wittgenstein, *Tractatus logico- philosophicus*, aphorisme 2.02, p.31.

¹¹ *Idem.*, aphorisme 2.021.

¹² *Ibid.*, aphorisme 2.0231, p.32.

Tout d'abord, s'agissant de Frege, Wittgenstein va s'inspirer de son idéographie afin de mettre sur pied un symbolisme logique consistant non seulement à schématiser les propositions, mais aussi à distinguer les propositions métaphysiques (dénuées de sens), les propositions logico-mathématiques (tautologiques et contradictoires) et les propositions des sciences de la nature qui sont douées de sens.

À partir de cette catégorisation des propositions, l'idéographie frégréenne peut être définie comme un microscope visant « à contrôler de la manière la plus infaillible, la validité d'une déduction et débusquer toute hypothèse qui se glisserait furtivement afin de l'examiner quant à sa provenance »¹³.

On peut donc comprendre pourquoi la philosophie de Wittgenstein, assimilable à celle de Frege dans ce contexte peut être logée dans le vaste champ de la philosophie analytique¹⁴. Car celle-ci s'intéresse à l'analyse logique du langage et démontre que pour penser rigoureusement, il est nécessaire de faire fi du langage ordinaire au profit de la construction et de l'adoption d'un langage idéal. D'après Michael Dummett,

*Ce qui distingue la philosophie analytique en ces divers aspects d'autres courants philosophiques, c'est la conviction qu'une analyse philosophique du langage peut conduire à une explication philosophique de la pensée et, en second lieu, la conviction que c'est là la seule façon de parvenir à une explication globale*¹⁵.

Par ailleurs, sur les traces de Russell, Wittgenstein hérite la théorie de l'atomisme logique. Celui-ci démontre que c'est à partir de la proposition élémentaire qu'on parvient à la formalisation d'autres propositions dites moléculaires. Celles-ci sont des propositions fondées d'une ou de plusieurs propositions simples relié(es) par des opérateurs logiques telle que 'et, ou, si...alors etc.'. Employés dans une phrase, ces opérateurs logiques regroupent plusieurs idées primitives ou définitives. Par exemple, soit la proposition suivante " jean est travailleur et consciencieux". Cette proposition est dite moléculaire parce qu'on peut la décomposer en

¹³ Gottlob Frege, *begriffsschrift*, p.75. Cité par Jacques Bouveresse, « Frege critique de Kant » in *Essai V-Descartes, Leibniz, Kant* (en ligne), Marseille, éditions Agne, 2006, pp.167-187, <http://books.openedition.org/agone> consulté le 10 decembre 2021 à 15h.

¹⁴ Cette expression est apparue pour la première fois sous la plume de Frege à travers les tournants linguistiques. Elle est ensuite popularisée par l'anthropologue Richard Rorty en 1967 dans son ouvrage *The linguistic turn-recent essays in philosophical method*. D'après Jean -Gérald Rossi, « le terme philosophie analytique est utilisé pour dénommer les recherches philosophiques qui concernent l'analyse du langage. Ceci au travers de son ouvrage, de ses objectifs, de ses préoccupations et de ses méthodes » (*La philosophie analytique*, Paris, PUF, 1989, p.3).

¹⁵Michael Dummett, *Les origines de la philosophie analytique* (1988), trad.fr M.A. Lescouret, Paris, Gallimard, 'les essais'', 1991, p.13.

deux propositions distinctes l'une de l'autre. On aura à cet effet "Jean est travailleur " et "Jean est consciencieux". Russell souligne à ce propos que :

Ce que l'on peut asserter ou nier d'une manière expresse est donc la même chose qu'une proposition. Toute proposition exprimant ce que nous avons appelé un fait, à savoir toute proposition qui, une foi assertée, affirme qu'une chose a une certaine qualité ou que certaines choses ont certaines relations, nous l'appellerons proposition atomique¹⁶.

A partir de cette analyse de la définition que Russell assigne à la proposition atomique, Wittgenstein démontrera dans le *Tractatus* que pour étudier le sens de la proposition, il faut tenir compte de « *la disposition spatiale des choses les unes sur les autres* »¹⁷ et également de l'emploi du signe propositionnel. Car ce dernier traduit fidèlement les objets qui sont représentés par la pensée. C'est sans doute ce qui justifie la célèbre formule de Brian MC Guinness :

Le sens d'une proposition est la méthode de sa vérification. Celle-ci n'est pas un moyen pour établir la vérité d'une proposition, elle est le sens même. Il faut qu'on la connaisse pour comprendre la proposition. Indiquer cette méthode, c'est par conséquent indiquer le sens de la proposition. On ne peut pas chercher une méthode de vérification. La proposition ne peut dire que ce qui est établi par elle¹⁸.

Ainsi, on peut constater que Wittgenstein « *consacre son Tractatus à essayer de dire l'ontologie formelle qui est impliquée de l'idéographie fregeo-russellienne, c'est-à-dire, ce qui selon lui ne peut être dit, mais qu'on peut seulement montrer dans les formes du langage pour exprimer sa pensée* »¹⁹.

De cette analyse, deux termes clés constituant l'objet de notre étude peuvent y être perçus à savoir la notion de réalisme et de signification.

Tout d'abord, s'agissant du réalisme, il désigne de manière générale « *une doctrine d'après laquelle l'être est, en nature, autre chose que la pensée, et ne peut ni être tiré de la pensée, ni s'exprimer de façon exhaustive en terme logique* »²⁰. D'après André Comte-Sponville, le réalisme désigne « *une doctrine qui affirme l'existence d'une réalité*

¹⁶Bertrand Russell, *La méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du monde extérieur* (1929), trad.fr Philippe Devaux, Paris, Payot, 2002, p.85.

¹⁷Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 3.13, p.37.

¹⁸Brian MC Guinness, *Wittgenstein et le cercle de vienne* (1993) d'après les notes de Friedrich Waismann, trad.fr Gérard Granel, Mouvezin, T.E.R, 1991, p.209.

¹⁹Bruno Leclercq, *Introduction à la philosophie analytique : la logique une méthode* (2008), seconde édition, Paris, 2018, p.20.

²⁰ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1926), Paris, PUF, 3^e édition, 2010, p.892.

indépendante de l'esprit humain, que celui-ci peut connaître au moins en partie »²¹. Autrement dit, le réel existe indépendamment de la connaissance du sujet. Les jalons d'une telle philosophie avaient déjà été posés dans l'antiquité par des philosophes tels que Platon et Aristote. On parle du réalisme platonicien et du réalisme aristotélicien. Le réalisme platonicien nie l'existence d'un monde extérieur et conçoit le monde intelligible qui est le monde des idées comme le meilleur des mondes. Platon admet donc l'existence des formes abstraites des objets qui sont entre autres les nombres, les objets géométriques, l'idée du bien etc... Quant au réalisme aristotélicien, il démontre que la partie est privilégiée par rapport au tout. Il considère donc l'espèce et l'individu au détriment de l'ensemble ou de la classe. Ces différentes conceptions vont donner lieu au Moyen âge au débat portant sur la querelle des universaux. Querelle mettant en scène les nominalistes tels que Roscellin de Compiègne, Guillaume de Champeaux, Guillaume D'Ockham et les réalistes tels que Pierre Abélard.

Pour les nominalistes, les universaux n'existent pas, ils ne sont que des mots. Autrement dit, il n'y a pas de réalité objective des concepts généraux. Parce que ceux-ci (les concepts généraux) ne sont que des noms par lesquels nous désignons un certain nombre de choses singulières qui se ressemblent. Car ils ne sont que des sons creux (*flatus vocis*). À partir de là, on peut constater que la pensée nominaliste est liée à une philosophie qui prend en compte la vie des sens qu'on pourrait appeler sensualisme. Cette vie de sens fait que chaque concept général existe réellement dans les objets particuliers ou singuliers qu'il unifie. Tandis que pour les réalistes, il faut reconnaître l'existence de notion générale, d'idée générale, de concept dans l'esprit humain. Il s'agit de comprendre ici que grâce aux idées générales telles que le beau, aux concepts tels que le bien et aux notions générales tels que le juste, nous pouvons accéder à une certaine manière de connaître le monde. C'est dire en d'autres termes que les universaux n'existent que dans notre esprit après la chose; par conséquent, ils ne sont que des constructions mentales.

Par ailleurs, dans l'histoire de la philosophie moderne, la discussion autour du réalisme va prendre une autre ampleur et sera désormais à tendance politique puis épistémologique. Le revirement politique sera développé par Nicolas Machiavel principalement dans son ouvrage *Le prince*. Dans ce livre, il invite les hommes à voir le monde tel qu'il est et non tel qu'il devrait l'être. Pour lui, la mise sur pied d'une ligne de conduite adaptée aux réalités politiques ne peut point provenir de la pensée pure et des constructions théoriques,

²¹ André Comte-Sponville, *Dictionnaire philosophique* (2001), Paris, PUF, 2013, p.3027.

mais plutôt d'une réalité concrète. Cette idée sera reprise par sur le plan épistémologique par Emmanuel Kant à travers la question suivante : « que puis-je savoir ». Cette interrogation a pour but de délimiter les champs d'application de la raison afin de s'intéresser qu'au phénomène.

Ainsi, ce débat autour du réalisme connaîtra une autre orientation au début 18^e siècle. Il sera principalement axé sur la philosophie des sciences et sera porté par des philosophes tels que Bertrand Russell, Gottlob Frege, Ludwig Wittgenstein pour ne citer que ceux-ci.

Au sens restreint, c'est-à-dire, dans le cadre de notre étude, le réalisme désigne une doctrine qui affirme l'existence d'une réalité extérieure indépendamment de notre esprit. Puisque, faut-il le souligner, chez l'auteur du *Tractatus*, la primauté est accordée au monde extérieur parce qu'il sert de base et de référent pour la construction des propositions logiques à partir de l'outil langagier. C'est donc à juste titre que l'auteur des *Carnets*²² affirme que : « le monde est l'ensemble des faits, non pas des choses »²³. Il poursuit « les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde »²⁴. Autrement dit, la pensée doit être structurée à partir d'une succession d'éléments visibles dans un espace- temps. Puisque ce qui ne peut être perçu par les sens ne se situe pas dans le monde.

Par ailleurs, s'agissant du terme signification, il est compris au sens large comme « un rapport, interne, au signe, entre un signifiant et un signifié »²⁵. Autrement dit, il s'agit d'un rapport entre la représentation mentale du concept qui renvoie à l'idée que nous avons de l'objet et les différents sons qui constituent l'objet. Par exemple, si X prononce le mot "avion", nous imaginerons à l'immédiat divers sortes d'avion tels que des Boeing, des hélicoptères et bien d'autres. Tandis que le signifié quant à lui désigne l'ensemble des phénomènes articulés qui donnent sens à l'objet. À titre d'illustration, soit le mot "école" comme signifié nous aurons: /e.kɔl/. Au sens étroit, le terme signification se définit par l'auteur des *Remarques philosophiques*²⁶ comme la mise en relief de deux notions à savoir le sens et la correspondance.

²² Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Carnets* (1914-1916), trad.fr Gilles Gaston Granger, Paris, Gallimard, 1971.

²³ *Idem*, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 1.1, p.29.

²⁴ *Ibid.*, aphorisme 5.6, p.86.

²⁵ André Comte- Sponville, *Dictionnaire philosophique*, p.3027.

²⁶ Ludwig Josef Johann. Wittgenstein, *Remarques philosophiques* (1964), trad.fr Jacques Fauve, Paris, Gallimard, 1975.

D'après ce dernier, pour comprendre la signification d'un mot, il ne faut pas uniquement se limiter aux différents éléments auxquels le mot est mis en relation dans la phrase qui le constitue, mais aussi tenir compte de ce qu'il désigne ; c'est-à-dire, s'il a un référent. À titre d'illustration, soit l'énoncé suivant : « Dieu existe dans le monde ». Cet énoncé d'après Wittgenstein est dénué de sens ; parce que, bien qu'il ait une cohérence du point de vue syntaxique, il est tout de même faux sous l'angle sémantique²⁷. C'est donc pour cela qu'il affirme que : « *la proposition montre son sens, elle montre ce qu'il en est, quand elle est vraie, et elle dit qu'il en est ainsi* »²⁸.

À partir de là, on constate que « *chaque proposition a une signification qui est le fait qui lui correspond immédiatement* »²⁹. Ceci étant, notre travail intitulé « du réalisme à l'antiréalisme : les enjeux de la critique wittgensteinienne de la signification », pose le problème du statut logico-épistémologique de la pensée dans la construction de la réalité factuelle. Par ricochet, celui de sa pertinence heuristique. L'enjeu ici est de questionner la démarche de Wittgenstein dans le *Tractatus* qui consiste à montrer que :

*Le rôle essentiel d'un langage est d'affirmer ou de nier les faits. Étant donné la syntaxe d'un langage, la signification d'une phrase est déterminée dès que la signification des mots qui la constitue est connue. Afin qu'une certaine phrase puisse affirmer un certain fait, quelle que soit la construction du langage, il doit y avoir quelque chose de commun entre la structure des phrases et la structure des faits*³⁰.

Ainsi, cette interrogation relative à la première philosophie de Wittgenstein vise en réalité à analyser les mutations épistémologiques de la pensée de l'auteur des *Investigations philosophiques*. C'est ce qui explique le passage du réalisme à l'antiréalisme.

Faut-il le noter, l'antiréalisme correspond aux écrits du second Wittgenstein qui est celui des *investigations philosophiques*³¹. Il se définit comme cette doctrine qui réduit les entités aux expressions du langage. Autrement dit, l'antiréalisme nie l'existence de toute réalité objective et récuse par conséquent le phénoménisme (admet uniquement la réalité physique), le nominalisme et même l'idéalisme (la vérité d'un énoncé consiste dans sa correspondance objective) ; il s'écarte également de tout réductionnisme qui assigne la vérité

²⁷ Ce terme a été créé par Real et développé dans son ouvrage intitulé *Essai sémantique*. Il désigne d'après Lalande « *une partie de la linguistique qui s'occupe du vocabulaire et de la signification des mots* » (André. Lalande, p.964).

²⁸ Ludwig Josef Johann. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.022, p.48.

²⁹ Jean Sebestik et Antonia Soulez, « langage et réalité dans le *Tractatus* », in *Le cercle de vienne, doctrines et controverses*, par Brian. MC Guiness, trad.fr, Antonia Soulez, Paris, Méridiens Kleincksick, 1986, p.124.

³⁰ Bertrand Russell, Introduction du *Tractatus logico-philosophicus*, p.8.

³¹ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques* (1953), trad.fr Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.

d'un mot dans sa capacité à représenter la réalité. Il est donc cette doctrine qui considère que seul l'usage peut déterminer la valeur d'emploi d'un mot. A ce propos, Wittgenstein soutient que « *parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie* »³². Autrement dit, il ne s'agit plus de se référer au principe d'isomorphisme du langage avec la réalité, mais plutôt d'intégrer l'idée selon laquelle le jeu de langage³³ englobe toutes les expressions employées par l'homme sans toutefois mettre l'accent sur la référence. À cet effet, il admet l'élaboration des jugements de valeur, la désolidarisation d'une corrélation idée/fait et conçoit sur le plan de la connaissance que les propositions atomiques peuvent s'exclure mutuellement. C'est dire qu'il peut y avoir plusieurs possibilités rendant l'applicabilité de la proposition. Le langage à cet effet fait donc partie intégrante de la vie sociale. Cela sous-entend que le langage est employé pour énoncer, décrire, transmettre, interpréter, narrer, informer etc. C'est la raison pour laquelle l'auteur des *Grammaires philosophiques*³⁴ présente quelques jeux de langage tels que « *reconstituer un objet d'après une description (...), former une hypothèse et l'examiner (...), inventer une histoire ; et lire (...) faire un mot d'esprit ; raconter* »³⁵.

Au regard de la définition du langage en tant que phénomène complexe, social par lequel il ne peut y avoir ni critère d'exactitude, ni explication univoque, de quelle pertinence peut être le projet wittgensteinien qui consiste à réhabiliter la métaphysique et le relativisme au sein de la cité scientifique ? Autrement dit, la métaphysique doit-elle prendre l'ascendant sur la logique et la science ? Si tel est le cas, n'est-ce pas nier la spécificité du discours scientifique et ouvrir la science à l'irrationalisme moderne voire postmoderne ? A-t-il suffi de critiquer l'orthodoxie logiciste pour élaborer une conception scientifique originale ?

Notre première partie portera sur la première philosophie de Wittgenstein, l'enjeu étant de démontrer les fondements du réalisme dans le *Tractatus*. La deuxième partie quant à elle insistera sur les fondements philosophiques de la reconversion Wittgensteinienne à l'antiréalisme. Et enfin, la dernière partie consistera à interroger la pertinence logique et objective de l'antiréalisme.

Ce travail de recherche poursuit un double dessein à savoir théorique et pratique.

³² *Ibid*, §23, p.125.

³³ Le jeu de langage est l'usage, l'emploi et la manipulation des mots dans le langage. Il suppose que langage ne doit pas être comparé à une opération comportant l'application de règles strictes.

³⁴ Ludwig Josef Johann. Wittgenstein, *Grammaire philosophique (1933)*, trad.fr Marie Anne- Lecurret, Paris, Gallimard, 1980.

³⁵ Ludwig Joseph Johann. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §23 p.125.

Le dessein théorique vise à approfondir nos connaissances sur les principes de la logique classique et moderne ; et également à connaître les problématiques ayant trait à la philosophie analytique.

Le dessein pratique visé par le présent travail est d'exposer les raisons pour lesquelles il ne faut pas légitimer l'irrationalisme dans nos sociétés au-delà de cette ouverture dans le champ de la connaissance que prône le second Wittgenstein.

**PREMIERE PARTIE : LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DU REALISME
DANS LE *TRACTATUS LOGICO-PHILOSOPHICUS***

« La conception scientifique du monde ne cesse de pénétrer davantage les formes de vie privée et publique, l'éducation, l'architecture et contribue à organiser la vie économique et sociale selon les principes rationnels. La conception scientifique du monde sert la vie et la vie la reçoit »

Antonia .Soulez, *Manifeste du cercle de vienne et autres écrits*, coll. « philosophie d'aujourd'hui », Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p.122.

S'inspirant des travaux de ses prédécesseurs, le philosophe fondationnaliste Ludwig Wittgenstein va accentuer sa première philosophie sur la question du langage et de la vérité. Son objectif étant de faire perdurer cette philosophie essentiellement positiviste qui naquit au XVIIIème siècle. Suivant les pas de John Locke (1632-1704) et David Hume (1711-1776) qui concevaient le monde extérieur comme l'unique source de nos connaissances, l'auteur du *Tractatus* va réhabiliter cette thèse en associant aux données sensibles le langage dont le rôle est clinique et thérapeutique.

Tout comme l'auteur du *Traité de la nature humaine*³⁶ qui soutenait que :

*Quand nous parcourons nos bibliothèques, si nous sommes fidèles à nos principes, quel massacre ne devons-nous pas faire ! Si nous prenons en main un volume quelconque, de théologie ou de métaphysique scolastique par exemple, nous nous demanderons : contient-il des éléments abstraits touchant la quantité et le nombre ? Non. Contient-il des raisonnements expérimentaux touchant des choses de faits et d'expérience ? Non. Jetez le donc au feu, car il ne peut contenir que sophisme et illusion*³⁷.

Wittgenstein pense qu'il est nécessaire de chasser les métaphysiciens de la cité scientifique parce que l'idée de substance dont-ils font usage pour rendre compte de la permanence et de l'identité des choses dans l'espace/ temps ne doit guère être considérée du fait de son absence de fondement empirique.

Il s'agit de comprendre ici que « *la métaphysique n'est qu'une philosophie vaine et sans fondement, de la fausse sagesse* »³⁸ parce qu'elle égare l'homme dans sa quête de la connaissance scientifique. Raison pour laquelle il est nécessaire de l'évacuer afin de construire un langage idéal qui reposerait sur des faits et qui prendra en compte des lois de la logique. C'est pour cela qu'il souligne que « *le tableau représente son objet du dehors (son point de vue constitue sa forme de représentation)* »³⁹ et c'est « *dans l'accord ou le désaccord du sens du tableau avec la réalité que consiste sa vérité ou sa fausseté* »⁴⁰. Autrement dit, toute proposition tire sa vérité de ce qu'elle montre.

³⁶ David Hume, *Traité de la nature humaine. Essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux* (1739), trad.fr, Paris, Aubier Montaigne, 1983.

³⁷ David Hume, *Enquête sur l'entendement humain* (1748), trad.fr Didier Deleule, Paris, Fernand Nathan, 1982, p.32.

³⁸ Emmanuel Kant, *Prolegomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme une science* (1783), trad.fr, Paris, Vrin, 9^e éditions, 1974, p.21.

³⁹ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Aphorisme 2.173, p.35.

⁴⁰ *Ibid.*, aphorisme 2.222, p.36.

Ainsi, se référant à la théorie du tableau/ image, Wittgenstein démontre que la fonction représentative assignée au tableau lui permet de traduire les différents éléments de la réalité telle qu'elles sont afin que le langage puisse être clair et sans ambiguïté.

C'est dire en d'autres termes que « *la relation de représentation est constituée par la façon dont les éléments du tableau se coordonne avec les choses* »⁴¹ parce que « *ces coordinations sont en quelque sorte les antennes des éléments du tableau, par lesquels le tableau entre en contact avec la réalité* »⁴². C'est dire que le langage énonce et capture les images de la réalité.

De ce fait, on peut constater que la formulation d'un langage idéal chez l'auteur du *Tractatus* passe par une adéquation structurelle du langage avec les faits et une refondation de celui-ci (le langage) sur la base d'un symbolisme logique.

Le symbolisme logique ici fait usage des signes, des symboles, des variables et des constances logiques pour représenter les propositions. Il intègre à la fois le calcul propositionnel et le calcul des prédicats qui permettent de juger de la validité ou de la fausseté d'une proposition.

⁴¹ *Ibid.*, aphorisme 2.1514, p.34.

⁴² *Ibid.*, aphorisme 2.1515.

CHAPITRE 1 : ESQUISSE D'UNE CARTOGRAPHIE DES EPONYMES CONCEPTUELLES DU TRACTATUS

La philosophie, étant une action de déconstruction et de reconstruction, Ludwig Wittgenstein adoptera cette démarche dans ses travaux afin de proposer sa conception du sens et de la signification des mots. Pour y parvenir, l'auteur du *Tractatus* fustige la logique classique, la remet en question à cause de ses problèmes de pertinence, et adopte la logique symbolique. Celle-ci est louée pour sa clarté, son souci de précision et d'exactitude. Etant donné qu'il n'y a pas de pensée ex nihilo, le philosophe autrichien d'origine britannique élaborera ses différentes conceptions du langage, de la vérité et du monde en rapport avec ceux de ses prédécesseurs.

I-DES APORIES DE LA LOGIQUE CLASSIQUE À LA FORMULATION D'UN LANGAGE IDÉAL CHEZ FREGE

L'une des principales erreurs de la logique classique a été de s'intéresser à la forme des arguments en faisant fi du contenu. Elle se préoccupait de la cohérence, de la validité et de la structuration des propositions plutôt que de la recherche des conditions dans lesquelles l'énoncé formulé peut être vrai ou faux. Pour corriger ces insuffisances de la logique classique, Frege formule une langue idéale sous le modèle de l'idéographie ; considéré ici comme une écriture symbolique qui a pour but de trouver des solutions face aux complexités langagières.

1-LES FAUTES DE LA LOGIQUE CLASSIQUE ET LA SOLUTION DE FREGE

Tout d'abord, dans la période classique, Socrate fonde la logique sur l'art du dialogue. Pour y parvenir, il part du postulat selon lequel ses prédécesseurs se sont trompés en pensant qu'il fallait se référer aux seules lois de la nature pour comprendre le monde. Il rejette ainsi la conception matérialiste des présocratiques qui fondaient toutes choses sur la matière. Pour les philosophes matérialistes, la connaissance des choses est liée à la connaissance de leur origine ; c'est ainsi qu'ils posent l'eau (Thales de Milet), l'air (Anaximène), les atomes (Leucippe et Démocrite) comme principe explicatif de toute chose. D'après Socrate, l'univers étant complexe, on ne peut pas se fonder sur la nature pour déduire la connaissance. Raison pour laquelle il opte pour une vision anthropocentriste ou humaniste de la connaissance. Celle-ci démontre que l'homme doit d'abord se connaître lui-même avant de jeter un regard

ouvert, lucide et critique sur ce qui l'entoure. C'est ce qui justifie son affirmation « *connais-toi toi-même* »⁴³. Toutefois, étant donné que le processus de connaissance intrinsèque est une activité complexe, Socrate suggère qu'il est préférable de faire recours au dialogue. Car celui-ci favorise un échange productif entre deux ou plusieurs individus. C'est pour cela qu'en examinant l'enjeu de l'échange dans l'un de ses dialogues avec Gorgias, il souligne que : « *Je pense, Gorgias, que tu as l'expérience de nombreuses discussions et que tu as remarqué ceci : ce n'est sans mal que les interlocuteurs définissent les uns et les autres les sujets sur lesquels ils s'engagent en discussion et parviennent à quitter un entretien en ayant appris quelque chose et en s'étant instruit eux-mêmes* »⁴⁴. Autrement dit, le but du dialogue est d'acquérir la vérité recherchée. Cependant, pour parvenir à un tel résultat, Socrate propose comme méthode la maïeutique.

Du grec ancien maieutike en référence avec le personnage de la mythologie grecque maïa qui désigne la sage-femme, la maïeutique représente d'après Socrate le procédé par lequel on parvient à la vérité par le truchement d'un ensemble de questionnements. C'est la raison pour laquelle il démontre que son

*art (sic) d'accoucheur comprend donc toutes les fonctions que remplissent les sages-femmes ; mais il diffère du leur en ce qu'il délivre des hommes et non des femmes et qu'il surveille leurs âmes en travail et non leurs corps. Mais le principal avantage de mon art, c'est qu'il rend capable de discerner à coup sûr si l'esprit du jeune homme enfante une chimère et une fausseté, ou un fruit réel et vrai. J'ai d'ailleurs cela de commun avec les sages-femmes que je suis stérile en matière de sagesse, et le reproche qu'on m'a fait souvent d'interroger les autres sans jamais me déclarer sur aucune chose, parce que je n'ai en moi aucune sagesse, est un reproche qui ne manque pas de vérité. Et la raison, la voici ; c'est que le dieu me contraint d'accoucher les autres, mais ne m'a pas permis d'engendrer. Je ne suis donc pas du tout sage moi-même et je ne puis présenter aucune trouvaille de sagesse à laquelle mon âme ait donné le jour. Mais ceux qui s'attachent à moi, bien que certains d'entre eux paraissent au début complètement ignorants, font tous, au cours de leur commerce avec moi, si le dieu le leur permet, des progrès merveilleux non seulement à leur jugement, mais à celui des autres. Et il est clair comme le jour qu'ils n'ont jamais rien appris de moi, et qu'ils ont eux-mêmes trouvé en eux et enfanté beaucoup de belles choses. Mais s'ils en ont accouché, c'est grâce au dieu et à moi*⁴⁵

Il s'agit de comprendre à travers ces propos que la logique socratique est un art ; un art qui consiste à faire surgir en nous des idées qui sommeillent, un art de bien suivre

⁴³ Jean Voilquin, *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thales de Milet à Prodicos*, (1942) trad. ancien grec Jean Voilquin, Paris, GF Flammarion, 19993, p.26.

⁴⁴ Platon, *Gorgias* (1987) 457c-458b, trad.fr B. Piethe, coll. "Les classiques de la philosophie", 2000, pp. 28-30.

⁴⁵ Platon, *Théétète, sous la science ; genre peirastique*, trad.fr, Emile Chambrey, Ed. Garnier Flammarion, livre électronique, 1991, pp. 104-105.

sa pensée si l'on veut connaître les choses. Cette idée sera par la suite développée par son disciple Platon qui pense la logique ici en termes de dialectique. Celle-ci désigne le bien ou l'idée du bien. D'après Emile Bréhier, lorsque Platon emploie ce terme, « *il veut dire que la seule explication définitive que l'on puisse donner d'une chose, c'est qu'elle est bonne ou qu'elle participe au Bien* »⁴⁶.

Par ailleurs, après la période socratique, la conception de la logique sera redéfinie par Aristote dans son ouvrage l'*Organon*. Dans cet ouvrage, ce dernier avant de définir ce qu'il entend par logique, s'attèle à présenter d'abord les diverses catégories de l'être.

Du grec *catègoria* qui signifie attribuer quelque chose à quelqu'un, les catégories désignent chez Aristote « *les formes ultimes de ce qui peut être dit de quelque chose* »⁴⁷. Autrement dit, les catégories renvoient aux genres de l'être et traduisent les différentes représentations auxquelles il pourrait se réduire. Aristote dénombre à ce propos 10 catégories. Selon lui, « *chacun des termes qui sont dits sans aucune combinaison indique soit une substance, soit une certaine quantité, soit une certaine qualité, soit un rapport à quelque, soit quelque part, soit à un certain moment, soit dans une position, soit posséder soit faire, soit finir* »⁴⁸. À partir de cette affirmation, il résume les diverses conceptions de l'être. Ceci peut être mieux compris à partir du tableau ci-après :

Catégories	Explications	Exemples
la substance	Elle désigne l'être d'une chose ; c'est la chose concrète.	Homme
La quantité	Renvoie à la surface et au nombre	3 coudées
La qualité	Elle est ce par quoi la chose est spécifiée.	Sage
La relation	Il s'agit de la mise en rapport de deux termes.	Moyen
Le lieu	Il exprime la localisation ; la situation d'un objet.	Stagire
Le moment	Il renvoie à la succession des événements.	Aujourd'hui
La position	C'est la façon dont une chose est disposée ; elle désigne également la posture adoptée par une	Assise

⁴⁶ Emile Bréhier, *Histoire de la philosophie* (1926), Tome premier. L'Antiquité et le Moyen Age, édition électronique de Pierre Palpant, 1928, p.85.

⁴⁷ Jean Pierre Zarader, *Dictionnaire d'Aristote*, Paris, Ellipses, 2007, p.41.

⁴⁸ Aristote, *Œuvres complètes, Les catégories*, trad. fr Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, 2014, p.37.

	personne.	
La possession	C'est le fait de disposer de quelque chose.	Avoir
L'action	La disposition à agir, à faire quelque chose.	Fabriquer un jouet
Le subir	C'est le fait de pâtir ou de souffrir.	La douleur

Ces catégories renvoient aux différentes expressions de l'Être chez Aristote entendu comme caractéristique de la substance. La réalité de la substance est particulièrement mise en évidence par l'étymologie du mot. Du latin *Substare* qui signifie littéralement ce qui sous-tend et par extension du sens soutenir ou fonder, il désigne également « *ce qu'il y a de permanent dans les choses qui changent, en tant que ce permanent est considéré comme sujet qui est modifié par le changement tout en demeurant le même et en se servant de support comme commun à ses qualités successives* »⁴⁹. Aristote considère la substance au sens du genre premier de toute chose. C'est dire que la différence substantielle en toute chose entre les êtres vivants et les non vivants, entre les hommes et les planètes est en réalité une variation dans un élément constitutif fondamental, un substrat commun dans lequel toute chose participe à différents degrés. D'où la nécessité de rejeter l'idée selon laquelle toute chose doit être considérée comme une substance. Il affirme à ce propos : « *la substance est ce qui se dit proprement et avant tout ; ce qui à la fois ne se dit pas dans un certain sujet et n'est pas dans un certain sujet ; par exemple tel Homme ou tel cheval* »⁵⁰. Ainsi, si de la substance dépend l'existence des essences, l'acte d'existence devient donc subordonnée à celle-ci. En distinguant deux types de substance à savoir les substances premières et les substances secondes, Aristote établit qu'aux substances premières correspondent l'espèce, tandis qu'aux substances secondes appartiennent le genre. Les substances premières sont donc « *présupposés comme sujets par tous les autres termes et (...) tous les autres termes s'appliquent en elles ou sont en elles* »⁵¹. On peut établir à partir de cette affirmation, la relation qui existe entre la substance première et le sujet dans la mesure où ces derniers renvoient à ce à quoi se rapportent les autres termes qui sont considérés comme l'attribut de l'Être et sont pris en tant que substance seconde ou en terme logique en tant que prédicat. D'où la compréhension de l'attribution d'un prédicat à un sujet à partir de l'analyse des

⁴⁹ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p.1047.

⁵⁰ Aristote, *Œuvres complètes, Les catégories*, p.38.

⁵¹ *Ibid.*, p.39.

différentes catégories. Car chacune des catégories représentent et expriment une notion qui traduit la nature du sujet ou d'une chose. Ainsi, ces différentes notions, lorsqu'elles sont analysées dans une proposition, prennent le nom de terme. L'auteur des *Premières analytiques* souligne à ce sujet que : « j'appelle terme l'élément qui résulte de la décomposition d'une prémisses, ainsi le prédicat et ce à quoi il est attribué « être » ou « n'être pas » réalisent soit l'adjonction « d'un terme à un autre », soit leur séparation »⁵².

Au travers de l'analyse des catégories d'Aristote, il y a lieu de noter que ceux-ci du point de vue linguistique, définissent le genre du discours en ceci qu'il doit être circonscrit en conformité avec le réel. Car les catégories parce qu'ils qualifient l'espèce et le genre auquel appartient l'objet, viennent normer le discours en ce sens que toutes les expressions se rapportent à elle et par conséquent au monde. C'est dans ce sens que s'exprime le réalisme Aristotélicien qui sera sans doute traduit plus tard dans le *Tractatus* de façon similaire. En affirmant que « la réalité est comparée à la proposition »⁵³, Ludwig Wittgenstein rejoint Aristote en montrant que la totalité de nos pensées se rapporte aux faits.

Bien plus, pour comprendre la décomposition des termes tels qu'Aristote l'évoque, il faut se référer au principe déductif. La déduction est un mode de raisonnement qui part du particulier pour le général. Elle « est un discours dans lequel, certaines choses ayant été posées, une chose distincte de celles qui ont été posées s'inscrit nécessairement, du fait que celles-là sont »⁵⁴. Ce mode de raisonnement s'apparente au syllogisme. Dans un syllogisme, Aristote met en relief trois termes à savoir le petit terme, le moyen terme et le grand terme.

Par exemple, soit le syllogisme ci-après :

Tous les étudiants sont travailleurs

Jean est un étudiant

Donc jean est travailleur

Dans ce syllogisme formé de trois prémisses, nous pouvons noter trois termes à savoir étudiants, jean et travailleurs. Comment savoir lequel renvoie au grand, moyen ou petit terme ? Aristote précise de manière explicite que le grand terme est celui qui sert de prédicat à la conclusion (travailleur), le petit terme est celui des trois termes qui est sujet à la conclusion

⁵² Aristote, *Œuvres complètes, Les premières analytiques*, p.117.

⁵³ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.05, p.50.

⁵⁴ Aristote, *Œuvres complètes, Les premières analytiques*, p.117.

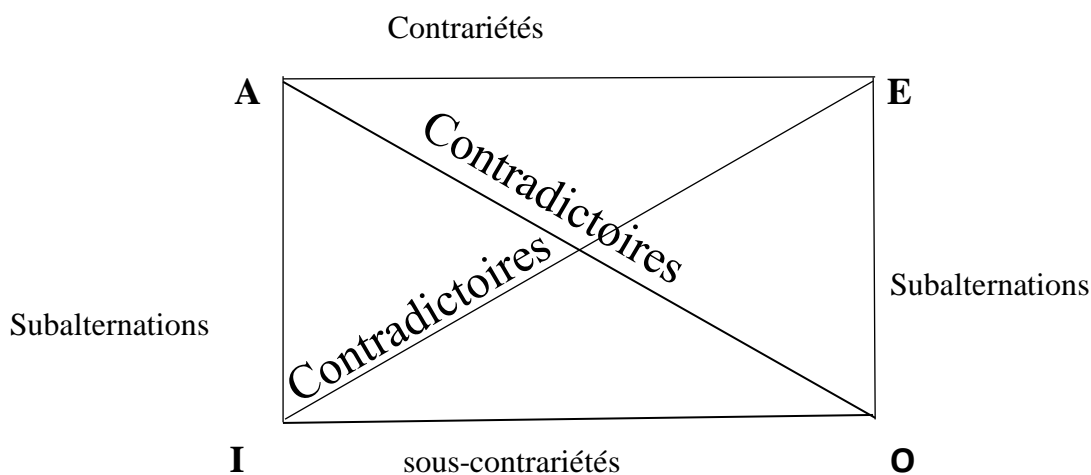
(jean) et le moyen terme est celui des trois termes qui met en rapport deux prémisses ; il est absent à la conclusion (étudiant). C'est donc à juste titre qu'il soutient

lorsque (sic), donc, trois termes sont entre eux dans une relation telle que le dernier est dans le moyen terme tout entier, et que le moyen est, ou n'est pas, dans le premier tout entier, il y a nécessairement une déduction parfaite des termes extrêmes. J'appelle moyen terme qui est lui-même dans un autre et dans lequel un autre est, et qui est alors moyen par sa position même ; et j'appelle extrême celui qui est dans un autre et celui par lequel un autre est⁵⁵

Ainsi, c'est au travers de la disposition des termes dans un syllogisme qu'Aristote définit la logique comme la science du raisonnement valide. Il est à noter que chez lui, la logique est un art parce qu'il s'agit d'énumérer un ensemble de propositions qui répondent aux principes de cohérences même si sous l'angle sémantique elles semblent être erronées. La logique aristotélicienne s'apparente donc à une sorte de dialectique en ceci qu'elle est un exercice dans l'art de la discussion. Elle est élaborée sous la base d'un syllogisme constitué de trois propositions : la majeure, la mineure et la conclusion.

Pour référencier à quelle classe appartient chaque proposition, Aristote pose le problème de la quantification. Celui-ci énumère une division des propositions en deux classes à savoir : la proposition universelle (affirmative noté A et négative noté E) et la proposition particulière (affirmative noté I et négative noté O).

Ces différentes propositions établissent entre elles des relations de contrariétés, sous-contrariétés, subalternations et de contradictions. Ceci peut s'illustrer à partir du tableau suivant :



⁵⁵ *Ibidem*, p.122.

À partir de ce schéma, on peut distinguer la structuration de la proposition selon la qualité, la quantité, la forme et le mode.

Selon la qualité, le philosophe stagirite distingue l'affirmation et la négation. D'après l'auteur, l'affirmation est « *la déclaration d'une chose qu'on attribue à une autre chose* »⁵⁶ ; et la négation quant à elle est « *la déclaration d'une chose qu'on sépare d'une autre chose* »⁵⁷. Cela signifie que dans les deux cas, un lien est établi entre le sujet et le prédicat quoique qu'il peut s'agir d'une déclinaison des traits caractéristiques du sujet comme tel est le cas avec l'affirmation (exemple : les roses sont scintillantes) ou d'une rupture entre le sujet et l'attribut tel qu'illustrée dans la négation (exemple : la rose n'est pas belle).

S'agissant de la quantité, Aristote distingue trois types de propositions à savoir l'universelle (toute corps est étendu), la particulière (quelques chats sont gris) et la singulière (Paul est roux). En se référant à un rapport qualité / quantité à partir de l'étude des catégories, les propositions sus mentionnées peuvent être ainsi déclinées :

- Proposition universelle affirmative : tout solide est résistant
- Proposition universelle négative : aucun cylindre n'est droit
- Proposition particulière affirmative : quelques solides sont résistants
- Proposition particulière négative : certains cylindres ne sont pas droits
- Proposition singulière affirmative : Jean est roux
- Proposition singulière négative : Jean n'est pas roux

De cette analyse de la proposition dans *De l'interprétation*, Aristote établit que la détermination de la valeur de vérité d'une proposition est à rechercher dans le rapport entre le quantitatif (l'universalité, la particularité et la singularité) et le qualitatif (l'affirmation et la négation). C'est certainement un tel postulat qui conduira Wittgenstein à classer la logique aristotélicienne de science non rigoureuse parce que contrairement au stagirite qui pense que la bonne structuration des termes constitutifs d'une proposition permet d'affirmer si elle est vraie ou fausse, Wittgenstein quant à lui démontre que la vérité d'une proposition est assertée par sa manière de dire exactement ce qui est car, souligne-t-il : « *la proposition montre ce qu'elle dit (...)* ».⁵⁸

⁵⁶ Aristote, *Œuvres complètes, De l'interprétation*, p.88.

⁵⁷ *Idem*.

⁵⁸ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.461, p.62.

Relativement à la forme, Aristote distingue la proposition simple qui est constituée d'un seul attribut (la rose est belle) et la proposition complexe qui en est constituée de deux (les étudiants sont studieux et disciplinés).

Pour ce qui est des modes, Aristote en dénombre quatre notamment la possibilité (il est possible que cela soit...), la contingence (il est contingent que cela soit...), l'impossibilité (il est impossible que cela soit...) et la nécessité (il est nécessaire que cela soit...).

Toutefois, dans le désir structurer tous ces différents modes dans le discours, Aristote énumère un ensemble de principes, de règles et d'opérations logiques qui devront être respectés lors de la construction d'un syllogisme.

Tout d'abord, pour ce qui est des principes, Aristote en distingue trois à savoir, le principe d'identité ($A=A$) qui établit qu'une chose est identique à elle-même, elle est ce qu'elle est. Exemple : un chat ne saurait être identique à un chien ; le principe de non contradiction ($A \neq \neg A$) qui considère qu'une chose est soit vraie, soit fausse et peut être les deux simultanément. Exemple : si Q est vrai, alors $\sim Q$ est faux ; et enfin le principe de tiers exclu ($A \vee \sim A$) qui stipule que dans un système de propositions, toute proposition est admise ou non au même moment et sous un même rapport. Il n'y a donc pas adhésion à une éventuelle possibilité qui pourrait subvenir. Exemple : si le carburant finit, alors la voiture cesse de se déplacer.

En outre, s'agissant des règles, la formulation du syllogisme obéit à 8 règles à savoir :

Le moyen terme ne peut être pris deux fois particulièrement, mais il doit être pris au-moins universellement (...); -les termes de la conclusion ne peuvent être point plus universellement dans la conclusion que dans les prémisses (...); -la majeure d'un argument, dont la conclusion est négative, ne peut être particulière affirmative (...); - lorsque la mineure est une négative universelle, si on ne peut tirer une conclusion légitime elle peut toujours être générale (...); -on ne peut rien conclure de deux propositions négatives (...);- on ne peut prouver une conclusion négative par deux propositions affirmatives (...); - la conclusion suit toujours la plus faible partie (...); - de deux propositions particulières il ne s'ensuit rien⁵⁹

De plus, selon le rapport qui relie les différents termes, Aristote énumère un ensemble de figure et de mode du syllogisme. Le mode désigne la « disposition des 3 propositions selon

⁵⁹ Antoine Arnaud et Pierre Nicole, *La logique ou l'Art de penser, contenant, outre les règles communes, plusieurs observations nouvelles, propres à former le jugement* (1662), Paris, PUF, 1965, pp 183-186.

leur 4 différences A, E, I, O »⁶⁰ et la figure la disposition des termes. Aristote dénombre 4 figures et 64 modes dont 19 sont concluants. Pour facilement retenir ces différents modes, on leur a réduit à des « *mots artificiels* »⁶¹ de telle sorte qu'ils forment une proposition. Chacune des figures obéit à des règles précises ; pour la première figure, la mineure doit être affirmative et la majeure universelle, pour la seconde, l'une des deux prémisses doit être négative ainsi que la conclusion, pour la troisième, la mineure doit être affirmative et la conclusion particulière et s'agissant de la quatrième figure soit la majeure est affirmative et la mineure universelle, soit la mineure est affirmative et la conclusion particulière.

Figures	Mots artificiels	Syllogismes
Première figure	Barbara	Tous les joueurs sont astucieux Tous les footballeurs sont des joueurs Donc tous les footballeurs sont astucieux
	Celarent	Nul n'est méchant volontairement Tous les meurtriers sont méchants Donc nul meurtrier n'est méchant volontairement
	Darii	Tout ce qui brille est or Il y a des pierres précieuses qui brillent Il y a des pierres précieuses qui sont or
	Ferio	Aucun prisonnier n'est libre Il y a des citoyens qui sont prisonniers Donc il y a des citoyens qui ne sont pas libres
Deuxième figure	Cesare	Aucun paysan n'est paresseux Tous les citadins sont paresseux Donc aucun citadin n'est paysan
	Camestre	Tous les étudiants sont téméraires Aucun policier n'est téméraire Donc aucun policier n'est étudiant
	Festino	Aucune souffrance n'est douloureuse Quelques blessures sont douloureuses Donc quelques blessures ne sont pas des souffrances
	Baroco	Tous les citoyens sont libres

⁶⁰ *Ibidem*, p.188.

⁶¹ *Ibidem*, p.192.

		Quelques êtres vivants ne sont pas libres Donc quelques êtres vivants ne sont pas des citoyens
Troisième figure	Derapti	Aucune fleur n'est belle Toutes les fleurs sont roses Donc quelques roses sont belles
	Felapton	Aucune pierre n'est poreuse Tous les sols sont poreux Donc quelques sols ne sont pas des pierres
	Disamis	Quelques philosophes sont riches Tous les philosophes sont entrepreneurs Donc quelques entrepreneurs sont riches
	Bocardo	Certains déchets ne sont pas polluants Tout déchet est une matière biodégradable Donc certaines matières biodégradables ne sont pas polluantes
	Ferison	Aucune figure n'est identique Quelques figures sont des rectangles Donc quelques rectangles ne sont pas identiques
Troisième figure	Barbari	Tous les historiens sont des griots Des griots sont des conteurs Donc quelques conteurs sont des historiens
	Calentes	Tous les techniciens sont des ingénieurs Aucun ingénieur n'est maladroit Donc aucun maladroit n'est ingénieur
	Dibatis	Quelques soldats sont poltrons Tous les poltrons sont chômeurs Donc quelques chômeurs sont soldats
	Fespano	Aucun verre n'est un solide Tous les solides sont des fers Donc quelques fers ne sont pas des verres
	Fresimo	Aucun parieur n'est chanceux Quelques chanceux sont riches Donc quelques riches ne sont pas des parieurs

De plus, pour ce qui est des opérations logiques, il en distingue trois notamment : la conversion qui est une opération consistant à interchanger le sujet et le prédicat tout en gardant le sens primitif de la phrase (exemple : aucun étudiant n'est joyeux ; converse : aucun joyeux n'est étudiant) ; l'obversion qui est une opération qui consiste à changer la quantité de la proposition tout en insérant la particule négative au prédicat (exemple : aucun paysan n'est avare ; obverse : tout paysan est non avare) ; la contraposition qui est une opération qui consiste à changer la quantité, à interchanger le sujet et le prédicat avec adjonction d'une particule négative (exemple : quelques camerounais sont civiques ; contraposition : tout non civiques sont non camerounais) .

Enfin, il ressort de cette étude de la logique aristotélicienne qu'elle porte sur la démonstration et étudie les sciences de la nature. Car, l'affirmation ou la négation d'une idée émane d'une déduction des différentes prémisses qui ont servi de postulat de base. C'est la raison pour laquelle, dans *Les premières analytiques*, l'auteur soutient qu'une prémisses est dite « démonstrative si elle est vraie et si elle a été admise en raison des hypothèses que l'on aura posées au départ ». ⁶²

Ainsi, bien que l'emploi de la déduction soit évident dans l'analyse d'un discours, Aristote démontre que si les règles de cette opération logique ne sont pas respectées nous aurons à faire à de fausses déductions. Pour illustrer ce point de vue, l'auteur dans *Les réfutations sophistiques* se réfère au genre piéristique et affirme que : « la piéristique est une partie de la dialectique, et elle est capable de déduire une conclusion fausse en se servant de l'ignorance de celui qui rend compte de sa thèse ». ⁶³ Autrement dit, les faux facteurs pris en compte au sein du genre piéristique rend immédiatement la déduction fausse.

Toutefois, le XVII^e siècle marquera la rupture avec la logique aristotélicienne principalement avec l'un des philosophes considérés comme le père de la modernité René Descartes. D'après le philosophe français, le syllogisme et la dialectique doivent être mis à l'écart lorsqu'il s'agit de rechercher un ensemble de règles pour bien conduire sa raison. Car ils n'aident pas dans le processus d'acquisition ou de découverte de nouvelles connaissances. Pour lui

⁶² Aristote, *Œuvres complètes, Les premières analytiques*, p.117.

⁶³ Aristote, *Œuvres complètes, Les réfutations sophistiques*, p.624.

*les (sic) dialecticiens n'apprennent rien de nouveau par une telle forme [syllogistique] et ainsi la dialectique commune est absolument sans utilité pour ceux qui désirent rechercher la vérité des choses, mais peut seulement servir à exposer plus aisément à d'autres des raisons déjà connues, et (...) pour ce motif il faut transporter de la philosophie à la rhétorique*⁶⁴

Autrement dit, la logique aristotélicienne n'est qu'une pure tautologie. Raison pour laquelle il faut formuler une logique contraire à celle du magister dixit. Pour ce faire, il présente la logique comme un art qui permet de produire un raisonnement correct et énumère les règles logiques ou de la méthode qui serviront de point de départ et d'achèvement à la construction de toute proposition ainsi qu'à la résolution des problèmes philosophiques.

La méthode cartésienne est donc la voie, le chemin qui mène à la vérité. Elle permet à l'homme d'augmenter peu à peu et par degré sa connaissance au point où la courte durée de sa vie et la médiocrité de son esprit lui permettront d'atteindre pour user de manière paraphrasée les termes de l'auteur. La méthode est donc comme un guide qui conduit le sujet dans la quête de la connaissance.

Ainsi, Descartes dans son ouvrage le *Discours de la méthode*⁶⁵ énumère quatre règles à respecter pour mieux conduire sa raison. La première qui est l'évidence démontre qu'il faut « *ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je la connusse évidemment être telle (...)* »⁶⁶. Autrement dit, il faut se méfier des vérités premières, des idées préconçues. La seconde est l'analyse ; elle consiste à « *diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre* »⁶⁷. En d'autres termes, il s'agit procéder par la simplification. C'est-à-dire la réduire des énoncés complexes en énoncés simples ; la troisième est la synthèse et se formule comme suit « *conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés (...)* »⁶⁸. En d'autres mots pour traiter un problème, il faut partir de ce qui nous paraît aisé à ce qui est complexe; La dernière règle quant à elle est le dénombrement et

⁶⁴ René Descartes, cité par Roger Arien, « Descartes les premier cartésiens et la logique », Revue de métaphysique et de morale, 206/1 (n°49), pp55-71, <https://www.caim.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2006-1-page-55.html>, consulté le 11 juin 2022 à 4h.

⁶⁵ René Descartes, *Discours de la méthode* (1637). *Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences*, Librairie Larousse, Paris, 1952.

⁶⁶ *Ibid.*, p.47.

⁶⁷ *Ibid.*, p.48.

⁶⁸ *Idem.*

se présente ainsi : « *faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre* »⁶⁹. Cette règle est un appel à la vérification.

Par ailleurs, Leibniz, dans l'élaboration de sa conception de la logique, va s'intéresser à la forme des arguments en faisant fi du contenu. La logique leibnizienne dans ce sens présente donc des aspects de ressemblance avec la logique aristotélicienne. À ce propos, d'après Kurt Gödel, la *lingua characteristica universalis* qui forme en partie la logique leibnizienne, se présente comme « *une science antérieure à tous les autres, qui contient les idées et les principes sous-jacent à toutes les sciences* »⁷⁰. Autrement dit, toute science a pour fondement des bases logiques. Ces fondements, étant abstraits, Leibniz les définit en termes de calcul abstrait.

Le calcul abstrait est formulé à partir de la définition des règles de l'alphabet qui le structure et également par l'usage des propositions catégoriques universelles. D'après ce dernier, pour connaître comment employer les différentes lettres de l'alphabet, il faut partir du postulat selon lequel chaque lettre constitue un terme ; un ensemble juxtaposé de lettres (xyz) le constitue également. Le terme représente donc des concepts généraux. Pour ce qui est la formulation des propositions catégoriques, il se réfère à la notation suivante : « tout s est p ».

Ainsi, la logique leibnizienne telle que présentée, obéit aux principes ci-après : le principe d'identité, de juxtaposition et de déduction (dans une proposition, si le sujet est relié par la copule par un prédicat contenant plusieurs termes juxtaposés, alors, le prédicat peut être décomposé de manière à obtenir un ou deux terme(s). Exemple : a est xyz, cette proposition peut être décomposée comme suit a est x ou a est xy ou a est yz etc.) Cependant, il est à remarquer que l'idée de juxtaposition des termes peut être à l'origine des incompréhensions. Par exemple, si nous nous tenons à l'illustration donnée par la proposition ci-dessus et affectons simultanément aux valeurs a, x, y et z les valeurs suivantes Jean, intelligent, fainéant, indiscipliné ; on obtiendra Jean est intelligent, fainéant et indiscipliné. Alors la question qui se pose est de savoir comment un seul homme pourrait être à la fois intelligent et fainéant ?

À la suite de Leibniz, Kant conçoit la logique comme une discipline qui se charge d'étudier les lois formelles de la pensée. D'après lui, tout ce qui se situe dans la nature obéit à

⁶⁹ *Ibid.*, pp48-49.

⁷⁰ Kurt Gödel, cité par Jacques Bouveresse, « mathématique et logique chez Leibniz », in *Revue d'histoires des sciences*, Année 2001, pp.223-246. https://www.Persees.fr/doc/rhs_0151-4105_2001_num_54_2_2118 consulté le 23 Mai 2022 à 12h.

un ensemble de règles à la seule différence que la logique doit être considérée comme le sous-bassement de toutes les autres sciences. C'est ce qu'il traduit à travers le terme « *propédeutique* »⁷¹ désignant ainsi un savoir servant de base à la production d'autres savoirs. N'étant donc pas un organon des sciences, Kant souligne qu' « *au contraire, en sa qualité de propédeutique universelle de tout usage de l'entendement et de la raison en général, ne pouvant pas empiéter sur les sciences ni anticiper leur matière, est seulement un art universel de la raison (...) celui des connaissances générales à la forme de l'entendement* »⁷². Autrement dit, la logique n'a pour fonction de porter critique, de prendre position ou de rectifier des connaissances mais plutôt de guider le sujet qui conçoit un savoir spécifique puisqu'elle contient les lois a priori de l'entendement. Elle doit donc « (...) nous enseigner le droit de l'usage de l'entendement, c'est-à-dire celui qui est cohérent avec lui-même »⁷³.

Il s'agit de comprendre ici que l'entendement a une forme et obéit aux lois qui sont a priori par conséquent, les idées doivent se plier à ses formes. Cela signifie que tout raisonnement émis par l'homme pour analyser une figure géométrique quelconque n'est que fonction d'illustration des idées provenant de notre entendement.

A ce propos, Kant démontre que l'ensemble des jugements émis par l'homme se résume selon la quantité, la qualité, la relation et la modalité. Cette analyse est plus explicite à partir du tableau ci-après :

		Exemples
Quantité	Universels	tous les paysans sont travailleurs
	Particuliers	Quelques femmes sont égoïstes
	singuliers	Jean est un homme
Qualité	affirmatifs	Toutes les fleurs sont roses
	négatifs	Aucun homme n'est honnête
	indéfinis	Nul n'entre ici s'il est géomètre
Modalité	Problématiques	L'enseignant est absent à cause des embouteillages
	Assertoriques	Le Sénégal est champion de la Can total énergie 2021 au Cameroun
	apodictiques	Dieu est nécessairement bon

⁷¹ Emmanuel Kant, *Logique (1966)*, trad.fr, Louis Guillermit, Paris, J. Vrin, 1989, p.11.

⁷² *Ibid.* pp 11-12.

⁷³ *Ibid.*, p.12.

- **La question du sens et de la référence chez Frege**

L'idéographie est au premier abord une écriture symbolique inventée par Frege dont le nom est similaire à l'un de ses ouvrages intitulé *l'idéographie*, traduit en allemand sous le terme Begriffsschrift. Cet ouvrage a pour sous-titre : « *une langue formulaire de la pensée pure sur le modèle de la langue* ».

Comme l'indique si bien le sous-titre, l'idéographie a pour but de trouver une solution face aux complexités langagières, principalement dans le domaine des mathématiques. Parce que, d'après Frege les mathématiques sont perçues comme cette discipline qui vise à expliquer le réel sur la base de modèle abstrait ; ce qui ne lui confère pas toute la rigueur dont elle a besoin pour son déploiement. Raison pour laquelle Frege pense que les mathématiques, pour sortir de cet « enclos », doivent adopter la logique comme mode de raisonnement. Celle-ci lui permettra d'éliminer toutes les expressions incertaines, indéterminées dont la vacuité ontologique fait obstacle à son développement. Car le problème des mathématiques, réside dans le fait qu'on

*a (sic) voulu identifier le nombre à une propriété des objets immatériels, ou à une représentation subjective (...), ou encore à une collection d'objets ou de représentations. Les défauts de ces théories sont les mêmes : elles rendent inintelligible l'usage des grands nombres qui échappent aussi bien à notre pouvoir d'aperception qu'à notre pouvoir de représentation ; elles sont incapables de définir zéro et un ; enfin elles nieraient la science arithmétique elle-même à laquelle elles proposent un fondement subjectif et perceptif.*⁷⁴

Il poursuit : « *l'impuissance à analyser les actes intellectuels qui régissent la science arithmétique tient à une adhésion paresseuse à la logique grecque, maintenu par la tradition scolastique jusqu'au-delà du criticisme* »⁷⁵.

Autrement dit, les mathématiques n'ont pas un fondement assez solide parce qu'elles n'ont pas accordé une place primordiale à la logique symbolique. Or seule celle-ci est susceptible d'évacuer les ambiguïtés que cette science recèle.

À cet effet, l'idéographie a pour mérite de dissiper les confusions du langage ordinaire. C'est sans doute la raison pour laquelle il est loué pour « *la subtilité de son symbolisme et le pouvoir d'éliminer les richesses inutiles et les imperfections de la langue commune* »⁷⁶. Autrement dit, la subtilité du symbolisme de l'idéographie frégeen réside dans la nécessité de

⁷⁴ Claude Imbert, *Introduction des Fondements de l'arithmétique* (1884) de Gottlob Frege, trad. Claude Imbert, coll. « l'ordre philosophique », dirigée par Paul Ricœur et Francis Wahl, Paris, édition du Seuil, 1971, pp 37-38.

⁷⁵ *Ibid.*, pp 39-40.

⁷⁶ *Ibid.*, p.19.

construction des propositions comme fonctions des expressions qu'elles contiennent, mais aussi dans l'ambition de ramener les questions morales, éthiques, à des questions logiques.

2 : LES ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES DE LA FORMULATION DE LA LOGIQUE DE FREGE

- **La critique frégréenne des langues naturelles**

Pour comprendre la critique que Frege adresse aux langues naturelles, il faut faire une distinction entre la langue idéale et la langue naturelle. D'après Frege, une langue est dite idéale lorsqu'il n'est pas nécessaire de faire recours au contexte pour s'enquérir de ses expressions. Car, il s'agit d'un langage « *dépourvu d'ambiguïté, de polysémie et de vague, dans lequel les informations sont déterminées, et (...) se conforment aux principes voulant que toute « signification » ait une seule expression et que toute expression ait une seule « signification »*⁷⁷. C'est dire en d'autres mots que la langue idéale est un modèle parfait pour tout échange parce que chaque mot a une expression unique et dénote une référence. Toutefois, à l'opposé de celle-ci se trouve les langues naturelles. À partir de la définition de la langue idéale on peut dire en paraphrasant Platon que les langues naturelles ne sont qu'une pâle copie de la langue idéale pour diverses raisons.

Tout d'abord parce que les mots employés dans ce registre peuvent être polysémiques, c'est-à-dire avoir diverses significations en fonction de leur emploi ou du contexte. Ce qui induit la difficulté d'assigner aux mots une définition exacte. Par exemple, le mot café peut être employé pour désigner des grains, un breuvage chaud, un lieu ou une plante.

Ensuite, Frege rejette le langage naturel parce que la compréhension du contenu assigné à un mot est liée à une représentation mentale de celui qui l'énonce. D'où la critique qu'il adresse au psychologisme qui prend l'acte d'assertion d'un contenu pour le contenu lui-même. La distinction entre le langage idéal et le langage naturel peut être résumé à partir du tableau ci-après :

⁷⁷ Michel Seymour, *L'institution du langage*, in <https://books.openedition.org/pum/18348?Lang=fr>, Presses de l'université de Montréal, consulté le 24 mai 2022 à 9h.

Langage idéal	Langage naturel
<ul style="list-style-type: none"> • Absence de synonymie • Précision, concision • sens et la référence déterminé • exactitude 	<ul style="list-style-type: none"> • Expression polysémique • vague • Contexte et représentations mentales • Ambiguïté

- **La critique du psychologisme**

Le symbolisme frégéen nous invite à rompre avec le psychologisme qui « *est la prétention de la psychologie à absorber la philosophie ou tout au moins à lui servir de fondement* »⁷⁸. Le psychologisme prend l'acte d'assertion d'un contenu pour le contenu lui-même. Car contrairement à Pascal Engels qui soutient qu' « *une pensée n'est pas une représentation ; c'est le contenu objectif de ce qui est pensé, ou le processus par lequel il vient à penser ou la subit* », Frege pense que le sens d'un mot n'est pas lié à l'esprit qui le conçoit ou qui l'utilise, mais plutôt à la manière dont il se montre de façon explicite dans la proposition dans laquelle il est employé. D'où la distinction à établir entre ce qui "se montre" et ce qui "se voit". D'après Frege, si l'on se situe à la limite "du voir", l'analyse de la proposition sera faite de façon superficielle, abstraite et conventionnelle ; tandis que si nous recherchons ce que "montre" la proposition, alors nous pourrions savoir ce qu'elle signifie et rendre compte du contenu sans toutefois biaiser l'interprétation.

Le philosophe allemand souligne à ce sujet que « *les mots n'ont de signification qu'au sein d'une proposition ; il s'agira donc de définir le sens d'une proposition où figure un terme numérique* »⁷⁹. Cette idée sera reprise plus tard par l'auteur du *Tractatus* afin de démontrer que le sens d'un mot est lié à sa valeur d'emploi dans la proposition. Autrement dit, « *l'expression n'a de signification que dans la proposition. Chaque variable se laisse concevoir comme variable propositionnelle, y compris le nom* ».⁸⁰

Il s'agit de comprendre à travers ces propos que les philosophes qui défendent le psychologisme en réduisant la logique à un ensemble de contraintes psychologiques qui s'impose au raisonnement, n'ont pas compris ce qu'est la logique. Car la logique en tant que science du raisonnement vrai, correct s'érige contre tout code de représentations mentales innées ou intentions de signifier de l'auteur. Est donc logique « *ce qui est pensé ou construit*

⁷⁸ André Lalande, *op.cit.*, p.856.

⁷⁹ Gottlob Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, p.188.

⁸⁰ Ludwig Josef Johann. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 3.314, p.41.

en dehors de toute intuition ; est logique ce qui est général au point d'appartenir à tout langage et tel qu'on ne saurait concevoir un langage qui en soit privé »⁸¹.

C'est donc à partir de cette distinction entre le psychologisme et le logique que Pierre Jacob démontre que l'apport de Frege à la philosophie de Wittgenstein est justifiable parce qu' « *on retrouve dans le Tractatus des traces de l'influence de Frege (...) Wittgenstein utilise les termes frégréens *Gedanke* (la pensée), *Gegenstand* (objet), *sinn* (le sens), *Bedeutung* (la référence) ».⁸²*

Toutefois, bien que partageant l'idée d'un symbolisme logique, l'auteur du *Tractatus* va préciser qu'il faut adjoindre à la question du sens celle de la référence. Car une proposition n'a de signification que lorsqu'elle dit ce qui est en accord avec le donné sensible. C'est donc cette absence d'identité entre la proposition logique et le monde dans lequel nous vivons chez Frege qui amènera Wittgenstein à s'intéresser aux travaux de Bertrand Russell ; notamment à sa conception de l'atomisme logique.

II- L'ATOMISME LOGIQUE RUSSELLIEN

Bertrand Russell fonde sa logique sur l'atomisme qui n'est pas contrairement à ce que cette notion laisse véhiculer un atome physique, mais plutôt un atome linguistique. Qu'est-ce que l'atomisme logique ?

1 : DEFINITION DE L'ATOMISME ET TRIPARTITION DE LA LOGIQUE

Pour comprendre ce qu'est l'atomisme logique, nous dit Russell, il faut connaître à quel niveau il se situe dans l'histoire de la philosophie. D'après l'auteur de *l'histoire de la philosophie occidentale*⁸³, Il existe trois principales philosophies, et l'atomisme logique quant à lui constitue la troisième. À ce propos, martèle-t-il :

On peut distinguer de nos jours trois types principaux de philosophies, souvent combinées par les propositions variables par un même philosophe, mais distinctes dans leur essence et leur tendance. Le premier, que j'appellerai tradition classique est issu principalement de Kant et de Hegel. Il représente l'effort d'adaptation aux besoins présents des méthodes et des résultats des grandes philosophies constructives de Platon. Le deuxième type, que l'on peut appeler l'évolutionnisme acquis sa vogue depuis Darwin, et l'on doit

⁸¹ Gottlob Frege, op. cit., p.12.

⁸² Pierre Jacob, *L'empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques*, Paris, les éditions de Minuit, 1980, pp 19-20.

⁸³ Bertrand Russell, *Histoire de la philosophie occidentale* (1945), (Tome 1) trad.fr. Ang Helène-Kern, Paris, Gallimard, 1952.

reconnaitre que Herbert Spencer fut son premier représentant philosophique (...), le troisième type, qui peut s'appeler « l'atomisme logique », faute d'un meilleur terme, s'est progressivement introduit en philosophie sous l'influence de l'examen critique des mathématiques.⁸⁴

À partir de cette affirmation, il y a lieu de noter que Russell formule l'atomisme logique dans le but d'apporter sa contribution dans la philosophie analytique à travers la logicisation des mathématiques. Raison pour laquelle dans son ouvrage intitulé *Ecrits de logique philosophique*, Russell précise les différents desseins de la logique mathématique qu'il entend fonder. Il affirme :

La logique mathématique (...) a été guidée dans sa construction par trois desseins différents. En premier lieu elle vise à fournir une analyse la plus poussée possible des idées dont elle traite et des procédés de démonstration qu'elle utilise, ainsi qu'à diminuer autant que faire se peut le nombre d'idées non définies et de propositions indémontrées (...) qui lui servent de point de départ. En second lieu, elle est conçue de manière à fournir, au moyen de ces symboles, une expression parfaitement précise des propositions mathématiques (...). En troisième lieu, le système est spécialement conçu pour résoudre les paradoxes qui, ces dernières années, ont perturbé ceux qui travaillent sur la logique symbolique et la théorie des ensembles⁸⁵.

S'agissant du premier dessein, Russell envisage la construction d'un langage idéal dans lequel tout énoncé pourrait être exprimé. Pour ce faire, il va attribuer un autre rôle à l'atomisme logique qui est celui de rendre la philosophie scientifique et de débarrasser le langage de toute expression obscure. À ce sujet, il est nécessaire d'après le philosophe britannique d'accorder une importance particulière aux constituants élémentaires du discours.

Il s'agit de comprendre ici que l'atomisme logique dont il est question chez Russell ne renvoie pas aux atomes physiques, mais plutôt aux atomes linguistiques. A ce sujet, il affirme que :

(...) j'appelle ma doctrine atomisme logique, (...) parce que les atomes auxquels je souhaite arriver comme sorte de dernier résidu en analyse sont des atomes logiques et non des atomes physiques. Certaines d'entre eux seront ce que j'appelle des « particuliers » des choses comme de petites touches de couleur ou de sons, des choses momentanées et certains d'entre eux seront des prédicats ou des relations et

⁸⁴ Bertrand Russell, *La méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du monde extérieure* (1913), trad. Ang Philippe Devaux, Paris, Payot, 2002, p.34.

⁸⁵ Bertrand Russell, *Ecrits logiques et philosophiques*, (1918) trad. Ang Jean Michel Roy, Paris, PUF, 1989, p.221.

*ainsi de suite. Le fait est que l'atome auquel je souhaite parvenir est l'atome logique, pas l'atome physique.*⁸⁶

C'est dire en d'autres termes que l'atomisme logique a pour but de démontrer que le monde est issu de faits atomiques indépendants les uns des autres. Le fait ici désigne « *non pas une simple chose dans le monde, mais certaine chose dotée d'une certaine qualité, ou certaines choses ayant une certaine relation. (...) Un fait n'est jamais simple, mais comprend deux ou plusieurs constituants* ». ⁸⁷ Autrement dit, le fait présente la relation existant entre deux objets. Ces objets prennent le nom, le sujet et le prédicat.

À titre d'illustration, soit l'énoncé suivant : « Paul est un homme responsable ». Cette proposition est considérée comme un fait parce que la copule permet d'établir clairement la relation entre le sujet et l'attribut.

Ainsi, on constate que « *les faits atomiques déterminent donc la négation ou l'affirmation des propositions* ». ⁸⁸ Autrement dit, le fait atomique permet d'assigner à la proposition une valeur de vérité qui peut être vraie ou fausse.

Cette idée sera reprise plus tard par l'auteur du *Cahier bleu et brun*⁸⁹ à travers cette affirmation : « *le monde est l'ensemble des faits, non pas des choses* »⁹⁰. En d'autres mots, le monde se résume à un ensemble de particules élémentaires appelées faits. Ces faits représentent la connexion qui s'établit entre les objets dans un « *états de choses* »⁹¹. Ceci peut s'illustrer à partir du schéma ci-après :

⁸⁶ Telle est notre traduction de « *the reason that I call my doctrine logical atomism, martele-t-il, is because the atoms that i wish to arrive at as the sort of last residue in analysis are logical atoms and not physical atoms. Some of them will be what i call "particulars" and some of them will be predicates or relations and so on. The point that the atom i wish to arrive at is the atoms of logical analysis, not then atom of physical analysis* ». Bertrand. Russell, *The philosophy of logical atomism (1918)*, London and Newyork, Routledge classic, 2010, p.3.

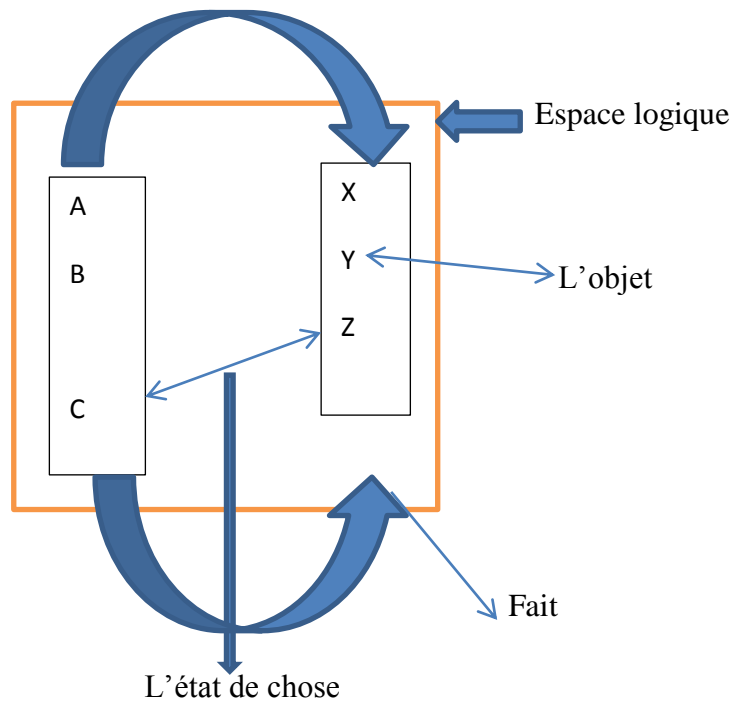
⁸⁷ Bertrand Russell, *La méthode scientifique en philosophie*, p.84.

⁸⁸ *Ibid.*, p.85.

⁸⁹ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun. Etudes préliminaires aux investigations philosophiques (1958)*, trad. Ang, G. Durant, Paris, Gallimard, 1965.

⁹⁰ Ludwig Josef Johann. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 1.1, p.29.

⁹¹ *Ibid.*, aphorisme 2.04, p.33.



A partir de ce schéma, il y a lieu de remarquer que « *les faits dans l'espace logique constituent le monde* »⁹² ; et « *l'espace logique* » quant à lui désigne une sphère où il est possible de percevoir « *les états de choses* » entendus comme une combinaison d'objet dans laquelle chaque objet, bien qu'étant indépendant, entretient une relation avec les autres. Puisque, « *la manière dont les objets s'enchaînent dans l'état de chose constituent la structure de l'état de chose* »⁹³.

Par ailleurs, de l'explication qui précède, il faut noter que l'atomisme russellien admet l'idée de l'isomorphisme entre la logique et les faits. C'est pour cette raison que Louis Vax pense que l'objet privilégié de la philosophie russellienne « *n'est pas l'être, mais le discours. Les problèmes ontologiques s'effacent devant les problèmes linguistiques* »⁹⁴. En outre, s'agissant du second dessein qui consiste à produire une explication précise des propositions mathématiques, Russell divise la logique en trois parties à savoir le calcul des propositions, le calcul des classes et le calcul des relations.

Pour ce qui est de la tripartition de la logique symbolique, Bertrand Russell part du problème de la crise des fondements des mathématiques pour démontrer que toute expérience qui se veut scientifique doit être discursive. Ainsi, il articule sa pensée autour du logicisme

⁹² *Ibid.*, aphorisme 1.1, p.29.

⁹³ *Ibid.*, aphorisme 2.032, p.33.

⁹⁴ Louis Vax, *L'empirisme logique : de Bertrand Russell à Nelson Goodman*, Paris, PUF, 1970, p.10.

qui consiste à tout ramener à une forme d'atomisme. À ce propos, il subdivise la logique symbolique en trois parties :

Tout d'abord, la première partie, Russell la nomme le calcul propositionnel. Celui-ci renvoie au « *fait que toutes les propositions ont pour hypothèse et pour conséquente l'assertion d'une implication matérielle* »⁹⁵. Autrement dit, l'implication matérielle est l'élément clé qui permet de lier différentes propositions entre elles et d'établir un lien avec le fait.

Il s'agit de retenir ici que ce n'est pas dans l'attribution des valeurs de vérités aux variables qu'il faut rechercher ce que l'on entend par calcul propositionnel, mais dans le rapport avec la signification, voir le réel. C'est pour cela que cet auteur soutient que les propositions « *sont d'absolues constantes dont le sens ne dépend en rien de l'assignation d'une valeur à la variable* »⁹⁶. Pour mieux l'expliquer, il démontre qu'il est judicieux d'établir une différence entre l'implication matérielle et celle dite formelle. Car l'implication formelle est non seulement louée pour la cohérence qu'elle confère au discours, mais aussi parce que la vérité est préalablement contenue dans la fonction proposition. Ceci se justifie par le fait que la proposition se présente sous la forme Φ x est un y dans laquelle la nature de la variable y est déjà est perçue de façon évidente dans la fonction propositionnelle. Tel est par exemple le cas de la proposition suivante : "le ballon est rond. Ici, le prédicat ne nous informe pas davantage sur la nature du ballon en nous fournissant un attribut autre que ce que nous connaissons déjà.

Cependant, selon Russell, ce qui est flagrant dans le calcul propositionnel est que l'implication matérielle puisse contenir l'implication formelle dans la mesure où, bien que la fonction propositionnelle renseigne déjà sur la totalité d'élément qu'elle contient, elle dit également ce qui concorde avec le fait. Tel est par exemple le cas de la proposition suivante : le caillou est une pierre. À partir de cette illustration, on peut comprendre pourquoi l'auteur démontre que l'implication matérielle établit « *la relation en vertu de laquelle il nous est possible de faire des inférences valides* ».

⁹⁵ Bertrand Russell, *Ecrits logiques et philosophiques*, p.34.

⁹⁶ *Ibid.*, p.35.

Par ailleurs, la deuxième partie qui se nomme le calcul des classes se caractérise par trois notions fondamentales à savoir la notion de relation, de fonction propositionnelle et de tel que.

- « *La notion de relation* »

Elle met l'accent sur l'appartenance des objets à une classe et à la relation singulière que les objets peuvent avoir indépendamment de la classe ; ce qui fait l'ipséité de cet objet. Pour mieux appréhender cela, il est judicieux d'établir la différence entre la classe et le concept de classe.

En effet, la classe désigne un ensemble comportant divers éléments regroupés à partir d'un lien d'appartenance mutuelle. Par exemple, lorsqu'on évoque les fourchettes, les cuillères, les couteaux etc...ils renvoient à la classe des couverts de table. La classe désigne donc « *tous les termes qui satisfont une fonction propositionnelle quelconque* »⁹⁷. Lorsqu'on évoque la notion de "classe", on a en vue l'idée de généralité et de totalité. Or, il faut plutôt garder à l'esprit l'idée que si A est inclus dans B et B est inclus dans C alors A est inclus dans C d'où A et B sont contenus dans la classe C en ceci que A et B sont des sous ensemble de cette classe. La représentation mathématique est la suivante : $A \subset B$, $B \subset C$ alors $A \subset C$ donc A , $B \subset C$. Par contre, le concept de classe quant à lui traduit une idée singulière qui représente l'objet sans toutefois le désigner. Par exemple, l'homme, l'animal peuvent être considérés comme des concepts de classe.

Pour connaître si le calcul de classe est vrai ou faux en référence à une classe, il faut que les différents modes d'extension du sujet que la classe dit contenir soit vrai. Autrement dit, soit la proposition "tous les animaux sont sauvages". Pour assurer la validité de "sauvages" qui désigne la classe, il faut qu'après vérification, on parvienne effectivement à la conclusion selon laquelle sur tous les animaux existants, il n'y a pas un qui ne soit pas sauvage. C'est la raison pour laquelle il démontre que « (...) *a est une classe existante quand et seulement quand est vraie pourvu que « x est un a » l'implique toujours, quelle que soit la valeur que nous donnions a x* »⁹⁸

⁹⁷ *Ibid.*, p.43.

⁹⁸ *Ibid.*, p.45.

- **« La notion de fonction propositionnelle »**

D'après le philosophe britannique, « Φx est une fonction propositionnelle si, pour chaque valeur de x , Φx est une proposition, déterminé quand x est donné »⁹⁹. Autrement dit, dans une fonction propositionnelle, la variable n'est pas déterminée et peut prendre différente valeur en fonction de l'énonciation. Cependant, lorsque ces valeurs sont assignées, le produit final doit correspondre à la définition d'une proposition de tel enseigne que si " Φx implique y ", alors en remplaçant Φx par une autre fonction on obtiendra " q implique y " ou " z implique y ". Ainsi, étant donné que la valeur de la variable n'est pas déterminée de façon spécifique à l'avance, on dira alors que « la fonction propositionnelle sera en général vraie pour certaines valeurs de la variable et fausse pour d'autres »¹⁰⁰. Il est à noter ici que dans le cas où la fonction propositionnelle est vraie, elle s'exprimera au travers d'une implication sous la forme " x est un y implique x est un z ". En d'autres mots, " x est un animal implique x est sauvage".

- **« La notion de tel que »**

« La notion de tel que » est premièrement définie par Peano¹⁰¹ comme « les x tels que x est un a forme la classe a »¹⁰². Autrement dit, dans cette notion, chaque variable exprime un concept de classe et non une classe. Car l'élément " a " contenu dans cette définition le représente à suffisance. D'après Bertrand Russell, à cette définition, il faut ajouter le fait que l'une des principales caractéristiques de cette notion est qu'elle établit une relation nommée R entre le sujet et le prédicat de telle sorte qu'on puisse déduire à partir de la relation primaire R une autre proposition. Pour obtenir cette relation, il suffit de remplacer la "notion tel que" contenue dans la définition fournie par Peano par la relation R . Ainsi, au lieu d'avoir « les x tel que ceci -et -cela »¹⁰³, on aura " $x R a$ " étant donné que a représente la fonction propositionnelle mise en relief, on peut déduire d'autres propositions telle que « $x R a$ ». Ainsi, la notion de tel que permet de traduire différentes valeurs qui démontre lorsque la proposition est vraie ou fausse.

⁹⁹ *Ibid.*, p.42.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.43.

¹⁰¹ Giuseppe Peano (1858-1932) a été l'un des fondateurs de la théorie des ensembles qui est une branche de la logique mathématique (sciences qui traite des classes, des relations et des combinaisons entre les symboles). L'élaboration de cette théorie vise d'après Peano à établir la relation entre un objet et un l'ensemble auquel il appartient. Cette relation peut être un lien d'inclusion ($A \cap B$) ou un lien d'exclusion ($A \cup B$).

¹⁰² Bertrand. Russell, *op.cit.*, p.123.

¹⁰³ *Idem.*

Enfin, pour ce qui est de la dernière partie de la logique symbolique, Russell le nomme le calcul des relations. Celui-ci doit être compris à partir du calcul des classes dans laquelle une relation avait été au préalable établie entre la variable et la fonction propositionnelle. Cependant, ici s'ajoute la distinction qu'il faut établir entre la classe des référents et la classe des relata.

En effet, la classe des référents établit la relation d'un terme à un autre terme. Par exemple, '‘q R z’'. Tandis que la classe des « *relata* »¹⁰⁴ présente les différentes relations qui peuvent découler de la classe majeure. Par exemple, soit l'ensemble \mathbb{R} (l'ensemble des nombres réels) contenant l'ensemble \mathbb{N} et les nombres 1, 2, 3 ; \mathbb{N} représente le référent et 1, 2, 3 les relata car ils appartiennent à l'ensemble \mathbb{N} . Traduit littéralement, cela suppose que la paternité est attribuée à \mathbb{R} , les pères à \mathbb{N} et les enfants à 1, 2, 3. C'est donc à juste titre que l'auteur souligne que « *si R est la paternité, les référents seront les pères et les relata seront les enfants* »¹⁰⁵. Autrement dit, on peut considérer l'ensemble des ustensiles contenant à son tour les assiettes, le plat, le bol etc... la paternité représente les ustensiles, les référents les assiettes et les relata le plat, les bols etc... Toutefois, d'après Russell, ces relations peuvent avoir la même extension, être équivalentes ou égales sans pour autant être identique parce que chacune d'elle possède une converse qui lui est propre. Par exemple, soit à comparer les nombres 4 et 7 à l'aide des signes $<$ et \leq , on a $4 < 7$ et $4 \leq 7$; ces deux signes sont équivalents en ce sens qu'ils effectuent la même comparaison aboutissant au même résultat à la différence qu'on peut se permettre d'écrire $7 \leq 7$ et non $7 < 7$.

D'après Russell, il existe trois relations entre les propositions. La première relation est dite symétrique. À ce niveau, on pense à définir un genre et à lui attribuer un statut en fonction d'un autre à l'instar de l'identité et de la diversité car les individus possèdent chacun une identité unique mais sont tous différents bien qu'ayant des traits de ressemblance traduisant ainsi la connaissance d'autrui. La seconde est dite asymétrique et s'illustre à travers l'emploi de l'antithèse tel que l'obscurité et la lumière, le bien et le mal. Ici, on peut noter que les relations asymétriques mettent en relief deux figures divergentes ou alors incompatibles. À ce sujet l'auteur souligne que « *quand la converse est incompatible avec la relation originale comme dans le cas de plus et de moins j'appellerai la relation*

¹⁰⁴ *Ibid*, p.49.

¹⁰⁵ *Idem*.

asymétrique »¹⁰⁶. Enfin pour ce qui est d'une relation non symétrique, ceci se traduit par le fait que : ce qui est vrai aujourd'hui pourra également l'être demain ou pas à l'exemple du fait que si je suis pauvre aujourd'hui, je pourrais le rester demain ou alors être riche c'est-à-dire que pour changer le cours des évènements il faut changer les paramètres et non les conserver.

2-LA THEORIE DES TYPES ET DES CLASSES

- **La théorie des types**

À la suite de Peano qui lors d'un congrès de philosophie tenu le 03 août 1900¹⁰⁷ exposa devant Schröder son désir d'employer l'article défini dans le calcul propositionnel, Whitehead et Russell adoptent cette cause. Ils vont présenter tous deux l'importance de l'emploi de cet article bien que par la suite Russell dans son processus de formalisation propositionnel, éliminera les articles définis pour faire usage des quantificateurs logiques. Pour ce dernier, l'article défini a ceci de particulier qu'il permet de définir la classe à laquelle l'objet appartient et de déterminer le genre de l'objet.

Tout d'abord, pour ce qui est de la détermination de la classe des objets, la théorie des types procède d'emblée par la distinction du genre question de savoir si l'objet employé est singulier ou pluriel. Cette distinction permet de faire une différence entre la classe unique et celle dite multiple. La classe unique comme son nom l'indique contient un seul objet et celle dite multiple en contient plusieurs. Bien plus, d'après Russell, lorsqu'on parle de théorie des types, on a affaire à quatre classes :

La première est la classe des individus simples encore appelée classe « *en tant que une* ». Ici, il s'agit des objets de même type comme par exemple les herbes, les arbres. La seconde classe est le « *types des parcours ou classe des individus* »¹⁰⁸. Celle-ci établit une différence entre le parcours de vérité et le parcours de signification. Le « *parcours de vérité* » est lié à l'usage qu'on fait de l'objet tandis que le « *parcours de signification* » renvoie à la définition de l'objet. Par exemple, soit la phrase suivante : les fourchettes et les cuillères sont des couverts de table. On peut déduire que les objets de cette phrase ont un même parcours de vérité ; par contre, le fait que chacun d'eux ne joue pas le même rôle démontre qu'ils n'ont pas le même parcours de signification. La troisième classe est « *la classe des classes des*

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 49.

¹⁰⁷ Patrice Barraya, Whitehead et Schröder sur l'algèbre de la logique, pp.141-162, in <https://journals.openedition.org/noesis/1624?lang=en>, consulté le 21 mai 2022 à 8h.

¹⁰⁸ Bertrand Russell, *op.cit.*, p.193.

individus »¹⁰⁹ contenus dans les classes. Celle-ci est un composé de plusieurs classes dans laquelle il y a une dite plus élevée qui regroupe les sous-ensembles. À titre d'illustration, nous pouvons avoir les coordonnateurs des filières qui sont à leur tour membre d'une autre classe qui est la filière à laquelle ils appartiennent. En dernier lieu, nous avons la « *la classe formé de trio* »¹¹⁰. Celle-ci énumère un ensemble de possibilités dans laquelle la fonction propositionnelle peut être employée. Elle s'exprime sous la forme $\phi(x, y, z)$ et peut être décomposé de telle sorte qu'on obtient « *a₀ (nombre d'entier finis)* »¹¹¹.

Ainsi, après avoir répertorié les différentes classes auxquelles les individus appartiennent, Russell élimine dès lors les articles définis (le, la, les ...) pour faire usages des quantificateurs. Pour lui, l'article défini est limité lorsqu'il s'agit d'être précis et concis dans le discours puisqu'il est généralisant. C'est sans doute pourquoi il est préférable d'employer les quantificateurs universels ($\forall x$) et particuliers ($\exists x$) pour avoir un système complet. Car si nous disons par exemple la fleur est rouge, cela ne nous renseigne pas sur la nature des autres fleurs. Autrement dit, cela ne veut point dire qu'il n'y a guère de fleurs qui ne sont rouges ou que toutes les fleurs ont la même couleur le rouge. Ainsi, d'après Russell, pour faire fi de l'incomplétude d'un tel système, il faut remplacer le sujet grammatical dans la phrase. À cet effet, au lieu de dire la fleur est rouge, on dira que sur toutes les fleurs, il existe une qui soit de couleur rouge. La proposition se présentera donc sous cette forme $(\forall x) \in \mathbb{R}, (\exists x) (Fx \cdot Rx)$ traduit littéralement, on aura pour tout x appartenant à l'ensemble \mathbb{R} qui représente la totalité des fleurs, il existe x, x est une fleur et x est rouge.

Bien plus, il est à noter que la théorie des types se formule uniquement en rapport avec les objets qui nous entourent. Elle « *consacre la règle de la correspondance qui considère qu'un nom n'est sensé dans la proposition que s'il renvoie à l'objet externe* »¹¹²

- **La théorie des classes**

Les classes sont en général considérées comme des objets dénotés par des concepts. Elles traitent non seulement de l'existence des ensembles entre eux et de leur interaction, mais aussi désignent l'étendu d'un corps ; ce qui renvoi au principe extensionnel. On aura par exemple voiture –engin- automobile. Ainsi, « *la classe est donc une conjonction numérique*

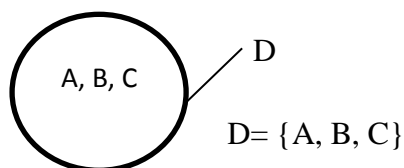
¹⁰⁹ *Ibid.*, p.194.

¹¹⁰ *Idem.*

¹¹¹ *Ibid.*, p.195.

¹¹² Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et Falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?* Paris, Harmattan, 2014, p.59.

de terme »¹¹³ dans laquelle les objets sont rangés et hiérarchisés en fonction de leur catégories. Tel est par exemple le cas des nombres et de leur appartenance aux entiers naturels. Par exemple, dire que 3 est un chiffre signifie que 3 appartient à l'ensemble des entiers naturels conventionnellement noté \mathbb{N} . À ce propos, Russell souligne que « la classe peut être définie soit intentionnellement soit extensionnellement. C'est-à-dire que nous pouvons définir soit l'espèce d'objet qu'est la classe, soit l'espèce de concept que dénote la classe »¹¹⁴. Autrement dit, la classe offre la possibilité d'énumérer les différents termes qu'elle contient. Dans ce cas, on parlera de la classe en tant que collection parce qu'elle met en relief différents termes par l'usage d'une conjonction. À titre d'illustration, soit un ensemble D contenant trois éléments A, B, C. Dire que ces différents éléments sont membres de la classe D signifie que A et B et C sont inclus dans D. On note donc ici une relation d'appartenance considérée d'après Russell comme « une relation d'inclusion entre les classes »¹¹⁵. Cela peut se présenter comme suit :



Par ailleurs, la théorie des types a pour but de mettre fin aux contradictions dans la mesure où elle se présente également comme la théorie de la référence. C'est-à-dire, qu'elle pose la question de savoir à quoi le terme se réfère-t-il dans tel ou tel contexte dans le but de rechercher la vérité dans le discours. L'enjeu étant de savoir si les éléments d'une classe ont une correspondance extrême avec le fait. D'après Russell, il ne peut y avoir de correspondance parce que la classe en elle-même est abstraite. On dira donc que la classe des étudiants de philosophie en cycle master n'est pas l'étudiante DJEUKAM.

Ainsi, nous pouvons conclure cette partie en disant que chez Frege tout comme chez Russell, le projet du logicisme visait à réduire les relations mathématiques à des relations logiques dans l'optique de montrer que les principaux problèmes peuvent être éclairés par une analyse logique. Cependant, comment Wittgenstein use-t-il de cet héritage logique pour refonder le langage philosophique ?

¹¹³ *Ibid.*, p.104.

¹¹⁴ *Ibid.*, p.107.

¹¹⁵ *Ibid.*, p.119.

CHAPITRE 2 : LA REFONDATION DU LANGAGE PHILOSOPHIQUE PAR LUDWIG WITTGENSTEIN

La refondation du langage par Ludwig Wittgenstein passe par le rejet de la logique aristotélicienne qui était purement formelle parce qu'elle portait sur la forme du discours et non sur son contenu.

Car, la logique formelle, ne pouvant pas formaliser les procédés intuitifs d'inférence de la pensée ordinaire, c'est-à-dire les mettre sous une forme rigoureuse et contrôlées automatiquement par les mécanismes des signes, va être abandonnée au profit de la logique symbolique encore appelée logique moderne. Celle-ci prendra une ampleur considérable vers la fin du XV^{ème} siècle avec un auteur comme Francis Bacon (1561-1626). Car l'un de ses ouvrages intitulé le *Novum Organum* et publié à titre posthume 1921 est une critique positive de la logique aristotélicienne. D'après Bacon :

la (sic) logique (la syllogistique) n'est ni l'instrument ni la forme par excellence du savoir, une science logicienne n'est qu'une science a priori et formelle, vide, elle n'apprend rien, puisqu'elle se contente d'exprimer le contenu des prémisses (...) la science logicienne opère sur des mots, c'est-à-dire sur des « étiquettes des choses » en ignorant ces dernières ; il faut rompre la confusion des mots et des choses, origine essentielle du savoir ancien philosophique. Le langage n'offre pas de représentation correcte du réel et il n'est pas une source fiable pour la science¹¹⁶.

Autrement dit, pour débusquer les fautes catégorielles ou les transgressions de syntaxe employées dans le langage, il faut adhérer à la logique symbolique. C'est donc dans cette mouvance que l'auteur du *Tractatus* en s'inscrivant en faux contre cette méthode qui consiste uniquement à rechercher la validité et la cohérence des propositions, va redéfinir la proposition tout en démontrant les différentes relations qui existent entre elles.

I-LA NATURE DE LA PROPOSITION

D'après Wittgenstein, le langage énonce les éléments constitutifs du tableau en formulant des propositions. Mais qu'est-ce qu'une proposition d'après l'auteur du *Tractatus* ?

¹¹⁶Gilbert Hottois, reprenant les propos de Francis Bacon dans *De la Renaissance à la postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Paris, université de Boeck, 1997, p.47.

1-DEFINITION ET FORMALISATION DE LA PROPOSITION

Pour mieux comprendre ce qu'est une proposition au sens large et la définition que Ludwig Wittgenstein lui assigne, il faut au préalable établir une distinction entre le mot, le concept, la phrase et la proposition.

Tout d'abord, le mot est une expression employée en vue de désigner ou de dénommer quelque chose. C'est également un élément constitutif du langage. Le concept quant à lui se rapporte à un ensemble, à un sous ensemble ou à une classe qui constitue un référentiel. Il suppose un processus mental mis en branle pour construire un univers. C'est le fruit d'une conceptualisation, la mise en mouvement de la pensée pour référer à une classe d'êtres. Le concept a donc des propriétés et est encore appelé en logique le terme. Le terme désigne ce que l'idée signifie et s'illustre par deux propriétés à savoir l'extension (l'ensemble des objets auxquels un concept est applicable ; exemple immobilier = maison, appartement, immeuble etc...) et la compréhension (traits définitionnel ; exemple : homme = être vivant, être doté de raison etc..). Le terme regroupe donc un ensemble de propriétés d'attributs d'un être ou d'une chose.

Bien plus, du point de vue grammatical, tout concept est d'abord un mot. Ces mots sont employés dans des phrases de diverses manières. Cependant, au regard des différents types de phrases (interrogative, exclamative, déclarative...), le logicien s'intéresse uniquement aux phrases déclaratives parce qu'elles énoncent des informations claires qui peuvent être vérifiées.

S'agissant en fin de compte de la proposition, elle est une phrase déclarative qui admet deux valeurs de vérité, le vrai et le faux. La forme canonique d'une proposition logique est la suivante : le quantificateur, le sujet, la copule et le prédicat.

D'après Wittgenstein, la proposition a une fonction picturale. Pour le démontrer, il établit une distinction entre la proposition et le signe propositionnel. Le signe propositionnel désigne une projection dans laquelle la proposition trouve sens (pris sous l'angle de la détermination de la valeur vraie et fausse). Car la proposition, en tant qu' « *image de la réalité* »¹¹⁷ et en tant que telle, véhicule une signification. La proposition est donc « *le signe propositionnel dans sa relation projective au monde* »¹¹⁸. La proposition, en tant qu' « *elle*

¹¹⁷ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorismes 4.01, 4.021, pp 46-47.

¹¹⁸ *Ibid.*, aphorisme 3.12.

détermine un lieu dans l'espace logique »¹¹⁹, « montre des états de chose et dit qu'il en est ainsi »¹²⁰.

Il y a lieu de comprendre ici que « *comprendre la proposition c'est savoir ce qui a lieu quand elle est vraie* »¹²¹ dans ce sens qu'elle est « *l'expression de ses conditions de vérité* »¹²². Cela revient à dire que les propositions en tant qu'images qui capturent le monde trouvent leur signification dans l'espace logique.

Ceci étant, dans le *Tractatus*, on dénombre 517 occurrences du terme proposition ainsi que des notions y afférentes. La pluralité de ces occurrences traduit l'insistance de l'auteur à faire connaître le lien qu'il établit entre la proposition et l'image. Il démontre à cet effet que la proposition a une double fonction à savoir linguistique et picturale. Linguistique parce qu'elle renferme uniquement les expressions pourvues de sens et n'est donc pas par conséquent « *une mixture de mot* »¹²³ ; et picturale parce qu'elle représente l'ensemble des objets contenus dans un état de chose. Autrement dit, elle « *n'exprime quelque chose que pour autant qu'elle est une image* »¹²⁴.

Par ailleurs, si la notion de pensée préexiste au langage, cela revient à dire que le sujet formule les énoncés intentionnellement. Toutefois, d'après Wittgenstein, ceux-ci ne doivent pas être considérés comme des vérités prises pour vraies a priori. Car bien que « *le monde n'est rien d'autre que mon monde* »¹²⁵ et que « *je ne saurais me représenter un monde autre que le mien* »¹²⁶, je ne puis me représenter quelque chose qui ne soit pas en accord avec le fait parce que les frontières de mon monde coïncident avec celui du langage. Ceci revient à dire que seul ce qui se situe dans le monde doit être intégré comme élément propre à mon langage. Puisque « *les frontières du langage ou du dicible sont les frontières de mon monde* »¹²⁷.

Il s'agit de comprendre ici que la proposition a pour fonction primordiale d'établir un lien d'appartenance entre les objets qui la structurent et le monde extérieur. Pour ce faire, elle doit se servir d'un « *échafaudage logique* »¹²⁸ qui rend possible sa formalisation.

¹¹⁹ *Ibid.*, aphorisme 3.4, p.45.

¹²⁰ *Idem.*, aphorisme 4.022.

¹²¹ *Ibid.*, aphorisme 4.024, p.48.

¹²² *Ibid.*, aphorisme 4.431, p.59.

¹²³ *Ibid.*, aphorisme 3.141, p.37.

¹²⁴ *Ibid.*, aphorisme 4.03, p.49.

¹²⁵ *Ibid.*, aphorisme 5.62, p.86.

¹²⁶ *Idem.*, aphorisme 5.61,

¹²⁷ *Idem.*, aphorisme 5.62

¹²⁸ *Ibid.*, aphorisme 4.023, p.48.

- **La formalisation des propositions à l'aide des symboles**

Formaliser une proposition consiste à remplacer ses différents éléments par des symboles. Ceci se fait par le truchement d'une opération que Wittgenstein nomme le calcul de prédicat. Les différents composants employés dans ce calcul sont :

- a, b, c représentent les arguments ou valeurs déterminés pour des fonctions.

Exemple : si $a = 1$, $f(x) = a$, donc $f(x) = 1$. Il faut noter que $f(x)$ désigne la fonction propositionnelle qui est vérifiée pour toutes les variables x .

- x, y, z sont des variables d'objets.

Exemple : il existe quelques x qui sont y . À la variable x , on peut attribuer le terme homme, femme etc. ; tout comme à la variable y on peut attribuer le terme sage, honnête etc.

Ceci se traduira donc comme suit : il existe quelques hommes qui sont sages ou encore il existe quelques femmes qui sont honnêtes.

- f, Φ, ψ sont des fonctions qui représentent les prédicats des propositions dans la logique classique. Par exemple, dans la représentation de cette fonction, la proposition Socrate est un homme se traduira comme suit : Socrate est f_x
- p, q, r représentent les propositions élémentaires. Celles-ci sont les propositions les plus simples qui affirment l'existence d'un état de chose. *« ce que les propositions élémentaires décrivent, ce sont les phénomènes (le vécu) (...). Si pour vérifier une proposition je ne puis faire appel à d'autres propositions, c'est le signe que la proposition est élémentaire »*¹²⁹

Exemple : jean est un homme.

- $(P, \check{E}, N, \check{E})$ traduit la forme générale de la fonction de vérité. P désigne ici la proposition, \check{E} représente la variable propositionnelle et $N(\check{E})$ est la négation de toute variable propositionnelle.
- les connecteurs : \sim (non ou négation), \cdot (et ou conjonction), \equiv (l'équivalence ou l'implication réciproque), $|$ (l'incompatibilité), \supset (l'implication).

¹²⁹Brian MC Guinness, *Wittgenstein et le cercle de vienne*, d'après les notes de Friedrich Waismann, trad. All Gérard Granel, Mouvezin, T.E.R. 1991, p.233.

2-LE CACUL DES PRÉDICATS ET LA RELATION LOGIQUE ENTRE LES VARIABLES DANS UNE TABLE DE VÉRITÉ

Le calcul des prédicats est employé par l'auteur du *Tractatus* pour éviter les imprécisions langagières. Ici, deux types de quantificateurs sont mis en exergue à savoir le quantificateur universel et le quantificateur existentiel.

Le quantificateur universel ($\forall x$) est employé pour représenter les propositions universelles affirmatives notées A (exemple : tous les hommes sont infidèles) et les propositions universelles négatives notées E (exemple : aucun étudiant n'est téméraire).

La représentation symbolique de ce quantificateur dans une proposition est la suivante :

A= Tous les enseignants sont respectueux

Représentation : $(\forall x) (Ex \supset Rx)$ ou encore $(\forall x) (fx \supset fa)$. Traduit littéralement, il signifie « pour tout x, si x est un enseignant, alors x est respectueux ». Il est à noter que f désigne le prédicat, c'est-à-dire les êtres respectueux, f(x) est la fonction propositionnelle et renvoie à la totalité des x qui sont respectueux, ($\forall x$) signifie pour tout x et a désigne les enseignants.

E= Aucun homme n'est adroit

Représentation : $(\forall x) (Hx \supset \sim Ax)$ ou encore $(\forall x) (fx \supset \sim fa)$. Traduit littéralement, il signifie : « pour tout x, x est un homme, alors x n'est pas adroit ».

Le quantificateur existentiel quant à lui est employé pour représenter les propositions particulières affirmatives notées I (exemple : quelques élèves sont respectueux) et les propositions particulières négatives notées O (exemple : certains enfants ne sont pas poltron).

La représentation symbolique de ce quantificateur dans une proposition est la suivante :

I= Quelques footballeurs sont des hommes heureux

Représentation : $(\forall x) \in R ; (\exists y) (Fy \bullet Hy) \supset y (H'y)$. Traduit littéralement, il sous-entend : « pour tout x appartenant à l'ensemble R qui représente la totalité des footballeurs, il existe un y, si y est footballeur et y est un homme, alors y est heureux ».

O : Certains voleurs ne sont pas intelligents

Représentation : $(\exists x) (Vx \bullet \sim Ix)$ ou encore $(\exists x) (fx \bullet \sim fa)$. La traduction littérale est la suivante : « il existe un x, si x est voleur, alors x n'est pas intelligent ».

Toutefois, il y a lieu de préciser que, si le recours au calcul propositionnel et au calcul des prédicats par Wittgenstein nous laisse croire que le but recherché est de promouvoir une relation interne entre les propositions, il est nécessaire d'après l'auteur de faire fi de cette conception. Car, « au lieu de dire : cette proposition a tel ou tel sens, on dira mieux cette proposition représente tel ou tel état de chose »¹³⁰. Autrement dit, il doit exister une relation externe entre les propositions visant à établir un lien avec les faits. C'est la raison pour laquelle, il est nécessaire de rechercher la vérité ou la fausseté de la proposition en la comparant à la réalité. Pour ce faire, Wittgenstein démontre qu'il est impératif de faire recours à la table de vérité. Car à travers elle, insiste-t-il « nous pouvons représenter les possibilités de vérité des schémas du genre suivant ('V' signifie « vrai », 'F', « faux ». Les séries V et F sous la série des propositions élémentaires signifient en une symbolique aisément intelligible les possibilités de vérité de ces propositions »¹³¹.

Pour le démontrer, Wittgenstein fait usage des constances logiques à savoir l'implication matérielle (\supset), l'équivalence immatérielle (\equiv), la négation (\sim), la disjonction (qui peut être inclusive (\vee) ou exclusif (\mid)) et la conjonction (\bullet).

Comment ces constances logiques mettent-elles en relation les variables dans une table de vérité ?

- **La relation entre les variables dans une table de vérité**

Une table de vérité énumère les relations entre différentes variables et donnent toutes les possibilités dans lesquelles, employées dans une proposition, elles sont réalisables. À ce propos, on distingue plusieurs connecteurs logiques employés dans le calcul propositionnel à savoir : l'implication matérielle, l'équivalence matérielle, la disjonction (inclusive et exclusive) et la conjonction.

Tout d'abord, l'implication matérielle suppose que l'argument est invalide si l'antécédent est vrai et le conséquent est faux.

¹³⁰Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.031, p.49.

¹³¹ *Ibid.*, aphorisme 4.31, p.59.

Illustration

P	Q	$P \supset Q$
V	V	V
V	F	F
F	V	V
F	F	V

Par ailleurs, l'équivalence matérielle quant à elle démontre que l'argument est valide lorsque l'antécédent et le conséquent sont soit vrai simultanément, soit faux simultanément.

Illustration :

P	Q	$P \equiv Q$
V	V	V
V	F	F
F	V	F
F	F	V

En outre, pour ce qui est de la négation, elle traduit le contraire d'une variable quelconque. « On pourrait alors dire par exemple que p désigne de façon vraie ce que $\neg p$ désigne de façon fausse »¹³²

Illustration :

P	$\sim P$
V	F
V	F
F	V
F	V

En plus, concernant la disjonction, Wittgenstein distingue deux types. La première qui est dite inclusive considère que la validité d'un raisonnement dépend de la véracité de l'une des propositions énoncées. Et la seconde qui est dite exclusive admet que la fausseté d'une des propositions énoncées entraîne la validité de l'argument.

¹³² *Ibid.*, aphorisme 4.061, p.50.

La disjonction inclusive est notée sous la forme $(P \vee Q)$ et celle dite exclusive sous la forme $(P \mid Q)$.

Illustration :

P	Q	$P \vee Q$
V	V	V
V	F	V
F	V	V
F	F	F

Disjonction inclusive

P	Q	$P \mid Q$
V	V	F
V	F	V
F	V	V
F	F	F

Disjonction exclusive

De plus, la conjonction quant à elle suppose que pour que l'argument soit valide, il faudrait que l'antécédent et le conséquent soit vrai. Autrement dit, « *'P•Q'* est l'une des propositions qui confirme 'p' et dans le même temps l'une des propositions qui confirme 'q' »¹³³

Illustration :

P	Q	$P \bullet Q$
V	V	V
V	F	F
F	V	F
F	F	F

Ainsi, il y a lieu de noter que si Wittgenstein fait recours à la table de vérité pour déterminer la véracité d'un énoncé, c'est à dessein. Car le but est d'assainir le langage tout en identifiant les différentes maladies dont souffre la philosophie afin de lui conférer une vocation ultime qui est celle du dévoilement des analogies abusives.

II- LA PHILOSOPHIE COMME OUTIL D'ASSAINISSEMENT DU LANGAGE

Du grec *philein* et *Sophia* qui signifie amour de la sagesse, le terme philosophie va connaître de nombreuses définitions en fonction des situations troubles auxquelles les philosophes seront appelés à discourir. Ces différentes définitions seront donc fonction des époques bien précises. Car, la philosophie, étant la prise en charge de son temps par la pensée,

¹³³ *Ibid.*, aphorisme 5.1241, p.66.

on peut comprendre pourquoi elle est passée de la définition d'amour de la sagesse, à celle d'une réflexion sur les savoirs disponibles , puis à celle « *d'une activité qui débouche du moins en principe sur une vie plus active, plus heureuse, plus lucide, plus libre et plus sage* »¹³⁴. C'est pourquoi le philosophe allemand Hegel soutenait déjà que « *chaque philosophie est fille de son temps, de sa culture et de son époque* ».

À travers cette affirmation, on peut comprendre pourquoi la définition que Wittgenstein assignera plus tard à la philosophie sera différente de celle de ses prédécesseurs.

Car, appartenant au XIXème siècle qui est pour la philosophie le siècle de l'affirmation des rationalités scientifiques entendues comme la mise sur pied de nouveaux paradigmes crédibles en science, Wittgenstein accordera une place de choix aux problématiques liées à la philosophie analytique. C'est ce qui l'amène à clarifier l'emploi et l'usage du terme philosophie. Pour y parvenir, l'auteur du *Tractatus* va procéder par l'identification des maladies philosophiques. Qu'est-ce que la philosophie d'après l'auteur du *Tractatus* ? Et quel est son but ?

1-Identification des maladies philosophiques

La compréhension de la notion de maladies philosophiques chez Ludwig Wittgenstein est liée premièrement aux notions d'absurdité et d'égarement en ce sens que le philosophe se fixe pour objectif de penser par-delà le dicible. Ensuite, aux notions d'inquiétude et de tourment parce que l'objet dont il traite ne pouvant pas être perceptible, il ne pourra faire une description exacte ou réelle de celui-ci. C'est ce qui justifie l'incessant questionnement en philosophie. Et enfin aux notions d'erreur, d'illusion parce qu'il n'y a de connaissance que ce qui est perçu par les sens contrairement à ce que laisse croire les métaphysiciens.

- **Le caractère illusoire des questions philosophiques**

La philosophie est malade en ceci qu'elle traite des problèmes non existentiels et pose des questions qui n'ont aucun rapport avec la réalité. Il est à noter ici que la critique que Wittgenstein adresse à la philosophie est beaucoup plus dirigée vers la métaphysique qui en est la racine.

En effet, la métaphysique en accordant un intérêt à ce qui ne peut être dit, l'indicible génère sans cesse des confusions dont toute la philosophie serait remplie ; car, tel un jeu, elle

¹³⁴ André Comte- Sponville, *op.cit.*, p.2493.

pense par-delà les frontières en posant des questions d'ordre éthiques, esthétiques et même eschatologique. Ceci explique que le débat philosophique est sans cesse rebondissant parce que n'ayant pas établi une base solide sur laquelle devrait reposer tout propos, le sujet se trouve en train de parler pour parler. La philosophie devient dans ce sillage de l'ergotage, de la verbatine et de la ratiocination. Elle s'avère donc inutile parce qu' « *elle place seulement toute chose devant nous, et n'explique ni ne déduit rien. Puisque tout est étalé sous mes yeux, il n'y a rien à expliquer. Car ce qui est caché, par exemple, ne nous intéresse pas* »¹³⁵.

Une telle activité d'après l'auteur est à fustiger parce qu'elle conduit aux malentendus et divagations de toutes sortes. Ainsi, l'unique question qui mérite d'être posée en philosophie est celle de savoir si la proposition que j'énonce représente la totalité de la réalité ou pas. L'auteur affirme dans ce sens que : « *le mystique ce n'est pas comment est le monde, mais le fait qu'il est* »¹³⁶ poursuit-il : « *contempler le monde sub specie aeterni, c'est le contempler en tant que totalité (...) mais totalité limitée. Le sentiment du monde en tant que totalité limitée constitue l'élément mystique* »¹³⁷. Autrement dit, les limites de mon langage et du monde constituent l'élément mystique, par conséquent il faut rechercher l'usage correct de la grammaire.

- **L'usage incorrect de la grammaire**

L'usage d'un mot en désaccord avec sa signification originelle est l'un des traits caractéristiques d'une mauvaise philosophie. Le langage devrait énoncer ce qui est cohérent et celui qui l'énonce devrait le faire sans arrière-pensée, sans arrière-boutique à telle enseigne qu'il puisse être compris dans l'immédiat. Parce que, c'est du mauvais emploi des mots et de la recherche permanente du sens que les mots dénotent en fonction des représentations de l'énonciateur que naît des confusions langagières. Celles-ci se produisent principalement quand le « *langage tourne à vide* »¹³⁸ c'est-à-dire, soit ne signifient rien, soit est ambigu. C'est pour cela que l'auteur souligne que

Les problèmes qui naissent d'une fausse interprétation de nos formes de langage ont le caractère de la profondeur. Ce sont de profondes inquiétudes ; elles sont profondément enracinées en nous que les formes de notre langage ; leur signification est aussi grande que l'importance de notre langage.

¹³⁵ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §126, p.68.

¹³⁶ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 6.44, p.105.

¹³⁷ *Idem.*, aphorisme 6.5.

¹³⁸ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §132, p.169.

Demandons-nous pourquoi nous ressentons une plaisanterie grammaticale comme profonde ?¹³⁹

Autrement dit, une mauvaise analyse grammaticale nous invite à tenir pour très différente ou profonde une expression qu'une bonne analyse aurait sans doute montré qu'elle est peut être aisément compréhensible. Pour remédier à une telle difficulté, Wittgenstein recommande de lier les éléments de la philosophie avec celui du tableau. Parce que le tableau représente l'image du monde, la philosophie se contentera de dire ce qu'il en est de ces images. Puisque,

la (sic) proposition peut représenter la réalité totale, mais elle ne peut représenter ce qu'il faut qu'elle ait en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter _la forme logique.

Pour pouvoir représenter la forme logique il faudrait que nous puissions nous situer avec la proposition en dehors de la logique, c'est-à-dire en dehors du monde¹⁴⁰.

Autrement dit, la proposition peut représenter uniquement la structure totale de l'état des choses.

2- LA VISEE THÉRAPEUTHIQUE DE LA PHILOSOPHIE

Après avoir fustigé la philosophie, Wittgenstein démontre par la suite qu'il était nécessaire de l'évacuer de ses maladies pour lui conférer une autre vocation. Il affirme à ce propos que

Notre intention n'est pas d'affiner ou de perfectionner d'une manière extraordinaire le système de règles destinées à l'usage des mots.

Car la clarté à laquelle nous aspirons est vraiment une clarté absolue. Mais ceci signifie seulement que les problèmes philosophiques devraient disparaître absolument.

La vraie découverte est celle qui me rend capable d'interrompre l'acte de philosopher quand je le veux. Celle qui apaise la philosophie afin qu'elle ne soit plus fustigée par des questions qui la mettent elle-même en question¹⁴¹.

- **Le dévoilement des analogies abusives**

En attribuant une nouvelle vocation à la philosophie, Ludwig Wittgenstein se présente comme un philosophe clinicien. Pour lui, la véritable philosophie est celle qui sait formuler les questions, qui explique et clarifie le monde et qui proscrit tout malentendu dans le discours. Elle doit porter sur la possibilité de décrire les phénomènes, de diagnostiquer le

¹³⁹ *Ibid.*, §111, p.165.

¹⁴⁰ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.12, p.53.

¹⁴¹ *Ibid.*, *Investigations philosophiques*, §133, p.169.

visible tout en refoulant l'idée d'une recherche en deçà des évidences. Car « *la proposition est une image de la réalité* »¹⁴², par conséquent ; « *la réalité doit être déterminée par la proposition soit par oui soit par non* »¹⁴³.

Ainsi, si la philosophie se confine à ces différentes actions, elle pourrait être perçue comme une science qui présente la démarche à suivre aux autres disciplines ; une sorte de propédeutique, parce qu'elle traitera désormais les problèmes d'un point de vue synoptique, c'est-à-dire en se limitant à la surface. Puisque,

La juste méthode en philosophie serait en somme la suivante : ne rien dire sinon ce qui ne peut être dit, donc les problèmes des sciences de la nature, donc quelque chose qui n'a rien à voir avec la philosophie_ et puis à chaque fois qu'un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de signification à certains signes dans ses propositions.

*Cette méthode ne serait pas satisfaisante pour l'autre, il n'aurait pas le sentiment que nous lui enseignons de la philosophie mais elle serait la seule rigoureusement juste*¹⁴⁴

C'est dire en d'autres mots que la philosophie établit les conditions de possibilité rendant possible tout discours et par la même occasion guérir de son mal qu'est l'emploi abusif des expressions.

- **La clarification du discours**

En assignant à la philosophie une visée thérapeutique, Wittgenstein souligne qu'elle a pour vocation de guérir les maladies internes au langage. De ce fait, elle doit rechercher dans chaque discours l'élément perturbateur et l'évacuer. À la question de savoir quel est le but de la philosophie, Wittgenstein souligne : « *montrer à la mouche l'issue par où s'échapper de la bouteille à mouche* »¹⁴⁵. Autrement dit, la philosophie a pour but ultime de diagnostiquer tout discours tout en insistant sur le fait que le métalangage n'est pas productif de sens, une critique subtile de la pensée de Bertrand Russell.

À cet effet, la philosophie se doit d'entreprendre une investigation grammaticale qui lui permet d'élucider les possibilités des phénomènes ; car, il n'est pas possible d'établir une adéquation entre le mot et le vécu. Ainsi,

¹⁴² Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico philosophicus*, aphorisme 4.01, p.46.

¹⁴³ *Ibid.*, aphorisme 4.023, p.48.

¹⁴⁴ *Ibid.*, Aphorisme 6.53, pp 106-107.

¹⁴⁵ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §309, p.227.

lorsque (sic) les philosophes usent d'un mot _ « savoir », « être », « objet », « moi », « proposition », « nom » et qu'ils aspirent à saisir l'essence de l'objet, il faut se demander toujours : « ce mot a-t-il effectivement ce sens-là dans le langage qui est son pays d'origine ? »_Nous ramenons les mots de leur usage métaphysique à leur usage quotidien¹⁴⁶.

Cela revient à dire que chaque homme est porteur d'une maladie et celle-ci réside dans l'énonciation des pseudo-questions. Il revient donc à chacun de faire une introspection afin de « *lutter contre l'ensorcellement de notre entendement par les moyens de notre langage* »¹⁴⁷. Ce n'est qu'ainsi qu'on pourrait avoir une philosophie disposée à produire du sens ; c'est-à-dire une philosophie qui n'érige pas au rang de discours scientifique toute interprétation invérifiable. C'est la raison pour laquelle Christiane Chauviré soutient qu'« *à l'opposition de thèse activité critique (anti-thèse), Wittgenstein a substitué l'opposition expliquer – décrire (antithèse) ; la philosophie se contente de décrire la grammaire et ses règles. Le (bon) fonctionnement du langage, sans chercher à expliquer, c'est-à-dire sans rechercher son essence* »¹⁴⁸.

➤ LA THÉORIE DU TABLEAU/ IMAGE

La théorie du tableau/ Image est employée par l'auteur du *Tractatus* pour établir la relation qui doit exister entre la proposition et le monde. Car la proposition a une fonction picturale qui est celle de décrire uniquement l'ensemble des éléments contenus dans l'espace logique. D'après l'auteur, « *le tableau représente (bild) le fait dans l'espace logique, l'existence ou la non existence des états de chose* »¹⁴⁹.

Il s'agit de comprendre par ces propos que le terme tableau chez Wittgenstein peut être assimilé dans une certaine mesure au terme proposition. Parce que, souligne-t-il « *le tableau est une transposition de la réalité* »¹⁵⁰ et « *aux objets correspondent dans le tableau des éléments du tableau* »¹⁵¹. Autrement dit, la proposition est une transposition de la réalité, et aux objets correspondent dans l'espace logique, les éléments de la proposition.

À travers ces propos, on peut donc percevoir la thèse du parallélisme logico-physique pour reprendre les termes de Jean Gérard Rossi ou de l'isomorphisme du langage avec la réalité. Celle-ci établit que la vérité d'une proposition dépend de sa corrélation structurelle

¹⁴⁶ *Ibid.*, §116, p.166.

¹⁴⁷ *Ibid.*, §109, p.165.

¹⁴⁸ Christiane Chauviré, *Ludwig Wittgenstein*, Paris, Seuil, 1989, p.194.

¹⁴⁹ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 2.11, p.33.

¹⁵⁰ *Ibid.*, aphorisme 2.12.

¹⁵¹ *Ibid.*, aphorisme 2.13.

avec les faits. En d'autres mots, « *pour reconnaître si le tableau est vrai ou faux, nous devons le comparer à la réalité* »¹⁵² parce que « *c'est dans l'accord ou le désaccord du sens du tableau avec la réalité (que) consiste sa vérité ou sa fausseté* »¹⁵³.

Ainsi, la théorie du tableau /image permet de purifier le langage de toutes expressions dépourvues de sens. Car non seulement elle rejette l'existence des objets en soi, mais aussi, réfute l'idée selon laquelle une proposition peut être vraie indépendamment de l'expérience sensible. C'est pourquoi d'après Wittgenstein, « *il n'y a point de tableau qui ne soit vrai a priori* ». Autrement dit, tout langage qui ne tient pas compte de l'existence des objets dans un état de chose n'est qu'un discours vide sens. On peut donc comprendre pourquoi il est nécessaire d'après notre auteur de circonscrire les limites du langage et de la connaissance à telle enseigne que la totalité des pensées vraies constitue un tableau. Le monde se présente donc ici comme l'unique source de la connaissance et par conséquent le lieu d'expression de tout langage. L'auteur souligne à ce sujet

Que rien ne nous frappe lorsque nous regardons autour de nous, nous déplaçons dans l'espace autour de nous, sentons notre propre corps, etc., voilà qui montre combien naturel nous sont justement ces choses. Nous ne percevons pas que nous voyons l'espace en perspective ou que l'image visuelle, vers ses bords, devient floue en quelque sorte que ce soit. Cela ne nous frappe jamais et ne peut nous frapper parce que c'est la nature de la perception.

Nous n'y réfléchissons jamais – ce qui est d'ailleurs impossible, car il n'y a pas de contre-forme opposée à la forme de notre monde. (...)

*Elle venait sans cesse, la tentative de délimiter le monde dans le langage et d'y mettre en évidence – mais cela ne va pas. Le monde va de soi, ce qui s'exprime justement en ce que le langage n'a que lui – et ne peut y avoir que lui pour référence (bedeuten). (...) le langage ne reçoit que sa référence, du monde, sa manière de référer*¹⁵⁴

C'est dire en d'autres mots que la totalité de nos pensées doivent être fonction des différents éléments présents dans le monde. Car ce n'est qu'ainsi qu'on pourrait construire un langage idéal qu'on entend établir à partir du symbolisme logique.

¹⁵² *Ibid.*, aphorisme 2.224, p. 36.

¹⁵³ *Ibid.*, aphorisme 2.222.

¹⁵⁴ <http://www.normaleSup.org> consulté le 17 mars 2022 à 13h.

CHAPITRE 3 : LES ENJEUX DE LA CONSTRUCTION D'UN LANGAGE IDEAL

Dans ce chapitre, il est question d'examiner la finalité de la théorie du tableau/ image dans le processus de construction d'un langage idéal. Car si toute connaissance doit trouver son achèvement dans le vérificationnisme, c'est à dessein. Parce que, le but est de délimiter l'espace du dicible afin de lutter contre les égarements de la métaphysique. Toutefois, pour qu'un tel projet soit accompli, Wittgenstein présente implicitement dans le *Tractatus*, un ensemble de principes et de règles de logiques à respecter. Ceux-ci nous permettront de construire des énoncés solides et d'évaluer les enjeux du symbolisme logique.

I-LA VISEE THÉRAPEUTIQUE DU LANGAGE- OBJET

1-Adéquation entre 'le dire' et 'le montre'

La notion de langage objet émane principalement de la théorie de l'image/ tableau qui conçoit l'idée d'isomorphisme du langage avec la réalité. Autrement dit que toute proposition tient sa vérité de ce qu'elle dépeint. Il y a là donc une adéquation entre ce qui se dit et ce qui se montre qui est mis en avant dans l'optique de purifier le langage. Cette purification passe d'après Wittgenstein par une classification des différents énoncés afin de déceler et rejeter ceux qui usent des propos qui n'ont aucune signification.

- **Le sens d'un énoncé**

Un énoncé a une signification lorsqu'il obéit à deux règles bien précises.

D'après la première, les critères empiriques du mot doivent être connus de manière à ce qu'on puisse établir de quel énoncé protocolaire le mot est déductible. Autrement dit, le mot employé doit désigner quelque chose de précis dans l'espace logique. Car la primauté ici est accordée à l'assise observationnelle puisque

Les sensations sont des données ultimes sur lesquelles repose toute notre connaissance. Il n'y a pas d'objet derrière la sensation : substance, chose en soi, causalité sont des concepts métaphysiques, anthropologiques, formés par des abstractions en isolant certains aspects d'expériences répétées et en projetant derrière les phénomènes des entités ou relations fictives¹⁵⁵.

¹⁵⁵ Ernst Mach cité par Jan Sebestik, « Préhistoire du cercle de vienne » in *Manifeste du cercle de vienne et autres écrits*, Paris, PUF, 1985, p.94.

Autrement dit, la connaissance vient de l'expérience sensible ; par conséquent, seuls les objets du monde extérieur doivent être sources d'une quelconque réflexion. C'est en allant dans ce même sillage que Martin Heidegger affirme que « *ce que la recherche doit pénétrer c'est simplement « ce qui est », outre cela-rien : exclusivement « ce qui est », et au – delà-rien* »¹⁵⁶

Le second est qu'il faut être à même d'établir les conditions de vérité de l'énoncé élémentaire dans lequel les mots qui y figurent sont représentés. Autrement dit, déterminer quand est-ce qu'un énoncé est vrai ou faux à partir de l'élaboration d'une table de vérité. C'est d'ailleurs pourquoi l'auteur du *Tractatus* souligne que « *les possibilités de vérité des propositions élémentaires constituent les conditions de vérité et de fausseté de la proposition* »¹⁵⁷.

À partir de ces différents critères, Wittgenstein distingue trois types d'énoncés ou de propositions à savoir : les propositions métaphysiques, les propositions logico-mathématiques et les propositions des sciences de la nature.

- **LA TRIPARTITION WITTGENSTEINIENNE DE LA PROPOSITION**

S'agissant de la tripartition des propositions, Ludwig Wittgenstein distingue trois types à savoir : les propositions métaphysiques, les propositions logico-mathématiques et les propositions des sciences de la nature.

- **Les propositions métaphysiques**

Les propositions métaphysiques sont d'après Wittgenstein dénuées de sens parce qu'elles usent des propos indéterminés et abusent par conséquent du langage.

Il s'agit de comprendre ici que la métaphysique, du grec *Meta ta phusika*, désigne tout ce qui se situe « *au –delà de la physique, c'est-à-dire et plus généralement, au –delà de l'expérience, donc de la connaissance scientifique ou empirique* »¹⁵⁸. De cette définition, on peut constater que la métaphysique traite uniquement des objets abstraits, éthérés. C'est pourquoi Wittgenstein pense à la suite de Carnap que les métaphysiciens doivent être chassés de la cité scientifique parce que,

¹⁵⁶ Martin Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique*, trad.fr, Henry corbin, Paris, Nathan, 1985, p.45.

¹⁵⁷ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.41, p.60.

¹⁵⁸ André Comte Sponville, *op.cit.*, p.2091.

*Dans les théories métaphysiques (...) se dissimulent deux fautes logiques fondamentales : une dépendance trop étroite vis-à-vis de la forme des langues traditionnelles et un manque de clarté à l'endroit des performances logiques de la pensée. (...) la seconde erreur fondamentale de la métaphysique réside dans l'idée que la pensée est capable, en partant d'elle-même et sans utiliser aucun matériel empirique, d'aboutir à des connaissances ou du moins d'inférer de nouveaux contenus à partir d'état donnée*¹⁵⁹.

Ces propos justifient donc à suffisance le septième aphorisme du *Tractatus* qui établit que : « *ce dont on ne peut parler il faut le taire* »¹⁶⁰. Autrement dit, l'ineffable, l'indicible n'existe pas. Raison pour laquelle la métaphysique, l'éthique et l'esthétique doivent être considérées comme de fausses sciences. Car dans l'une comme dans l'autre, les termes employés se disent mais ne se montrent pas. Par exemple, soit l'énoncé suivant : La pensée et l'imagination sont le propre de tout homme. Cette illustration d'après Wittgenstein se range dans le cadre des simili-énoncés parce qu'on ne verra jamais la pensée et l'imagination quelque part. Ceci peut être mieux compris à travers l'emploi du mot Dieu. Carnap souligne à ce sujet qu'

*on (sic) a souvent l'impression qu'on donne au mot « Dieu » une signification même dans l'ordre métaphysique. Mais à y regarder de plus près, les définitions que l'on se pose s'avèrent être des simili-définitions, elles renvoient soit à des combinaisons de mots logiquement admissibles dont il sera question plus tard, soit à d'autres mots métaphysiques (par exemple : « fondement originels », « absolu », « inconditionné », « indépendant », « auto-subsistant », etc.), mais en aucun cas, elles ne renvoient aux conditions de vérités de ses énoncés élémentaires.*¹⁶¹

- **Les propositions logico mathématiques**

Les propositions logico-mathématiques sont d'après Wittgenstein contradictoires et tautologiques ; et par conséquent vides de sens (*sinnlos*)¹⁶².

Il s'agit de comprendre ici que la tautologie et la contradiction ne sont pas des non-sens (*unsinning*)¹⁶³ tout comme la métaphysique, mais ne peuvent pas également être considérées comme douées de sens parce que l'une admet que chaque état de chose est possible tandis que l'autre n'en admet aucun. À ce propos, Wittgenstein affirme que « *la tautologie laisse à la réalité tout l'espace logique infini ; la contradiction remplit tout l'espace logique et ne laisse aucun point à la réalité. Aucune des deux ne peut pour cette*

¹⁵⁹ Antonia Soulez, « Le cercle viennois, de la conception scientifique du monde », in *op.cit.*, p.117.

¹⁶⁰ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 7, p.107.

¹⁶¹ Rudolph Carnap, cité par Antonia soulez, « Le dépassement » in *Manifeste du cercle de vienne*, p.162.

¹⁶² Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *op.cit.*, aphorisme 4.461, p.62.

¹⁶³ *Idem.*, aphorisme 4.4611.

raison déterminer la réalité d'aucune manière »¹⁶⁴. Ceci peut s'illustrer à travers les tables de vérités suivantes :

Cas d'une tautologie

P	Q	$P \cdot Q$	$(P \cdot Q) \supset P$
V	V	V	<u>V</u>
V	F	F	<u>V</u>
F	V	F	<u>V</u>
F	F	F	<u>V</u>

Cas d'une contradiction

P	Q	$\sim P$	$(\sim P \cdot Q)$	$\sim Q$	$(\sim P \cdot Q) \cdot (\sim Q)$
V	V	F	F	F	<u>F</u>
V	F	F	F	V	<u>F</u>
F	V	V	V	F	<u>F</u>
F	F	V	F	V	<u>F</u>

- **Les propositions des sciences de la nature**

Les propositions des sciences de la nature sont celles dites douées de sens. Par conséquent, la visée thérapeutique du langage objet consiste à démontrer que tout énoncé que l'homme émet doit s'arrimer à celles-ci.

À titre d'illustration, il se réfère à la mécanique pour démontrer que celle-ci, étant une branche de la physique, s'intéresse uniquement à la description et la compréhension des éléments qui constituent l'univers. Dans cette logique, elle ne peut pas être constituée d'expressions dépourvues de sens.

Il affirme à ce propos :

La mécanique détermine une forme de la description de l'univers, du fait qu'elle dit : toutes les propositions de l'univers doivent être obtenues d'une manière donnée à partir d'un nombre de propositions données – les axiomes mécanistes. Par-là elle fournit des pierres pour la construction de l'édifice de la science et elle dit : quelque édifice que tu veuilles construire, il faudra que ce soit toujours de manière quelconque, au moyen de ces pierres-là et seulement au moyen de ces dernières¹⁶⁵

¹⁶⁴ *Ibid.*, aphorisme 4.463, p.63.

¹⁶⁵ *Ibid.*, aphorisme 6.341, p.99.

(...). *La mécanique est une tentative pour construire selon un plan unique toutes les propositions vraies dont nous avons besoin pour la description de l'univers*¹⁶⁶

De cette affirmation, il y a lieu de noter que les propositions doivent être construites à partir des objets du dehors. Toutefois, cette construction pour qu'elle soit solide obéit à un ensemble de principes.

2- PRINCIPES LOGIQUES D'UN LANGAGE IDÉAL

Dans l'entreprise de conception d'un langage idéal, Wittgenstein laisse de manière implicite percevoir à travers la formulation de ses différents aphorismes un ensemble de principes à respecter. Nous pouvons dénombrer cinq principes qui découlent de la formulation des énoncés dans le *Tractatus*.

- Le principe de bivalence : il postule que la proposition admet deux valeurs de vérité (vraie ou fausse). Ces valeurs sont fonction des éléments que la proposition représente ou non dans l'espace logique.

Il s'agit de comprendre ici que celui : « *qui énonce une proposition doit savoir à quelles conditions il la nomme vraie ou fausse ; s'il est incapable de fournir cette indication, il ne sait plus ce qu'il dit* »¹⁶⁷. À titre d'illustration, soit la proposition suivante : quelques footballeurs sont heureux ($\exists x$) ($Fx \bullet Hx$). Pour déterminer à quelle condition on la nomme vraie ou fausse, nous pouvons nous référer à la table de vérité ci-après :

F	H	(Fx•Hx)
V	V	V
V	F	F
F	V	F
F	F	F

L'analyse de cette table de vérité démontre que la proposition se nomme vraie uniquement au niveau de la première ligne.

- le principe d'extensionnalité : celui-ci démontre que toute proposition énoncée doit être vérifiée. Autrement dit,

La proposition qui ne se laisse vérifier d'aucune manière n'a pas de sens (...). Un énoncé a du sens non pas parce qu'il est bien formé, mais se laisse vérifier. Tout

¹⁶⁶ *Ibid.*, aphorisme 6.343, p.100.

¹⁶⁷ MC Guinness, *op.cit.*, p.226.

*énoncé vérifiable est au même coup bien formé. Si j'indique la méthode de vérification, je détermine la forme de la proposition.*¹⁶⁸

Par exemple, lorsque nous disons 'tous les tableaux de l'Université de Yaoundé 1 sont verts,' nous devons pouvoir vérifier cela dans chaque salle de cours et constater qu'il en est évidemment ainsi.

Bien plus, le principe extensionnel définit également le sens de la vérité dans la mesure où il ne fait pas intervenir des notions cachées ou des croyances dans la formulation des expressions. Les phrases telles que X croit que Y est Z n'existent guère parce qu'il s'agit d'une prise de position subjective. Ce type d'énoncé, Wittgenstein le range dans le cadre des énoncés intentionnel.

- le principe sémantique : d'après ce principe, toute proposition doit avoir un sens et une référence ;
- le principe de binarité : il démontre que toute proposition est composée de deux éléments notamment l'argument et la fonction. À titre d'illustration, soit la proposition suivante : "toutes les filles sont agiles" ($(\forall x) (Fx \supset Ax)$).

Fx désigne l'argument et Ax désigne la fonction.

- le principe de compositionnalité ou de vérifonctionnalité: qui indique que la signification d'une proposition est liée aux différents éléments qui la constituent. C'est la raison pour laquelle Wittgenstein démontre que la proposition est comme un miroir qui reflète le monde extérieur. Elle « *détermine un lieu dans l'espace logique. L'existence de ce lieu est garantie par l'existence des parties constitutives à elle seule, par l'existence de la proposition qui a un sens* »¹⁶⁹.

Par ailleurs, pour ce qui est des règles de la logique, Wittgenstein démontre que la formulation celle-ci est fonction de la signification des propositions. Par conséquent, elle peut uniquement être déterminée à partir d'une étude des différents éléments qui la constituent. Il affirme à ce propos que : « *les règles de la syntaxe logique doivent se comprendre d'elles même, pourvu que l'on sache la manière dont chaque signe désigne* »¹⁷⁰.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p.228.

¹⁶⁹ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 3.4, p.45.

¹⁷⁰ *Ibid.*, aphorisme 3.334, p.44.

II- LES ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES DU SYMBOLISME LOGIQUE

Le symbolisme logique développé par Ludwig Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus* joue un rôle considérable dans la clarification du langage et facilite également la compréhension entre les hommes.

1-LA MORT DU LANGAGE ORDINAIRE

En rejetant tous les termes et expressions ambigus au profit des signes, des symboles, des variables, des constantes logiques et des quantificateurs, Wittgenstein proclame la mort du langage ordinaire comme ce fut déjà le cas avec Gottlob Frege.

Il s'agit de comprendre ici que le langage ordinaire est assez complexe parce que les termes qui y sont employés sont liés non seulement à la psychologie de celui qui les énonce, mais aussi ne peuvent pas être compris par grand nombre. Il s'agit là d'un langage fermé donc les codes ne sont pas accessibles à tous. N'étant pas fixé sur des règles bien déterminées, il varie d'un individu à un autre, voire d'une communauté à une autre.

D'après François –Dortier, « *il existe environ 3000 langues parlées dans le monde (de 3000 à 4500 selon les auteurs et leurs définitions de la langue)* »¹⁷¹.

Cette pluralité de langues, peut engendrer des mésententes et des incompréhensions dans la mesure où les prononciations et les réactions peuvent créer des significations différentes. Soit par exemple les mots suivants : chère, chair et cher. Ces mots, s'ils sont mal prononcés ou employés peuvent induire les hommes en erreur lors d'un dialogue. Or, le langage doit être un instrument pouvant permettre aux hommes de communiquer les idées et les pensées cohérentes, traduisibles par tous à telle enseigne qu'il permet à un individu A de se faire entendre par un individu B.

Pour pallier ce type de difficultés que soulève le langage ordinaire, Wittgenstein démontre que la formalisation est nécessaire parce qu'elle cherche toujours à exprimer de façon symbolique les propriétés structurelles d'un donné constitué par une théorie formelle.

À cet effet, on peut donc dire que la finalité de la symbolisation logico-mathématique est de mettre un terme à toutes les ambiguïtés et équivocités des langues naturelles. Tel est par exemple le cas des expressions abrégées dans les messages ou des langues telles que le

¹⁷¹ Jean François Dortier, *Les sciences humaines. Panorama des connaissances*, Paris, PUF, 1998, p.72.

pidgin, le « franc anglais » dont la pluralité des significations et la polysémie des signes n'assure pas une intercommunication consensuelle. À propos, l'auteur des *Sciences humaines. Panorama des connaissances* souligne que :

*L'enregistrement des conversations ordinaires montre que la façon dont nous parlons est loin de correspondre aux canons de la langue officielle, car contrairement à ce que voudrait le philosophe, « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » est loin de se vérifier par la plus grande part du langage ordinaire que nous employons tous les jours*¹⁷². Renchérit-il :

*L'étude des conversations courantes montre que les formules employées sont souvent embrouillées, les termes imprécis, les phrases incomplètes. Les références implicites (« hein ! » « tu vois ! » ou « j'te raconte pas ») truffent le langage ordinaire et traduisent la difficulté sur nous à énoncer des messages limpides*¹⁷³.

À travers ces propos, on peut constater que dans le langage ordinaire, les termes employés n'ont pas d'étiquette d'un objet unique voire élémentaire ; et en plus de cela, ils ont une portée et une signification générale.

Face donc à cette difficulté qu'a le langage ordinaire de nous offrir une perception raffinée du réel, le *Tractatus* apparaît comme l'outil qui nous permettra de sortir des pseudos phrases subjectives par le biais des constructions logiques. C'est sans doute pour cela que dans l'avant-propos de cet ouvrage l'auteur souligne que :

*Le livre traite de problèmes de philosophie, et, comme je le crois, montre que la formulation des problèmes repose sur un mal entendu de la logique de notre langage. On pourrait résumer tout le sens du livre en ces mots : tout ce qui peut être dit peut être dit clairement ; et ce dont on ne peut parler il faut le taire*¹⁷⁴.

Poursuit-il, « le livre, en conséquence, tracera des limites à la pensée, ou plutôt –non à la pensée, mais à l'expression des pensées, car, pour tracer une limite à la pensée, nous devrions être capables de penser des deux côtés de cette limite (nous devrions donc être capables de penser ce qui peut être pensé »¹⁷⁵.

2- LA CONTRIBUTION À UNE INTERCOMMUNICATION CONSENSUELLE

L'intersubjectivité langagière définie comme étant un échange entre deux ou plusieurs consciences (hommes) peuvent garantir la vérité. En fait, définissant le langage comme la

¹⁷² *Ibid.*, p.92.

¹⁷³ *Idem.*

¹⁷⁴ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, préface du *Tractatus logico-philosophicus*, p.27.

¹⁷⁵ *Idem.*

faculté de communiquer, nous pouvons dire que grâce au langage symbolique, les hommes parviennent à la vérité au moyen des débats ou échanges.

À cet effet, on constate que le langage peut permettre aux individus et pas seulement aux groupes de confronter les points de vue, de se tolérer et dans le meilleur des cas d'atteindre une vérité partagée. Puisque seul et isolé uniquement avec ses semblables, l'homme ne peut pas accéder à la connaissance. Dans un tel contexte où la réalité est complexe, l'homme a besoin de confronter ses savoirs à celui des autres afin de parvenir à une connaissance plus ou moins certaine. Il se pose donc la nécessité d'échanger et de débattre au sujet des notions qu'on prétend maîtriser ou avoir acquis au sein d'un groupe.

Cependant, pour que cet échange soit fructueux, Wittgenstein démontre qu'il est impératif de recourir au symbolisme logique car la clarté et la précision qu'il confère par le truchement des principes qui le régissent confèrent au langage ou à l'échange un caractère fluide et pertinent. Bien plus, hormis de favoriser une intercommunication consensuelle, le symbolisme logique peut également être gage de stabilité sociale en ce sens qu'il assouplit les barrières qui opposaient les hommes au niveau de la détermination du sens et de la signification d'un énoncé par l'instauration d'une langue unique créatrice des valeurs communes. C'est pour cela que Merleau-Ponty affirme

dans (sic) l'expérience du dialogue, il se situe entre autrui et moi un terrain commun, ma pensée et la sienne ne font qu'un seul tissu, mes propos et ceux de mon interlocuteur sont appelés par l'état de la discussion, il s'insère dans une opération commune dont aucun de nous n'est créateur. Il y a là un être à deux et autrui n'est plus pour moi un simple comportement dans mon champ transcendantal, ni d'ailleurs moi dans le sien, nous l'un pour l'autre collaborateur dans une réciprocité parfaite, nos perspectives glissent l'une dans l'autre, nous coexistons à travers un même monde¹⁷⁶

Il s'agit de comprendre par ces propos que lorsque le langage est réglementé par des normes, le dialogue rend l'intersubjectivité harmonieuse tout en créant un monde où les hommes peuvent vivre pacifiquement. Le symbolisme logique vient donc mettre un terme aux manipulations langagières telles qu'elles sont observables par exemple dans le domaine de la politique. D'après les sophistes, la politique est comparable à un jeu de sicaires c'est-à-dire un couteau à double tranchant. Cela signifie qu'en politique, il faut être à la fois malin et rusé pour défendre et faire adopter ses idéologies.

¹⁷⁶Maurice Merleau Ponty, *Phénoménologie de la perception* (1929), deuxième partie, chap. IV, Paris, Gallimard, 1945, p.407.

Toutefois, ce mode d'être de la politique est d'après l'auteur du *Tractatus* à bannir parce qu'aucun mot ne doit être employé par courtoisie. Wittgenstein invite donc à travers le symbolisme logique à être vrai et juste. Cela sous-entend que pour que l'intercommunication consensuelle conduise à la cohabitation pacifique, il faudrait que l'échange soit meublé de propositions vraies émises de la part des différents interlocuteurs sans arrière-pensées. Car c'est à partir des mécontentes et des non-dits lors d'un dialogue que naît le conflit. Les mots sont donc porteurs de signification et peuvent avoir de lourdes conséquences lorsqu'ils sont mal employés. C'est donc à juste titre que Jean Paul Sartre affirme que dans un échange, « *lorsqu'un homme parle il tire. Il ne peut se taire mais puisqu'il a choisi de tirer il faut que ce soit comme un homme et non comme un enfant pour le simple plaisir d'entendre les détonations* ».

Il s'agit de comprendre par ces propos qu'échanger avec l'autre suppose être vrai. Et pour cela, Platon nous recommande de ne pas se contredire, d'être de bonne foi, d'écouter, d'accepter l'objection et être prêt à reconnaître ses erreurs. Emmanuel Kant souligne à cet effet que le mensonge doit être répréhensible parce qu'il « nuit toujours à autrui : même s'il ne nuit pas à un autre homme, il nuit à l'humanité en général ». Kant souligne à cet effet que :

Être véridique dans les propos qu'on ne peut éluder, c'est là le devoir formel envers chaque homme quelle que soit la gravité du préjudice qui peut en résulter pour soi-même ou pour autrui. Et même si, en falsifiant mon propos, je ne cause pas de tort à celui qui m'y contraint injustement, il reste qu'une telle falsification(...) constitue au regard de l'élément le plus essentiel du devoir en général, un tort : car je fais en sorte, autant qu'il est en mon pouvoir, que des propos (déclarations) en général ne trouvent aucun crédit et, par suite, que tous les droits fondés sur les contrat deviennent caducs et perdent toute leur force : ce qui est un tort causé à l'humanité en général (...) il y a donc un commandement sacré de la raison, qui commande inconditionnellement et qu'aucune commande ne doit restreindre : être véridique (honnête) dans toutes ses déclarations¹⁷⁷.

La première partie qui s'achève nous a permis de relever la pertinence et la profondeur philosophique des écrits de Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus*. Il ressort de cette étude que le *Tractatus* a pour objet le langage voire le monde, et pour dessein d'examiner les limites de notre langage. Cet examen passe par une distinction des différentes propositions à savoir : les propositions métaphysiques, logico-mathématiques et les propositions des sciences de la nature. Cette catégorisation propositionnelle vise à rechercher celles qui sont douées de sens afin de se servir d'elles comme support et modèle pour la

¹⁷⁷ Emmanuel Kant, *D'un prétendu droit de mentir par l'humanité* (1797), trad.fr Proust, Paris, Flammarion, 1994, pp 99-100.

construction d'un langage idéal. Car celui-ci (le langage idéal) fait usage des symboles, des constantes logiques et des quantificateurs pour représenter les énoncés. Cependant, si parler est une activité sociale²² consistant en une accumulation de jeu de langage, le logicisme wittgensteinien peut-il encore avoir sa place aujourd'hui ?

**DEUXIEME PARTIE : LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DE LA
CONVERSION WITTGENSTEINIENNE À L'ANTIRÉALISME.**

« Le langage accompagne le monde »

Daniel Nicolet, *Lire Wittgenstein. Etude pour une reconstruction fictive*, Paris, Aubier, 1989, p.139.

La conversion wittgensteinienne à l'antiréalisme s'inscrit en faux contre les thèses développées dans le *Tractatus*. En effet, dans cet ouvrage, il s'était agi pour Wittgenstein de faire de la logique un langage idéal. D'après lui, « *la pureté du cristal de la logique (...) n'était point (...) le résultat d'une investigation, elle était une exigence* »¹⁷⁸, exigence de rendre le langage clair, sans ambiguïté. D'où le souci de penser les représentations. Il souligne à ce propos que

L'acte de penser est comme environné d'un nimbe. Son essence, la logique, représente un ordre, et particulièrement l'ordre a priori du monde, c'est-à-dire l'ordre de possibilité qui doit être commun au monde, à l'acte de penser. Mais cet ordre semble-t-il, doit être suprêmement simple. Il doit s'étendre à travers la totalité de l'expérience ; nulles perturbations, nulles incertitudes empiriques ne doivent l'affecter. Il doit être plutôt du cristal pur. Ce cristal n'apparaît pas cependant comme une abstraction, mais comme la chose la plus concrète, pour ainsi dire pure. (Tractatus logico-philosophicus, par. 5.5563).

*Nous sommes dans l'illusion que ce qui constitue le caractère pour nous, de notre investigation, résiderait dans le fait qu'elle s'efforce de comprendre l'essence incomparable du langage c'est-à-dire l'ordre qui existe entre les concepts de propositions, de mots, de conclusion, de vérité, d'expérience etc... cet ordre constitue un super-concepts, pour ainsi dire. Alors que les mots : « langage », « expérience », « monde », s'ils ont bien une application, doivent en avoir une humble que les mots « tables », « lampe », « porte »*¹⁷⁹

Autrement dit, la pensée consiste en une adéquation entre le mot et la chose. C'est ce principe réductif du symbolisme qui causera son effondrement parce qu'il ne prend pas en compte tous les aspects de la vie. Or « *le langage n'est pas seulement un système de signe servant à communiquer des pensées ou à représenter le monde. Il est également – et ceci au plus haut degré une activité sociale* »¹⁸⁰. C'est à raison que Wittgenstein dans sa seconde philosophie définit le langage comme une praxis et présente différents jeux de langage. Ceux-ci représentent la manière d'interagir avec les signes. D'après le penseur autrichien, lorsqu'on parle de jeu de langage, il faut y voir une évaluation des circonstances d'énonciation dans le langage. Cette évaluation, repose sur un principe contextuel qui fait des circonstances spatio-temporelles les conditions de vérité de détermination du sens de la phrase. La vérité, n'étant plus résultante d'une corrélation entre l'idée et le fait, est désormais circonstancielle.

¹⁷⁸ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, § 107, p.164.

¹⁷⁹ *Ibid.*, §97, p.161.

¹⁸⁰ Elisabeth Clément et al. ; *La philosophie de A à Z* (1998), Paris, Hatier, 2000, p.252.

CHAPITRE 4 : LES LIMITES DU TRACTATUS LOGICO-PHOLOSOPHICUS

Dans le *Tractatus logico-philosophicus*, il était question pour Ludwig Wittgenstein de construire un monde a priori vrai où la pensée est réduite à de simples images, à des faits. Toutefois, ayant constaté qu'il n'est pas possible de faire reposer le langage sur une « *base rocheuse* » selon l'heureuse formule de Karl Popper, Wittgenstein assigne une nouvelle définition au concept de signification en incluant les actes linguistiques dans les jeux de langage.

I-INSERTION DES ACTES LINGUISTIQUES DANS LE JEU DE LANGAGE

Les actes linguistiques représentent l'ensemble de mots ou expressions employés par le locuteur dans l'optique d'agir sur son environnement. L'acte linguistique est donc constitué d'une intention communicative et d'une réalisation dans la mesure où les expressions ou phrases énoncées transmettent parfois des notions cachées. Ainsi, « *l'acte linguistique est une action exercée par la parole* »¹⁸¹ ; par conséquent, l'ensemble des énoncés émis sont dits performatifs. Car le signe employé réalise lui-même ce qu'il énonce. C'est le cas par exemple de l'usage des expressions telles que coupable, innocent. C'est ce système d'énonciation qui sera mis en avant par Wittgenstein dans le jeu de langage. Comment s'y prend-il pour démontrer que la compréhension d'un mot consiste dans la disposition d'agir en l'employant ?

1-LA RÉAPPROPRIATION DES PROPOSITIONS ÉTHIQUES, ESTHÉTIQUES ET MÉTAPHYSIQUES PAR LUDWIG WITTGENSTEIN

L'activité philosophique est une quête permanente du savoir dont la démarche consiste à détruire des connaissances antérieures pour reconstruire de nouvelles en se fondant sur des données actuelles. Ce caractère « *essentiellement sacrilège* »¹⁸² qu'elle revêt permet de comprendre la raison pour laquelle les philosophes sont tentés de revisiter par moment certaines de leurs prises de position sur des thématiques dont ils avaient été appelés à discourir. C'est en assumant son statut de philosophe que Ludwig Wittgenstein, quelques années après avoir publié le *Tractatus* qui a servi de livre de chevet aux membres du cercle de

¹⁸¹ <https://www.espacefrancais.com/lacte-de-langage> consulté le 27 mai 2022 à 9h.

¹⁸² Marcien Towa, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, édition Clé, 1971, p.30.

Vienne, tient à revoir ses affirmations. Il est question pour ce dernier de « *remettre en question l'atomisme logique relativement à l'incomplétude du symbolisme logique* »¹⁸³ tel qu'il a pu être appréhendé dans cet ouvrage.

Il faut souligner ici que l'un des aphorismes phares qui présente l'entièreté de la pensée de l'auteur est le suivant : « *ce dont on ne peut parler, il faut le taire* »¹⁸⁴. Autrement dit, toute proposition qui ne tient pas sa vérité de ce qu'elle dépeint doit être considérée comme dénuée de sens. Tel est par exemple le cas de l'éthique, l'esthétique et la métaphysique. C'est pourquoi il considère qu'en philosophie,

*La juste méthode est la suivante : ne rien dire sur ce qui se peut dire, donc les propositions des sciences de la nature. Donc quelques fois qu'un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de signification à certains signes dans ses propositions. Cette méthode ne serait pas satisfaisante pour l'autre, il n'aurait pas le sentiment que nous lui enseignons la philosophie, mais elle serait la seule rigoureusement juste*¹⁸⁵.

Il s'agit de comprendre à travers ces propos qu'au niveau du langage, l'accent doit être mis entre ce qui se dit et ce qui se montre ; car une adéquation parfaite entre les deux doit pouvoir y être cernée. C'est dans cette logique qu'il pense qu'il « *ne peut y avoir des propositions éthiques* »¹⁸⁶ parce qu'« *il est clair que l'éthique ne peut s'exprimer, l'éthique est transcendantale* »¹⁸⁷.

C'est dire en d'autres termes que toutes les propositions doivent avoir la même valeur. Car si elles ne le sont, c'est parce qu'elles énoncent quelque chose sur l'essence du langage ou la forme même de la vie. Or, d'après l'auteur du *Tractatus*, seuls les faits doivent nous guider ; il ne servirait donc à rien que l'on se fonde sur des intuitions ou suppositions pour parler.

Cela signifie qu'au cours d'une discussion par exemple entre X et Y, si X demande par exemple à Y de quelles couleurs sont les plantes cette saison, il devrait répondre les plantes sont de couleurs vertes et non j'ai l'intuition qu'elles peuvent être d'un vert nuancé de jaune. Puisque s'il répond ainsi, il ne se fie plus uniquement aux faits mais émet des jugements. C'est dans ce sillage que Wittgenstein discrimine l'éthique parce qu'il fonde l'acte moral non

¹⁸³ Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *op.cit.*, p.105.

¹⁸⁴ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 7, p.107.

¹⁸⁵ *Ibid.*, aphorisme 6.53, pp 106-107.

¹⁸⁶ *Ibid.*, aphorisme 6.42, p.103.

¹⁸⁷ *Idem.*, aphorisme 6.421.

pas sur ce qui est, mais sur ce qui devrait être ; et en plus ne pose pas la question du ‘comment’ (des choses) mais plutôt celle du ‘pourquoi’.

Le philosophe autrichien souligne à ce sujet que

la (sic) première pensée qui vient à l'esprit lors de l'institution d'une loi éthique de la forme de : « tu dois... » est celle-ci : et qu'arriverait-il si je ne le ferai point ? Il est cependant clair que l'éthique n'a rien à voir avec la punition ou la récompense au sens ordinaire. Ainsi, la question relative aux conséquences d'un acte doit être sans intérêt. Tout au moins ces conséquences seraient des errements. Car faut bien qu'il y ait quelques choses de vrai dans cette interrogation. Il doit y avoir sans doute une sorte de récompense éthique mais celles-ci doivent résulter dans l'acte même¹⁸⁸. poursuit-il :

« Si c'est la bonne ou mauvaise volonté qui change le monde, elle ne peut que changer les limites du monde, non point les faits ; non point ce qui peut être exprimé par le langage »¹⁸⁹. Autrement dit, les différentes objections que nous pouvons émettre sur la nature des choses ne changent en rien le fait.

Nonobstant, bien que Wittgenstein ait rejeté l'éthique dans sa première philosophie, il revient plus tard dans les écrits qui ont suivi le *Tractatus* adopter une posture tout à fait contradictoire. À ce propos, il ajoute :

Lorsqu'il y a quatre ans (1941), j'eus l'occasion de lire mon premier livre le Tractatus logico-philosophicus, et d'en expliquer les pensées, il m'apparut soudain que je devais publier dans un ensemble les anciennes avec les nouvelles pensées. Ces dernières ne se trouveraient placées sous leur vrai jour qu'en se détachant sur le fond de mon ancienne manière de penser, et par le contraste qui en résulterait. En effet, depuis l'époque où j'avais recommencé à m'occuper de la philosophie, voici seize ans il m'a fallu reconnaître les graves erreurs dans ce que j'avais publié antérieurement.¹⁹⁰

La reconnaissance de ses erreurs induit Wittgenstein à récuser l'atomisme logique, la tautologie, les théories développées par les membres du cercle de Vienne, la démarcation entre sens et non-sens, ainsi que l'essence et la tripartition des propositions. D'après lui, ces différentes théories sont assimilables à un « *sol raboteux* » imperméable et difficile d'accès par tous.

¹⁸⁸ *Ibid.*, aphorisme 6.422, pp 103-104.

¹⁸⁹ *Ibid.*, aphorisme 6.43, p.104.

¹⁹⁰ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, préface, p.112.

- **La remise en question de l'atomisme logique et des théories développées par les membres du cercle de Vienne**

La remise en question de l'atomisme logique ainsi que des théories développées par les membres du cercle de Vienne ont pour but de redonner une place de choix à l'éthique et l'esthétique. Car ayant démontré dans le *Tractatus* que les propositions atomiques sont des propositions simples qui représentent l'ensemble des éléments contenus dans « l'état de chose », l'enjeu est dès lors de savoir si celles-ci n'admettent pas une exclusion mutuelle entre elles.

Il faut souligner que le premier Wittgenstein réfute la thèse d'une exclusion mutuelle en se référant à l'idée selon laquelle toutes les propositions ont une même valeur. Ceci s'explique à partir du principe de tautologie qui se perçoit lorsque la proposition admet une même valeur de vérité dans toutes les conditions où elle est réalisable. Cela signifie que « (...) la tautologie n'a point de conditions de vérité car elle est inconditionnellement vraie »¹⁹¹, « elle laisse à la vérité tout l'espace logique infini »¹⁹². Par conséquent « la vérité de la tautologie est certaine »¹⁹³.

À titre d'illustration, soit la proposition et la table de vérité suivante :

- La proposition : $((p \vee q) \vee \sim q)$
- Tableau de vérité

P	Q	PVQ	~Q	$((PVQ) \vee \sim Q)$
V	V	V	F	<u>V</u>
V	F	V	V	<u>V</u>
F	V	V	F	<u>V</u>
F	F	F	V	<u>V</u>

Après analyse de cette table de vérité, on peut percevoir la tautologie au niveau de la cinquième colonne parce que, pour toutes distribution, d(f) est égale à 1, c'est-à-dire vrai.

¹⁹¹ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.461, p.62.

¹⁹² *Ibid.*, aphorisme 4.463, p.63.

¹⁹³ *Idem.*, aphorisme 4.464.

Toutefois, d'après l'auteur des *Investigations philosophiques*, ce principe est défaillant dans la mesure où lorsqu'on parle dorénavant de la proposition, il faudrait qu'« *une caractéristique de ses propriétés (...) exclue toutes les autres. Une nuance de couleur peut avoir simultanément deux degrés différents de luminosité ou de rougeur (...)* »¹⁹⁴. Renchérit-il « *l'exclusion entre les énoncés non analysables portant sur le degré contredit une opinion que j'ai eu dans le Tractatus il y a plusieurs années et qui posait comme nécessité que les propositions atomiques ne peuvent s'exclure les unes les autres* ». ¹⁹⁵ Cela sous-entend qu'on peut admettre le degré de possibilité entre les propositions lorsqu'il s'agit d'évaluer le critère de vérité.

Soit la proposition suivante : $(\forall x) (Hx \supset H'x) \bullet Tx$; traduite littéralement on aura : tous les hommes sont honnêtes et travailleurs.

Cette proposition peut être représentée à partir de la table de vérité suivante :

H	H'	T	$(HX \supset H'X)$	$(HX \supset H'X) \bullet TX$
1	1	<u>1</u>	<u>1</u>	<u>1</u>
1	1	0	1	0
1	0	1	0	0
1	0	0	0	0
0	1	<u>1</u>	<u>1</u>	<u>1</u>
0	1	0	1	0
0	0	<u>1</u>	<u>1</u>	<u>1</u>
0	0	0	1	0

Une analyse de ce tableau laisse constater que, contrairement à la tautologie, la proposition n'a pas la même valeur de vérité dans toutes les distributions. Elle est valide uniquement au niveau de la première, cinquième et septième ligne. Ainsi, il n'est plus question de dire que les « *mots sont des vaisseaux qui ne sont capable que de contenir et de transmettre signification et sens naturel* »¹⁹⁶ parce qu'aucune expression ne doit être utilisée uniquement en tant que de simple simulacre. Chacune d'elles est un élément qui fait partie de

¹⁹⁴Ludwig Joseph Johann Wittgenstein, *Quelques remarques sur la forme logique*, trad. Élisabeth Rigal, TER, 1985, p.26.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p.28.

¹⁹⁶ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Leçons et conversations suivies de conférence sur l'éthique*, Paris, Gallimard, 1971, p.147.

notre vie et qui joue un rôle prépondérant. Tel est par exemple le cas des expressions comme désirer, souhaiter, espérer, croire qui sont employées pour traduire les états d'âme du sujet lors d'un échange. C'est la raison pour laquelle au cours d'une discussion on emploie très souvent les tournures langagières.

Par tournures langagières, nous entendons ici l'usage des figures de style telles que la métaphore (exemple : ces yeux scintillent telle un arc en ciel), l'oxymore (exemple : une obscure clarté), l'hyperbole (exemple : son ventre au volume d'un ballon de football) etc...

À cet effet,

*le (sic) fameux élément mystique dont on ne peut parler, n'est pas quelque chose que le langage serait (accidentellement) impuissant à atteindre encore moins dont il serait (arbitrairement) interdit de parler : c'est la constitution interne du langage, la racine commune de la logique, de l'esthétique et de l'éthique, le lien ineffable qui rassemble sur elle-même la sphère du sens*¹⁹⁷

- **La remise en question de la démarcation entre sens et non-sens**

La remise en question de la démarcation entre sens et non-sens a pour but d'accorder une place de choix à la métaphysique au sein de la cité scientifique.

Il faut préciser que les expressions métaphysiques étaient considérées par l'auteur du *Tractatus* comme dénuées de sens parce qu'elles surabondent d'expressions obscures, indéterminées et incertaines dont la vacuité ontologique fait obstacle à la claire communication du savoir. Ceci peut être compris à partir de l'analyse de l'étymologie du mot. Du grec *Meta ta phusika* qui signifie au-delà de la physique, la métaphysique désigne la « *connaissance des êtres qui ne tombent pas sous les sens* »¹⁹⁸. Autrement dit, elle est connaissance de toutes choses qui surplombent le donné empirique. Les problèmes que celle-ci pose se fondent donc au au-delà du dicible. Il s'agit par exemple des questions sur la mort, l'immortalité de l'âme ou l'énigme de la vie.

Toutes ces différentes questions sont considérées d'après Wittgenstein comme dénuées de sens parce qu' « *à la mort, le monde ne change pas, mais cesse* »¹⁹⁹ ; « *la mort n'est pas un évènement de la vie. La mort ne peut être vécue (...)* »²⁰⁰. Par conséquent :

¹⁹⁷ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Remarques mêlées (1970)*, Mouvezin, TER, 1984, p.84.

¹⁹⁸ André Lalande, *op.cit.*, p.612.

¹⁹⁹ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 6.431, p.104.

²⁰⁰ *Idem.*, aphorisme 6.4311.

L'immortalité de l'âme humaine c'est-à-dire son éternelle suivit après la mort n'est garanti d'aucune manière ; mais encore cette supposition n'est pas du tout ce que l'on a toujours voulu atteindre par elle (...) »²⁰¹. Comment est le monde, voilà qui est absolument indifférent pour ce qui est plus élevé. Dieu ne se révèle pas dans le monde²⁰².

Il y a lieu de comprendre ici que pour Wittgenstein, la caractéristique essentielle d'une question est qu'elle examine un problème relatif aux faits parce qu'

une (sic) réponse qui ne peut être exprimée suppose une question qui elle non plus ne peut être exprimée.

L'énigme n'existe pas.

Si une question se peut absolument poser, elle peut aussi trouver sa réponse²⁰³.

Cependant, pour le second Wittgenstein, l'adhésion à un tel postulat suppose limiter les champs d'application de la raison et réduire le langage à l'unique principe de correspondance. Or, parler fait partie de la vie courante et l'homme emploie les expressions de diverses manières parce qu'il n'est jamais soumis au même jeu. Si les jeux varient ainsi que les règles, alors le sujet se doit de formuler de façon circonstancielle différents énoncés pouvant à chaque fois correspondre au fait. Il y aura donc plus un tableau qui indiquera la marche à suivre dans le processus d'élaboration des propositions, mais un sujet qui fera montre d'un esprit d'analyse très ouvert pour comprendre ou se faire comprendre. Cela revient donc à dire que toutes les expressions qui étaient autrefois jugées ambiguës trouvent leur sens et place dorénavant parce qu'elles laissent sous-entendre les différentes intentions de celui qui l'énonce de telle sorte que pour comprendre la phrase, il faut se référer au contexte d'énonciation et non rechercher ce que les différents mots employés dans la phrase désignent. C'est pour cette raison que Wittgenstein soutient que dans un tel système d'énonciation, « nous ne connaissons pas les limites parce qu'il n'y en a point de tracer »²⁰⁴. C'est dire en d'autres mots qu'il n'y a donc aucune raison de soumettre notre être au monde aux différentes représentations.

2- LES LIMITES DE LA THEORIE DE LA REPRESENTATION ET LE RÔLE DE LA MÉTAPHYSIQUE AU SEIN DE LA CITÉ SCIENTIFIQUE

L'une des limites de la théorie de la représentation est qu'elle est fondée sur un principe réductif qui fait de l'homme un simple peintre. Il ne s'agit pas ici de celui qui fait

²⁰¹ *Idem.*, aphorisme 6.4312.

²⁰² *Idem.*, aphorisme 6.432.

²⁰³ *Ibid.*, aphorisme 6.5, p.105.

²⁰⁴ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §69, p.149.

usage de son pinceau pour représenter les images du monde extérieur sur une toiles, mais de celui qui décrit les objets du monde extérieur sans toutefois émettre des jugements de valeur parce qu'il dit uniquement ce qui se montre. Or, l'homme n'est pas seulement un « être la » (un dasein), mais aussi un être là-bas (un da mit sein) dont l'ensemble des pensées ne renvoie pas toujours aux données sensibles. Parce qu'il est un être mu par des désirs, des passions, des sensations et des émotions. À cet effet, comment représenter par exemple le degré d'affection qu'une mère porte à son enfant ? Ne faut-il pas parler d'une notion comme l'amour parce qu'il ne trouve pas de référent au niveau de l'assise observationnelle ?

Le faire serait une erreur parce que le monde au-delà d'être «un ensemble de faits », est aussi la mise en relief des différentes manières de faire, d'agir ou de penser propre à un groupe d'individus. Arthur Schopenhauer démontre à bon escient qu'au-delà du monde des représentations, il existe un autre monde qui est celui de la volonté où l'homme exprime ses états d'âme et fait valoir ses intuitions. À ce propos, il affirme que « *le monde objet, ou le monde comme représentation, (...) n'est pas la seule face de l'univers ; il n'en est pour ainsi dire que la superficie ; il y a outre la face interne, absolument différente de la première, essence et noyau du monde et véritable chose en soi (...), la volonté* »²⁰⁵.

Autrement dit, le monde existe également pour le sujet dans la mesure où c'est lui qui donne sens aux différents éléments perçus.

Le monde est donc

*ma (sic) représentation (...) c'est une vérité qui vaut pour tout être vivant et connaissant, encore que seul l'homme puisse la porter à la conscience réfléchie et abstraite ; et quand il le fut effectivement, il accède à la réflexion philosophique. Alors, il se rend à la certitude et l'évidence, que ce qui est connu par lui n'est ni le soleil ni la terre mais que ce n'est jamais qu'un œil voyant le soleil, une main touchant une terre, que le monde environnant n'existe qu'à titre de représentation, c'est-à-dire seulement en rapport avec quelque chose d'autre : avec ce qui se représente (das vorstellende), à savoir l'homme lui-même. –s'il est bien une vérité qui peut être énoncée a priori, c'est bien de celle-là, car elle est l'expression de la forme de toute expérience possible et concevable, cette forme qui est la plus générale de toutes les autres, plus générales que le temps, l'espace et la causalité, car ces dernières la présupposent toutes (...) la division entre le sujet et l'objet (...) la forme (...) qui rend possible et pensable toute représentation*²⁰⁶

²⁰⁵ Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation (1818)*, tome 1, trad. J. Burdeau, Paris, Felix Alcan, 1888, p.114.

²⁰⁶ Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation*, trad. Christian Sommer, Vincent Stanek et Marianne Dautrety, Paris, Gallimard, 2009, §1, pp 77-78, cité par François Felix, *Le dépassement radical du*

Autrement dit, nous ne connaissons a priori dans les choses que ce que nous mettons nous même.

Au vue de ces différents arguments qui remettent en question la conception scientifique et moniste du monde, peut-on continuer à penser comme les positivistes logiques que le métaphysicien n'a pas sa place dans la cité scientifique ?

Tout d'abord, il faut noter que la métaphysique constitue un facteur de progrès de la science. Car les équations, les symboles, les chiffres et les nombres qui ne sont qu'une pure représentation de l'esprit participent à l'élaboration des lois. Tel est le cas par exemple de la loi de l'énergie cinétique $E=mc^2$ et la loi de la gravitation universelle $H=1/2gt^2$. Bien plus, en se fondant sur la démarche de la science, c'est-à-dire de la formulation d'un problème, puis de la tentative des solutions pour parvenir à l'élimination des erreurs, nous pouvons comprendre que c'est l'abstraction qui est au début de la connaissance scientifique. Comme le souligne si bien Karl Popper « (...) toutes les théories scientifiques ou quasiment toutes, précèdent des mythes »²⁰⁷. Autrement dit, c'est le problème qui est au cœur de toutes activités scientifiques. Le processus de développement de la connaissance selon Popper se résume clairement comme suit :

$P1 \rightarrow TT \rightarrow EE \rightarrow P2$ avec

$P1$ = problème initial identifié par contraste avec un arrière-plan, un fonds de connaissance = situation de problème TT = théorie à l'essai (Tentative Theory)

EE = (tentative d') Élimination de l'Erreur grâce à la discussion critique $P2$ = émergence d'un nouveau²⁰⁸

Sous ce rapport, la métaphysique joue un rôle essentiel dans l'histoire de la science ; Car même si l'approche des néopositivistes a été d'éliminer la métaphysique du champ de la connaissance, nous pouvons dire que le positivisme en lui-même renferme la métaphysique dans les principes qui lui servent de base et de point d'appui. En établissant une théorie générale de la condition humaine, on sort du terrain des faits pour entrer dans celui des principes et des idées qui se trouvent justement être du domaine de la métaphysique. C'est

sujet dans *Le Monde comme volonté et représentation* in
schopenhauer_depassement_radical_du_sujet_felix_f.pdf, p.2

²⁰⁷ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations* (1963), trad.fr Michelle Irène et Marc B de Launay, Paris, Payot, 1985, p.69.

²⁰⁸ Philippe Ngemeta et Awodem Crispo, « Descartes et Popper sur la question des fondements de la connaissance » in *Cahiers de l'URPHISSA* (unité de recherche de philosophie et des sciences appliquées), université de Dschang, N°2, décembre 2021, p.142.

pour cette raison que Karl Popper admet l'existence d'un monde physique, « *le monde 3* » auquel appartiennent les choses abstraites. Affirme-t-il à ce propos :

Considérées d'un point de vue historique, toutes les sciences empiriques sont issues de la science non empirique spéculative et philosophique. Et les moins hautement développées d'entre elles portent encore de manière visible les traces de leur passés métaphysiques. La démarcation à l'égard de la métaphysique est donc pour elle de la plus grande importance. Si l'on voudrait brièvement circonscrire les champs de la démarcation, la meilleure façon de faire tient peut-être en deux mots clés : expérience et métaphysique²⁰⁹.

Autrement dit, d'après Popper, toute science qui voudrait se passer de la métaphysique, devrait forcément renoncer à expliquer le monde et par conséquent se renierait elle-même dans la mesure où elle cesserait d'être science. Cela sous-entend que le réel étant complexe, nous sommes obligés d'envisager une sorte de complémentarité qui n'est rien d'autre qu'une interprétation métaphysique de celui-ci. C'est pour cette raison que l'auteur des *conjectures et réfutations* admet l'idée qu'il puisse y avoir en dehors du champ de la science empirique « positive » des problèmes pourvus de sens, des problèmes susceptibles d'être traités par une théorie philosophique authentique. C'est donc à juste titre que René Descartes présente la métaphysique du point de vue épistémologique comme la mamelle nourricière qui allaite toutes les sciences. Il affirme à ce sujet : « *toute l'histoire de la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences qui se réduisent aux trois principales à savoir : la médecine, la mécanique et la morale* »²¹⁰. Autrement, la métaphysique est considérée comme la mamelle nourricière de toutes les sciences.

II- WITTGENSTEIN ET L'ABANDON DU CRITÈRE DE SIGNIFICATION

Après avoir longtemps défendu la thèse de l'isomorphisme du langage telle que présentée dans le *Tractatus*, Wittgenstein retourne sa veste concernant la construction d'un langage idéal prenant appui sur le symbolisme logique.

²⁰⁹ Karl Raimund Popper, *Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance* (1979), trad.fr, Christian bonnet, Paris, Hermann, 1999, p.362.

²¹⁰ René Descartes, *Les principes de la philosophie* (1644), « Lettre-préface », in *Œuvres de Descartes*, IX-2, Paris, CNRS-Vrin, 1989, p.14.

En effet, après près de dix ans de silence lorsque Wittgenstein revint à la philosophie, il émet des remarques qui auront pour conséquence l'effondrement de « *l'édifice du Tractatus tout entier* »²¹¹.

Qu'est ce qui suscite ce changement brusque chez l'auteur du *Tractatus* ?

1-L'ORIGINE DE L'EFFONDREMENT DU TRACTATUS

Pour comprendre les différentes raisons qui incitent l'auteur du *Tractatus* à revoir de positions, il est important de faire recours aux textes de Karl Raimund Popper, notamment la *Quête inachevée*²¹² et *Conjectures et Réfutations*.

Tout d'abord, dans la *Quête inachevée*, Popper présente les erreurs fondamentales qui ont suscité la dissolution du cercle de Vienne et la mort du positivisme logique. Celles-ci proviennent du fait que les positivistes logiques aient « *cessé de s'intéresser aux grands problèmes, (et) se soient concentrés sur des détails sans importance (des PUZZLE) et particulièrement sur le sens des mots* »²¹³. Il souligne :

*Wittgenstein a tenté de démontrer dans son Tractatus (...) que toutes les propositions philosophiques sont en fait des propositions qui n'en sont pas ou des pseudo-propositions : elles sont dépourvues de sens ou de signification. Toutes les propositions authentiques (ou bien qui possèdent une signification) sont des fonctions de vérités des propositions élémentaires ou atomiques décrivant des faits atomiques » c'est –à dire des faits qui peuvent en principe être établis par l'observation. En d'autres termes, les propositions pourvues de sens sont entièrement réductibles à des propositions élémentaires ou atomiques, énoncés simples décrivant des états de chose possible et pouvant être établis ou démentis par l'observation »*²¹⁴.

Cette idée sera opposée à celle de Wittgenstein lorsque Popper, au début de l'année universitaire 1946-1947 reçut une invitation du secrétaire du Moral Sciences Club de Cambridge pour faire une communication à propos de quelque « Puzzle philosophique ». Le point central de cette discussion était porté sur la question suivante : existe-t-il de véritable problème philosophique ou seulement des puzzles ?

Pour y répondre, Popper commença son argumentaire par une introduction « piquante et provoquante » à l'endroit de Ludwig Wittgenstein en soutenant que le motif de

²¹¹ Ludwig Joseph Johann Wittgenstein, *Quelques remarques sur la forme logique*, p.8.

²¹² Karl Raimund Popper, *La quête inachevée* (1976) trad.fr Renée Bouveresse, Paris, Calmann-Lévy, 1981.

²¹³ *Ibid.*, p.121.

²¹⁴ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations*, p.69.

leur rencontre était déjà la preuve qu'il existe bel et bien des problèmes philosophiques. Puis poursuit-il en ces termes:

(...) en disant qu'il n'avait pas existé de véritables problèmes philosophiques, je ne serais certainement pas devenu philosophe. (...) le fait que beaucoup de gens et même peut être tout le monde adoptent à la légère des solutions indéfendables en une réponse à bon nombres (...) de problèmes philosophiques, constitua la seule justification valable pour devenir philosophe²¹⁵.

C'est dire en d'autres mots que c'est l'existence des problèmes philosophiques qui donnent lieu à l'activité philosophique. La philosophie naît des situations troubles. Il y a donc un problème qui sous-tend toute démarche scientifique. À ce propos, Karl Popper affirme que « du point de vue méthodologique (...), nous commençons notre étude par des problèmes. Nous nous trouvons toujours en situation de problème ; et nous choisissons le problème que nous espérons être apte à résoudre »²¹⁶.

Toutefois, cette idée ne laissera pas Wittgenstein indifférent lors de la conférence. Popper rapporte à ce sujet qu'il

était (sic) assis près du feu et depuis un certain temps, jouait nerveusement avec un tisonnier dont il se servait parfois comme d'une baguette de chefs d'orchestres pour souligner ses affirmations : au moment où je parlai de problèmes moraux il me mit au défi : « donnez-moi un exemple de règle morale » je répliquai : « ne pas menacer des conférenciers invités avec des tisonniers ». Sur quoi, Wittgenstein, fou furieux, jeta le tisonnier au sol et sortit de la pièce comme un ouragan en claquant la porte derrière lui²¹⁷.

À partir de cette assertion, on peut constater que la remarque de Popper a marqué Wittgenstein au point où il rougit de colère. Cependant, cette fureur qui l'a envahie aura eu un impact considérable sur sa manière de penser les représentations quelques années plus tard. Puisque les écrits qui ont suivi ce débat sont totalement en désaccord avec les idées développées dans le *Tractatus*. C'est pour cette raison que lorsqu'on étudie sa pensée, on a coutume de parler de deux Wittgenstein ; non pas parce qu'il existe deux personnes ayant le même nom mais plutôt qu'il existe une personne ayant différents du point de vue sur des questions philosophiques.

Cela se justifie par le fait que pour le second Wittgenstein, le langage est entité constituée de partie hétérogène qui intervient dans la vie de l'homme de façon diversifiée.

²¹⁵ Karl Raimund Popper, *La Quête inachevée*, p.171.

²¹⁶ *Ibid.*, p.116.

²¹⁷ *Ibid.*, p.172.

Toutes formes de vie intègrent donc en son sein une composante langagière. Ainsi, « *décrire comment le langage signifie, ce n'est donc pas décrire comment il représente la réalité, c'est décrire son usage en contexte dans le contexte de la vie humaine qu'aucune description ne peut dominer, décrire la composition du langage et du réel, dispersée, disséminée dans la multiplicité des jeux et des formes de vie* »²¹⁸.

- **LA NOUVELLE CONCEPTION DE LA NOTION DE SIGNIFICATION**

La signification en tant qu'usage est traduite par des conditions rendant accessible l'usage des signes. La signification d'un mot n'est plus conçue dans un rapport occulte que l'esprit établit entre le mot et la chose ; parce qu' « *il y a pas de schémas unique ou nécessaire de la signification, mais les manières multiples de significations qui s'établissent, s'inscrivent et se montrent dans le langage* »²¹⁹.

Par exemple, si nous demandons à un enfant combien font quatre plus quatre, celui-ci dira quatre plus quatre sont égaux à huit. Puis, nous lui posons une seconde question à savoir quelle est la couleur des orchidées semées en face de toi ? Il nous dira ces orchidées sont de couleurs violettes.

À travers ces différentes réponses issues des deux questions posées, comment comprendre le fait que le mot « sont » n'ait pas la même signification dans les différentes réponses ?

D'après Wittgenstein, la règle qui montre que le mot « *sont* » a une signification différente dans ces deux phrases, est celle qui permet de remplacer dans la seconde phrase le mot « *sont* » par le signe d'identité et qui interdit de le faire dans la première phrase »²²⁰. Autrement dit, dans le premier jeu d'échange, le mot est employé en tant qu'identité tandis que dans le second, il est employé en tant que copule.

Ainsi, la signification n'est plus désormais garantie par une structure idéale de la proposition dont la représentation serait évidente et impérative, mais elle revêt plutôt un contexte particulier de l'usage du langage. Cela signifie que la signification ne fait pas intervenir la question de l'objectivité du sens ; il y a plutôt négation d'un langage commun en ceci que chaque mot énoncé a un sens différent. De ce fait, les expressions jadis jugées

²¹⁸ Daniel Nicolet, *op.cit.*, p.117.

²¹⁹ *Ibid.*, p.31.

²²⁰ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, p.281.

dénuées de sens trouvent toute leur pertinence dans le domaine de l'art, de la poésie, de la littérature etc...

La signification relève donc d'une praxis²²¹ puisqu'elle intègre en son sein les actes linguistiques présents dans divers jeux de langage. À ce propos, Jean Gérard Rossi démontre que pour mieux appréhender la notion de signification chez Wittgenstein, il faut comprendre que c'est

la (sic) réalité qui donne consistance au parler comme une activité, et non pas comme un monde composé de choses, d'objets ou de substance (...). L'univers de référence, c'est l'univers des comportements, des habitudes et des diverses activités de ceux qui parlent. La notion de forme de vie permet de rendre compte de cet environnement dont la saisie est exigée pour comprendre le langage²²².

Autrement dit, il est question d'exprimer à travers le langage, différentes actions qui font partie de notre quotidien. D'où la nécessité de reconnaître la complexité du langage.

²²¹ La praxis renvoie à l'usage du langage selon les déterminations culturelles, anthropologiques et contextuelles.

²²² Jean Gérard Rossi, *La philosophie analytique*, pp 60-61.

CHAPITRE 5 : L'ADOPTION DE LA COMPLEXITÉ DU LANGAGE ET DU PRINCIPE DE CONTEXTE

Ayant appris auprès de son maître Frege, Wittgenstein va réhabiliter le principe de contexte et de circonstance développés par ce dernier dans l'optique de montrer que la compréhension d'un mot doit être liée à sa valeur d'emploi dans la phrase. Cette nouvelle définition de la signification fera naître de multiples systèmes de jeu de langage.

I-LE TOURNANT DECISIF AVEC LE PRINCIPE DE CONTEXTE FREGEEN

L'objet du *Tractatus* étant le langage, le monde, Wittgenstein s'est investi dans cette œuvre comme nous l'avons précédemment démontré à épurer le langage. C'est ce qui justifie l'accent mis sur la théorie de l'image ou copie de la réalité qui admet que la formulation des problèmes philosophiques repose sur « *un malentendu de la logique de notre langage* »²²³. À ce propos, l'auteur tout au long de l'ouvrage use du symbolisme logique pour démontrer l'applicabilité de sa théorie ; c'est-à-dire pour établir à quelles conditions on peut dire qu'une notion est douée de sens ou ne l'est pas.

Le *Tractatus*, de par la rigueur qu'il fait montre dans l'élaboration des propositions notamment à partir du respect des règles et principes de la logique marque d'après l'auteur la fin des incertitudes, des incohérences. Écoutons-le à ce sujet : « *la vérité des pensées communiquées ici me paraît intangible et définitive. J'estime donc avoir définitivement résolu les problèmes, pour ce qui est de l'essentiel* »²²⁴.

Une telle affirmation suscitera chez chaque lecteur du *Tractatus* à s'interroger sur la nature de la connaissance scientifique ; question de savoir si elle est figée ou bien construite. C'est là que se situe l'erreur de Wittgenstein qui est celle d'avoir voulu faire reposer son savoir sur « *une base rocheuse* ». Affirmer que les formules développées dans le *Tractatus* doivent être considérées comme la clé de résolution de tout problème lié aux "élucubrations" qui émanent de notre langage, c'est d'abord faire du *Tractatus* l'objet d'aucune critique et ensuite faire de la philosophie un savoir dogmatique.

Ceci étant, on peut constater que le *Tractatus* n'est pas aussi exemplaire que Wittgenstein le prétend. Car bien qu'étant construit sur des principes logiques, il revêt tout de même des idées contradictoires dans la mesure où Wittgenstein par moment se départit de la

²²³ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, p.27.

²²⁴ *Ibid.*, p.28.

théorie du tableau/ image qui présente le langage comme une image du monde, pour celle du contexte qui met l'accent sur les contenus signifiants. Ceci se justifie à travers les aphorismes suivants : « *le signe ne détermine qu'une forme logique qu'en fonction de son utilisation dans syntaxe logique* »²²⁵ ; « *la proposition a un sens ; et ce n'est que dans le contexte qu'un nom a une signification* »²²⁶.

À partir de là, il en résulta un léger changement de paradigme chez l'auteur quoiqu'il ne soit pas encore bien explicite. Ce revirement de position, davantage développé dans la seconde philosophie de Wittgenstein, est lié à l'enseignement qu'il a reçu de son maître Frege. Il souligne à ce sujet : « *le style de mes propositions a été extraordinairement fortement influencé par Frege et si je voulais je pourrais établir cette inférence là où à première vue, personne ne la verrait* »²²⁷. C'est ce qui justifie l'emprunt du principe contextuel fréguen.

1 -LA DÉFINITION FRÉGÉENNE DU PRINCIPE CONTEXTUEL

D'après Frege, le principe contextuel renvoie à la saisie et à la compréhension des mots qui constituent une proposition dans le rapport qu'ils entretiennent entre eux. Cela signifie qu'il ne faut en aucun cas isoler les mots d'une phrase parce que le sens ou l'interprétation pourrait être biaisé. Soit par exemple la phrase suivante : 'Paul est assis au pied de l'arbre'. Si nous isolons chaque terme, la signification de la phrase ne pourra point être connue parce que le mot 'pied' ici ne désigne pas un organe constitutif de l'anatomie de l'homme, mais plutôt le bas de l'arbre. C'est donc dans ce sillage que Frege pense qu'

il (sic) faut nettement séparer le psychologisme du logique, le subjectif de l'objectif.

On doit rechercher ce que les mots veulent dire, non pas isolément, mais pris dans leur contexte.

*Il ne faut jamais perdre de vue la différence entre le concept et l'objet*²²⁸.

Ainsi, on peut noter que la compréhension du principe contextuel passe par le rejet de deux principes : le psychologisme et le subjectivisme.

²²⁵ *Ibid.*, aphorisme 3.327, p.42.

²²⁶ *Ibid.*, aphorisme 3.3, p.40.

²²⁷ Wittgenstein, cité par Charlotte Gauvry, « principe de contexte » *et circonstance : de Frege à Wittgenstein*, université de Paris I,

p.1.(<https://orbi.uliege/bitstream/2268/1777073/1/Gauvry.Wittgenstein.Frege.Principe%20de%20contexte%20et%20circonstances.%20Ch.%20Gauvry.pdf> consulté le 11 juin 2022 à 14h).

²²⁸ Gottlob Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, p.122.

Tout d'abord, Frege récuse le psychologisme parce qu'il fait intervenir les affects. Ceux-ci sont les affections de l'âme, les sentiments, les intuitions ou les représentations mentales. D'après Mathieu Marion, il y a un lien entre le psychologisme et la logique dans la mesure où les conclusions qui émanent des propositions de la logique sont intimement liées aux images intérieures et par conséquent ne correspondent pas à l'objet de la recherche. Dans ce cas, le psychologisme « *porte plus spécifiquement sur les fondements de la logique, étant donné que la logique est la théorie des inférences valides, cette thèse implique que l'inférence doit être exprimée en terme de processus mentaux* »²²⁹.

Toutefois, d'après Frege, il faut faire une différence entre la psychologie, la logique et les mathématiques parce que ces derniers possèdent le plus haut degré de précision scientifique (rigueur dans le raisonnement). Selon l'auteur des *Fondements de l'arithmétique*, « *l'arithmétique n'a rien à voir avec la sensibilité. Pas plus d'ailleurs qu'avec les images intérieures, résidus d'impressions sensibles antérieures. (...) le mathématicien en tant que tel se désintéresse de ces images, de leur origine et de leur changement* »²³⁰. Poursuit-il, « *plus les mathématiques doivent réfuter les secours de la psychologie, moins elles peuvent nier leur rapport étroit à la logique* »²³¹. Autrement dit, le rapport étroit entre la logique et les mathématiques vient du fait que cette dernière guide les mathématiques dans leur raisonnement.

Par ailleurs, Frege sépare également le subjectif de l'objectif parce que dans le subjectif, l'existence ou la non existence des choses appartient au sujet. Ce qui conduit au déni de la réalité dans la mesure où le rapport des représentations à la pensée serait désormais « *intrinsèque, arbitraire et conventionnel* »²³².

Ainsi, ces différentes distinctions émises par Frege visent à clarifier également la définition de la proposition et de la signification tout en établissant le lien entre les deux.

Selon Frege, si la formulation de la proposition est fonction des différents éléments dans « l'état de chose », cela ne signifie guère que sa signification doit dépendre nécessairement de la corrélation qui existe entre les deux. Il faut désormais tenir compte des

²²⁹ Mathieu Marion, *l'antipsychologisme de Bradley : idéalité de la signification, jugement et universaux*, vol 36, n°1, 2009, P.57. (<https://doi.org/10.7202/03010ar> consulté le 29 juillet 2022 à 10h)

²³⁰ Gottlob Frege, *op.cit.*, pp 118-119.

²³¹ *Ibid.*, p.121.

²³² *Ibid.*, p.187.

circonstances spatio-temporelles. Ceux-ci sont dès lors perçus comme les conditions qui déterminent le sens de la phrase.

À cet effet, la proposition est prise comme un tout et la signification des mots correspond à son usage et non à une image interne quelconque. Il s'agira donc de « *définir le sens de la proposition où figure un terme numérique* »²³³.

2- LA RÉAPPROPRIATION DU PRINCIPE CONTEXTUEL PAR LUDWIG

WITTGENSTEIN

À la suite de Frege, Ludwig Wittgenstein, affirme que « *la proposition a un sens, et ce n'est que dans le contexte d'une proposition qu'un nom a une signification* »²³⁴. Il précise que :

dans (sic) le langage quotidien il arrive très fréquemment que le même mot désigne d'une manière différente – donc appartienne à différents symboles – ou que deux mots, qui désignent de manière différente, soient utilisés extérieurement de la même manière dans la proposition.

Ainsi, apparaît le mot « est » en tant que copule, en tant que signe d'égalité et en tant qu'expression d'existence ; ce mot « aller » ; « identique » en tant qu'adjectif ; nous parlons de quelque chose, mais de ce qui se passe dans quelque chose.

(Dans la proposition « le vert est vert » - où le premier mot est un nom propre, le dernier un adjectif – ces mots n'ont pas simplement une signification différente, mais ce sont des symboles différents)²³⁵

Tel qu'il peut être constaté, l'abandon du critère de signification par Wittgenstein commence dans le *Tractatus* et se justifie par l'attribution d'une référence contextuelle à la proposition. Cette idée sera davantage développée par le penseur autrichien dans ses autres écrits notamment les *Investigations philosophiques*.

Dans cet ouvrage, l'auteur opte pour une évaluation des circonstances d'énonciation du langage qu'il traduit sous l'expression « jeu de langage ». Ceux-ci se présentent comme « *des objets de comparaison qui sont destinés à éclairer les conditions de notre langage par des similitudes et des dissimilitudes* »²³⁶.

²³³ *Ibid.*, p.188.

²³⁴ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 3.3, p.39.

²³⁵ *Ibid.*, aphorisme 3.323, p.42.

²³⁶ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, §130, p.169.

Le jeu de langage s'avère être tout aussi méthodique que le principe contextuel. C'est donc à juste titre que James Conant après lecture de la première et seconde philosophie de Wittgenstein soutient que

*pour (sic) le dernier Wittgenstein comme pour le premier, comprendre une proposition consiste toujours à voir le symbole dans le signe – à percevoir dans une série de signes, avoir une face de la signification dans un emploi de mots. Pour le dernier Wittgenstein, de même que pour le premier, ce n'est pas quelque chose que l'on peut faire sans considérer le contexte d'usage significatif.*²³⁷

C'est dire en d'autres termes qu'il faut toujours garder à l'idée que le mot se rapporte à son contexte. Cette idée donne lieu aux manipulations des mots de diverses manières. Le sujet pourrait s'amuser à détacher les mots de leur définitions premières afin d'assigner une autre signification. C'est ce qui fait la particularité du jeu de langage.

Ainsi, il y a plusieurs variabilités des critères de signification. La première est qu'elle a trait aux comportements du locuteur. Par exemple soit deux individus A et B partageant un même local. L'individu A sort de la maison le premier et dit il fait un froid glacial tout en grelottant ; B le regarde, l'écoute et prend une échappe, un manteau de fourrure, un chapeau et des gants avant de sortir. Tout se passe comme si A en disant à B qu'il fait froid, lui indiquait également le style vestimentaire adéquat pour ne pas attraper froid.

Le second critère a trait à une activité mentale ou intellectuelle dans la mesure où les mots énoncés sont détachés de leurs définitions premières et portent plutôt une signification liée à l'émotivité de l'énonciateur. Car, « là où le langage nous fait présumer un corps alors qu'il n'y a pas de corps, là, aimerions nous dire, il y a un esprit »²³⁸.

II-LA MANIPULATION DES MOTS DANS LE JEU DE LANGAGE

1-DÉFINITION DU JEU DE LANGAGE

La compréhension du jeu de langage chez Ludwig Wittgenstein peut se faire à partir de la lecture des *Investigations philosophiques*. Celui-ci s'ouvre par un fragment de texte tiré de l'ouvrage de Saint Augustin *Les confessions*. L'emploi de ce passage par l'auteur

²³⁷ Telle est notre traduction de « for later Wittgenstein, as for early , understanding a proposition is still a matter of seeing the symbol in the signs of seeing the face of a meaning in an employment of words. And for later Wittgenstein, as for early, this is not something you can do apart from the consideration of the context of signification use ». James Conant « Wittgenstein on meaning and use » in *Philosophical investigation* 21 :3 July 1998, university of Pittsburgh, p.244.

²³⁸ Ludwig Josef Johann. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §36, p.132.

visé à démontrer comment le langage était autrefois conçu, plus précisément leurs fonctions premières qui étaient celles d'éclairer les significations. Il reprend Saint Augustin en ces termes :

quand (sic) on nommait un objet quelconque et que le mot articulé déterminait un mouvement vers cet objet, j'observais et je retenais qu'à cet objet correspondait le son qu'on fait entendre, quand on voulait le désigner. Le vouloir d'autrui m'étais révélé par les gestes du corps, par ce langage naturel à tous les peuples que traduisent l'expression du visage, les clins d'yeux, les mouvements des autres organes, le son de la voix, où se manifestent les expressions de l'âme selon qu'elle demande, veut posséder, rejette ou cherche à éviter. Ainsi, ces mots qui revenaient à leur place dans diverses phrases et que j'entendais fréquemment, je comprenais peu à peu de quelles réalités ils étaient les signes, et ils me servaient à énoncer mes volontés d'une bouche déjà experte à les former²³⁹.

Autrement dit, d'après Saint Augustin, la représentation est un acte mental, une relation psychologique qui rattache le substantif à la chose qu'elle désigne. Or, lorsqu'on parle du langage, nous dit Wittgenstein, on doit y voir une action à la fois extérieure et organique. Extérieure parce qu'il est fondé sur la manipulation des signes et son apprentissage, et organique parce qu'il est basé sur l'interprétation donnée au signe.

De plus, Wittgenstein fait recours également à ce fragment de texte pour illustrer les différentes anomalies contenu dans le langage s'il est présenté tel que le décrit Saint Augustin. D'après lui, l'erreur de Saint Augustin est qu'il identifie la signification à la référence. Pour l'auteur des *Confessions*, lorsqu'on parle de langage, il est question d'une simple dénomination au cours de laquelle l'homme « *attache une étiquette à une chose* »²⁴⁰. C'est pourquoi il récuse également le fait que Saint Augustin accorde au langage un fondement naturel commun à tous les hommes qui a pour principe le formalisme²⁴¹. À ce propos, Wittgenstein souligne que

Saint Augustin (...) décrit un système de communication, seulement ce système n'embrasse pas tout ce que nous nommons langage. Et c'est ce qu'il faut dire dans les maints cas où je pose la question : « cette description est-elle ou non approprié ». La réponse est oui elle est utilisable, mais rien que pour ce domaine étroitement délimité, non pour la totalité que vous prétendez décrire²⁴².

²³⁹ *Ibid.*, §1, p.115.

²⁴⁰ *Ibid.*, §26, p.126.

²⁴¹ Le principe formaliste démontre que le langage est un jeu unique au cours duquel tout discours devrait se conformer. La règle employée ici est close et s'applique à tous les jeux. Les pourfendeurs de cette thèse sont les empiristes logiques qui font reposer le langage sur le symbolisme.

²⁴² Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *opcit.*, §3, p.116.

C'est dire en d'autres mots que chez Saint Augustin, le signe n'a de signification uniquement lorsqu'il peut être référencié. Cependant, d'après l'auteur du *Cahier bleu et brun*, lorsqu'on parle de langage, il faut y percevoir un tout dans lequel chaque particularité comprise en tant que procédé d'énonciation divers y est intégrée ; d'où la formulation d'un « jeu de langage ». Sa compréhension passe au préalable par la maîtrise du langage primaire. Le langage est considéré d'après Wittgenstein comme « enfantin » parce que les notions qui y sont employées ne sont pas encore complexes. Il est question de connaître uniquement la définition du mot et son usage. Pour l'auteur,

*(...) le jeu de langage c'est la langue de l'enfant qui commence à utiliser les mots. L'étude des « jeux de langage » c'est l'étude des formes primitives du langage ou des langues primitives. Pour étudier les problèmes du vrai et du faux, de l'accord ou du désaccord d'une proposition avec la réalité, de la nature de l'affirmation, de la déduction, de l'interrogation, nous avons tout avantage à nous référer à ces tournures primitives du langage où les formes de la pensée ne sont pas encore engagées dans des processus complexes, aux implications obscures*²⁴³.

Autrement dit, les formes primitives présentent le langage sous un aspect simplifié qui limite la connaissance au niveau des formes structurelles notamment l'adéquation entre le signe et la chose.

Ainsi, la maîtrise de formes simples permet une meilleure compréhension de celles dites complexes. Il démontre dans ce sens que

*quand (sic) nous examinons les formes simples, le brouillard mental qui semble recouvrir l'utilisation habituelle du langage disparaît. Nous voyons se dessiner des activités, des réactions parfaitement claires et tranchées (...) nous nous rendons compte que les formes complexes se composent peu à peu par degré successif à partir des formes primitives*²⁴⁴.

Cela signifie que la maîtrise des formes complexes permet de concevoir le langage sous un aspect global à telle enseigne que chaque jeu de langage soit une sorte de combinaison qui intègre un système ordinaire. Les jeux de langage interviennent donc dans la mesure où « nous sommes à l'évidence incapables de préciser et de circonscrire les concepts dont nous nous servons, non pas du fait que nous ignorons leur définition réelle, mais du fait qu'ils ne comportent pas de définition réelle »²⁴⁵.

²⁴³ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Cahier bleu et cahier brun*, p.67.

²⁴⁴ *Ibid.*, p.68.

²⁴⁵ *Ibid.*, p.61.

• CARACTERISTIQUES DU JEU DE LANGAGE

Les caractéristiques principales du jeu de langage sont les suivantes :

- La relativité : celle-ci est fonction des différentes variations que connaît le langage parce qu'il n'est pas établi sur des règles strictes. Cela se justifie par le fait qu' « *en raison de la multiplicité des « jeux de langage », l'idée d'un monde unique est désormais caduque, anachronique. Cela signifie donc qu'on doit abandonner l'illusion qui veut que le monde soit d'essence picturale, logique, noétique ou formelle* »²⁴⁶.
- L'arbitraire des règles et la pluralité des grammaires : ici le langage doit être conçu en tant que tout complet ; et celui-ci doit contenir un ensemble de règles énumérées par le sujet qui le conçoit de telle sorte que son applicabilité dans un domaine précis soit évident. Tel est par exemple le cas des jeux d'échec et des jeux de cartes où les différents joueurs énumèrent les règles pour gagner ou perdre. Ces règles seront respectées tout au cours de la partie et varieront en fonction du type de jeu choisi. Cette illustration est à l'image de la pluralité des grammaires qui confirme l'existence de plusieurs notions. À cet effet, si une question nous est adressée sur les sortes de phrase dont avons connaissance, nous répondrions tout simplement qu'

*il (sic) en est d'innombrables sortes ; il est d'innombrables et diverses sortes d'utilisation de tout ce que nous nommons « signe », « mots », « phrases », et de cette diversité, cette multiplicité n'est rien de stable, ni de donné une fois pour toutes ; mais de nouveaux types de langages naissent, pourrions-nous dire, tandis que d'autres vieillissent et tombent à l'oubli*²⁴⁷.

La naissance ou la mort du langage peut s'illustrer ici à travers les mathématiques. Dans cette discipline, plusieurs théorèmes sont adoptés au fil du temps puis abandonnés lorsqu'ils ne sont plus d'actualité. Le moment qui marque ainsi le passage d'une théorie à une autre est considéré comme une période de crise, caractérisé par Thomas Samuel Kuhn comme celle des sciences dites « *anormales* »²⁴⁸. Tel est par exemple le cas du passage de la mécanique newtonienne à la mécanique non newtonienne, de la relativité restreinte à la relativité générale etc...

- L'irréductibilité à des formes symboliques : les objets du langage ne se conforment pas à la logique des formes symboliques parce que le langage étant désormais conçu comme un

²⁴⁶Roger Mondoué, « La représentation wittgensteinienne du monde » in *Penser les représentations*, sous la direction de Lucien Ayissi, Paris, Harmattan, 2014, p.200.

²⁴⁷ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §23, p.125.

²⁴⁸ Thomas Samuel Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* (1962), traduit de l'américain par Laure Meyer, Paris, Flammarion, 1983, p.115.

jeu met en interaction les signes. Désormais les expressions jugées autrefois comme dénuées de sens y trouvent leur place.

Au regard de toutes ces caractéristiques justifiant l'usage et la manipulation des mots dans le jeu de langage, on peut conclure qu'entre différents jeux de langage, il y a des analogies ou des affinités qui peuvent y être perçues. Ceux-ci se situent soit au niveau de la méthode adoptée, soit à travers la manière dont les différents joueurs se déploient pour gagner le jeu. Par exemple, dans un jeu d'échec ou de dames, l'affinité se trouve dans l'art de disposer ses pions ou ses cavaliers, et aussi dans celui de les conserver.

Ces analogies, Wittgenstein les caractérise comme « *des ressemblances de famille* » ; car c'est de la sorte que s'entrecroisent et que s'enveloppent les unes sur les autres les différentes ressemblances qui existent entre les membres d'une famille ; la taille, les traits du visage, la couleur des yeux, la démarche, le tempérament, etc. »²⁴⁹. Ainsi, l'emploi de l'image de la famille par Wittgenstein est fait à dessein dans le but de traduire la pluralité des sens.

2-LA PLURALITÉ DES SENS

Pour comprendre la pluralité des sens, il faut revoir la définition que Ludwig Wittgenstein assigne au langage dans *Le cahier bleu et cahier brun*. Pour lui, « *le langage est un jeu qui se joue avec les mots* »²⁵⁰. Autrement dit, le langage est l'expression d'un ensemble de signes, de son mis en relief et pouvant être interprété de façon multiple par le locuteur pour véhiculer une information. Le langage est donc un ensemble comprenant diverses entités aux fonctions variées à savoir les buts, les signes, les actions, les motivations et les situations.

C'est donc ces multiples fonctions qui donnent lieu à une pluralité de sens traduisant les diverses interprétations que peuvent avoir un mot. Pour mieux le comprendre, Wittgenstein souligne qu'il faut établir une distinction entre le nom et l'objet. L'objet n'est qu'une chose qui pour être comprise doit être analysé tel qu'il est, tandis que le nom ne peut se comprendre en dehors du contexte dans lequel il est employé.

À ce propos, le philosophe autrichien affirme qu'« *il est donc important d'établir que le mot signification s'utilise de manière impropre lorsque l'on désigne par ce mot la*

²⁴⁹ *Ibid.*, §67, p.148.

²⁵⁰ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Cahier bleu et cahier brun*, p.385.

“chose” qui correspond au mot. Ceci revient à confondre la signification d’un nom avec la signification de la chose »²⁵¹

Ainsi, si le sens d’un mot est lié à son emploi, alors il peut avoir diverses significations. Tel est également le cas des jeux de langage où les règles connaissent un renouvellement continu en fonction du jeu auquel nous faisons face.

Pour mieux l’expliquer, l’auteur fait recours à son expérience de mécanicien dont il a acquis les bases à Berlin et à Manchester lors des cours d’aéronautique, pour démontrer que le jeu de langage est à l’image d’une boîte à outil. Autrement dit, tel le contenu d’une boîte à outil qui est soumis à de multiples usages, tels les mots le sont également. Par exemple, dans une boîte à outil, le marteau et la scie ont pour fonction de fixer ou de scier les objets. Communément, les verbes et les adjectifs qualificatifs ont pour fonction d’exprimer une action faite par le sujet et de spécifier les différents attributs d’une chose. À titre d’illustration, l’auteur souligne que

*si (sic) nous jetions un regard dans la cabine du mécanicien d’une locomotive : il y a là des poignées qui toutes se ressemblent plus ou moins. (Ceci est compréhensible, puisque toutes doivent être manœuvrées à la main.) Mais autre est la poignée d’une manivelle qui peut continuellement être déplacée (elle règle l’ouverture d’une soupape) ; autre la poignée d’un interrupteur qui n’a que deux positions effectives, elle est ou levée ou abaissée ; autre encore la poignée d’un levier de frein, plus on la tire, et plus on freine ; autre enfin la poignée d’une pompe ; elle n’agit que tant qu’on la fait aller et venir.*²⁵²

²⁵¹ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, section 40.

²⁵² Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §12, p.120.

CHAPITRE 6 : LES ENJEUX DU JEU DE LANGAGE

Ludwig Wittgenstein, après avoir reconnu qu'il est difficile de réduire le sens à un élément commun comme étant une signification idéale, anticipe la critique du *Tractatus* en ces termes :

Car on pourrait dès lors m'objecter : vous vous rendez la tâche facile ! Vous parlez de toutes sortes de jeu de langage possibles, mais en aucun moment vous avez dit ce qui constitue l'essentiel du jeu de langage, et donc du langage lui-même.

J'entends ce qui est commun à tous ces processus et en fait un langage, ou des parties du langage. Par conséquent, vous vous dispensez de cette partie de l'investigation qui jadis vous avait causé à vous même²⁵³

Poursuit-il

Et voilà qui est vrai. Au lieu d'indiquer quelque chose qui est commun à tous ce que nous nommons langage, je dis que pas une chose n'est commune à ces phénomènes, qui nous permet d'user du même mot, mais qu'ils sont apparentés les uns aux autres de différentes manières et que nous nommons tous langage²⁵⁴.

Autrement dit, il n'y a pas de règles communes aux différents jeux de langage, mais les circonstances dans lesquelles ces jeux sont effectués peuvent laisser transparaître un lien de familiarité. Ce lien repose en fait sur des habitudes naturelles puisqu'il ne suffit pas de dire que les jeux sont à caractère divertissant pour leur conférer des traits similaires. Chaque jeu a une fonction différente ; ce qui rend la vérité conventionnelle. La convention relève du contexte qui induit le respect de la sémantique en fonction de l'énonciation.

I-LES DIFFÉRENTES FONCTIONS DU JEU DE LANGAGE

Le jeu de langage, conçu chez Wittgenstein en tant que praxis dont l'usage correspond à la fois aux déterminations culturelles, anthropologiques et contextuelles à diverses fonctions.

1-LA FONCTION ANTHROPOLOGIQUE

Tout d'abord, en démontrant que le jeu de langage se rapporte à la vie, Wittgenstein fait ressortir une fonction anthropologique. Il s'agit de comprendre ici que le jeu de langage, parce qu'il met en interaction les signes contient des motivations, des situations qui sont les

²⁵³ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §65, p.147.

²⁵⁴ *Idem*.

aspects de notre vie. À ce propos, Wittgenstein présente une multiplicité de jeux de langage tels que

Commander, et agir d'après des commandements.
Décrire un objet d'après son aspect ou d'après des mesures prises.
Reconstituer un objet d'après une description (dessin).
Rapporter un évènement.
Faire des conjectures au sujet d'un évènement.
Faire une hypothèse et l'examiner.
Former une hypothèse et l'examiner.
Représenter les résultats d'une expérimentation par des tables et des diagrammes.
Inventer une histoire ; et lire.
Jouer du théâtre.
Chanter des « rondes »
Faire un mot d'esprit ; raconter.
Résoudre un problème d'arithmétique pratique.
*Solliciter, remercier, maudire, saluer, prier*²⁵⁵

Ces jeux de langage ont en commun le fait qu'ils proviennent du sujet qui, soit relate un fait soit le reproduit de diverses manières. On constate donc que le sujet use du langage pour décrire la chose au gré de sa manière de voir le fait et aussi exprimer ses états d'âme. C'est ainsi que l'emploi des adverbes de doute tels qu'apparemment, peut-être, probablement, sans doute, toutefois ; voire, vraisemblablement, sera fréquemment utilisé. C'est donc à juste titre que l'auteur démontre que « le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie »²⁵⁶.

Pour illustrer ces propos, Wittgenstein nous invite à nous représenter un chantier dans lequel sont employés deux manœuvres X et Y. Lors du travail, X crie « dalle » et lui Y apporte une dalle. Comment comprendre ce geste si tant est que le mot « dalle » ne contient pas l'expression « apporte moi une dalle » ?

D'après l'auteur, un mot peut être considéré tant comme une notion qu'une proposition. Dans ce cas, on parlera de « propositions elliptiques »²⁵⁷. De manière générale, une proposition est dite elliptique lorsqu'il y a suppression de certains éléments qui la constituent sans changement de signification. Selon Wittgenstein, « la phrase est « elliptique » non parce qu'elle omet quelque chose que nous entendons lorsque nous la prononçons mais parce qu'elle est abrégée »²⁵⁸. Il montre ainsi qu'il

²⁵⁵ *Ibid.*, §123, p.125.

²⁵⁶ *Idem.*

²⁵⁷ *Ibid.*, § 20, p.123.

²⁵⁸ *Idem.*

n'y a de réelle différence entre la phrase intégrale et celle dite abrégée si et seulement si leur emploi revêt une utilisation identique. À titre d'illustration, Wittgenstein évoque l'expression russe « pierre rouge » qui est généralement employé pour traduire « *la pierre est rouge* »²⁵⁹. Ainsi, telle « *la signification d'une pièce (d'une figure) est son rôle dans le jeu* »²⁶⁰, l'usage d'un mot est fonction de sa signification dans le langage.

2-LA FONCTION INSTRUMENTALE

En démontrant que le langage est une sorte d'outil que l'homme use pour manipuler les signes, Wittgenstein lui assigne une fonction instrumentale. Cela signifie qu'à partir de la maîtrise du langage primaire, l'homme peut inventer son propre jeu de langage à l'intérieur duquel il attribuera différentes fonctions au signe employé. C'est pour cette raison qu'il le compare à « *une boîte à outil* »²⁶¹ pour démontrer qu'autant les objets contenus dans la boîte tels que « la colle », « les vis » etc. jouent différents rôles, autant les mots ont diverses fonctions.

Ainsi, la fonction instrumentale vise à montrer que le langage peut être conçu comme une arme (en tant que outil langagier) et employé de différentes manière en fonction des diverses représentation. Il y a donc pas une manière spécifique de signifié quelque chose mais diverses sortes qui traduisent des contextes d'énonciations variés. Par conséquent, il est donc désormais difficile de se prononcer sur la notion de vérité car elle s'apparente être nomade en fonction des circonstances d'énonciations.

II-LA NATURE DE LA VÉRITÉ DANS LE JEU DE LANGAGE

Dans un jeu de langage, la vérité n'est plus prise en tant que donnée conforme au fait, mais tient compte des circonstances spatiaux temporelles.

1-DE LA VERITE HORS DU JEU DE LANGAGE À SON CARACTERE APORETIQUE

Présenter la vérité hors du jeu de langage revient à se référer à la seconde philosophie de Ludwig Wittgenstein où il conçoit le langage en tant qu'un ensemble de signe permettant de communiquer par le truchement des règles biens strictes dites logique. La particularité dans l'usage de ses règles est le caractère fluide de l'argumentation fournie ; cependant au-delà de cette précision, dans un souci de clarté et précision dans l'énonciation d'une proposition,

²⁵⁹ *Idem.*

²⁶⁰ *Ibid.*, §563, p.281.

²⁶¹ *Ibid.*, § 11, p.120.

Wittgenstein propose d'énoncer chaque proposition en conformité au fait. Celui-ci représente la totalité des éléments contenu dans l'état de chose. À ce propos, « *la pensée est une proposition ayant un sens* »²⁶² parce qu'elle reflète le dicible. De ce fait, la vérité qui est l'adéquation entre le dire et le montre est perceptible ici dans la mesure où la proposition a une fonction picturale. Pour l'illustrer, l'auteur souligne :

Pour comprendre l'essence de la proposition, considérons l'écriture hiéroglyphique qui représente par l'image les faits qu'elle décrit.

*C'est d'elle que s'est formée l'écriture alphabétique, sans rien perdre de la nature de la représentation par l'image*²⁶³

Autrement dit, tout comme l'écriture alphabétique s'est formée à partir d'un ensemble de fait issu de l'écriture hiéroglyphique, notre système d'énonciation devrait également se constituer à partir du « *tableau logique (qui) représente le monde* »²⁶⁴.

Toutefois, admettre que toute proposition vraie tire sa vérité de ce qu'elle dépeint revient à circonscrire le langage en tant que système d'énonciation uniquement au niveau de la factualité sans néanmoins tenir compte des circonstances spatiales temporelles qui peuvent être également les conditions d'énonciation d'une proposition ; puisque la totalité de nos pensées ne constituent pas toujours une forme logique dans la mesure où il ne peut être exprimé. Il s'agit ici entre autres des sentiments voire des états d'âme, c'est pourquoi il convient de s'interroger sur l'essence de la vérité dans le jeu de langage.

2-L'ESSENCE DE LA VERITE DANS LE JEU DE LANGAGE

Si parler renvoie à une activité ou un jeu, alors, la vérité dans le langage serait circonstancielle. Il s'agit de comprendre ici que contrairement au langage primitif qui se contente de dire ce qui est, dans le jeu de langage, le sujet va au-delà d'une simple explication des phénomènes, pour une description de l'objet tout en y intégrant ses représentations mentales. Car l'explication vise à réduire la signification à un élément commun comme étant la signification idéale. Selon lui,

²⁶² Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tratatus logico-philosophicus*, aphorisme 4, p.45.

²⁶³ *Ibid.*, aphorisme 4.016, p.47.

²⁶⁴ *Ibid.*, aphorisme 2.19, p.35.

*(...) avoir compris l'explication, signifie posséder un concept, de l'expliquer dans son esprit, c'est-à-dire un modèle, une image. Que l'on me montre dès lors les différentes feuilles et me dise : qu'est-ce que l'on nomme 'feuille' et j'acquerrai un concept de la forme de feuille, une image présente à mon esprit de la couleur verte-le modèle de ce qui est commun à toutes les tonalités du vert*²⁶⁵.

Autrement dit, le jeu d'explication renvoie à un élément commun parce qu'il suppose un accord sur la nature de l'objet et une image fixe. Or, le jeu de langage ne se définit pas par une uniformité de la représentation. C'est pourquoi à la place de la signification, Wittgenstein suggère la description. Affirme-t-il à ce propos :

*toute (sic) explication doit disparaître et n'être remplacée que par de la description. Et cette description reçoit sa lumière, c'est-à-dire son but, dans les problèmes philosophiques. Ces phénomènes, il est vrai ne sont pas empiriques, mais ils se résolvent par un examen du travail de notre langage et particulièrement de telle sorte que ce travail soit reconnu*²⁶⁶.

Ceci implique qu'il peut y avoir diverses façons d'appréhender un sujet et qu'une chose peut être perçue ou décrite de différentes manières par deux personnes. Il suffit juste que l'un en face de l'objet décide de le voir comme un X ou comme un Y au lieu de se contenter de dire ce que l'objet traduit en question. Par exemple, après reconstitutions des images composant un puzzle par deux joueurs, il est demandé simultanément à chacun de décrire l'objet obtenu. L'un dira qu'il s'agit d'un récipient et l'autre d'un verre pourtant l'image en question présente un cylindre.

Pour comprendre l'inadéquation entre les différentes représentations, il faut juste garder à l'image que les différents joueurs ont décidé de voir l'objet comme quelque chose d'autre. C'est de ces différentes interprétations indirectes que ressort toute la complexité du langage. Celle-ci se trouve dans le rapport entre l'interprétation et l'expérience. De ce fait, « (...) toute interprétation, y compris ce qui est interprété, reste en suspens ; la première ne peut du tout venir à l'appui de l'interprété. Les interprétations à elles seules ne déterminent pas une signification »²⁶⁷.

²⁶⁵Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §73, pp.150-151.

²⁶⁶*Ibid.*, §109, pp.164-165.

²⁶⁷*Ibid.*, §198, p.201.

C'est dire en d'autres mots que langage n'est pas une simple description de l'objet perçu. Parce que, si tel était le cas, comment expliquer que face à une figure représentant un cube de Necker, deux interlocuteurs arrivent à voir deux objets différents à savoir un cube de verre ou une carcasse en fil métallique pourtant la figure n'a pas changé de structure géométrique au cours de la description faite.

Ceci étant, comment parler dès lors de vérité si elle n'existe nulle part et varie au gré de la manière de voir de chaque individu ?

La vérité, faut-il souligner dans le jeu de langage, ne réside pas dans l'objet, mais plutôt dans la description que le sujet donne de l'objet. Celle-ci est donc construite sous la base de nos représentations. Par conséquent, l'idée d'une probabilité de 1/2 pouvant démontrer qu'une proposition est vraie ou fausse lorsqu'elle s'applique à la réalité n'est plus envisageable.

En tout état de cause, la seconde partie qui s'achève nous a permis de relever les insuffisances de la pensée de Ludwig Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus*. Il ressort de notre analyse que l'abandon du critère de signification par le second Wittgenstein a été décisif dans la refondation d'une nouvelle conception du langage. Car, le langage n'est plus uniquement employé pour nommer les objets, mais il est également perçu comme un jeu ; Jeu au sein duquel les signes se combinent dans le but de fournir à l'homme les moyens d'exprimer ses sensations, ses idées, ses sentiments et ses émotions. C'est ce qui justifie l'ouverture à une pluralité de sens qui démontrent que les mots sont les outils qui sont employés dans des situations diverses à partir du rapport au monde. Cette conception qui vise à rechercher l'usage plutôt que la signification, va conduire à une réévaluation du concept de vérité en tant que donné conforme aux faits pour une donnée circonstancielle. Cependant, de quelle pertinence est cette thèse qui nous invite à reconnaître qu'il ne devrait pas y avoir de règles strictes, solidement fondées sur lesquelles devraient reposer le critère de vérité à l'ère actuelle ?

**TROISIEME PARTIE : INTERROGATIONS SUR LA PERTINENCE LOGIQUE ET
OBJECTIVE DE LA PENSEE DE LUDWIG WITTGENSTEIN**

« si (sic) le rationalisme absolu n'est pas logiquement défendable, ce n'est pas une raison pour capituler devant l'irrationalisme »

Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (1945) Tome 2 Hegel et Marx, trad. Jacqueline Bernard et Philippe Monod, Paris, Seuil, 1979, p. 170.

Les bases de l'ouverture au savoir scientifique telles que décrites par la seconde philosophie de Ludwig Wittgenstein avait été au préalable posées de façon implicite dans le *Tractatus logico-philosophicus*. Bien que la majeure partie des aphorismes soit axée sur la théorie de la représentation, les aphorismes 3.3 et 3.314 trahissent cette pensée en posant les jalons d'une nouvelle philosophie. D'après ces aphorismes, « *la proposition a un sens ; et ce n'est que dans le contexte d'une proposition qu'un nom a une signification* »²⁶⁸ ; par conséquent, « *l'expression n'a de signification que dans la proposition* »²⁶⁹. Autrement dit, comprendre la signification d'un mot sous-entend le définir selon son contexte d'emploi. Cette nouvelle conception de la signification justifie pourquoi le philosophe autrichien se départit dans sa seconde philosophie, de la théorie du tableau/ image pour celle de la multiplicité de jeu de langage prenant en compte diverses entités. Dans un tel jeu, la vérité d'un mot est définie soit selon le contexte d'emploi, soit d'après l'intention cachée de l'émetteur.

En admettant de ce fait que « *le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie* »²⁷⁰, Wittgenstein se représente une multiplicité de langage au moyen duquel toutes les expressions, aussi claires, distinctes et ambiguës soient-elles, trouvent leur sens dans le monde. Il y a donc diverses manières de dire ce que traduit l'objet. À cet effet, « *la signification de pareilles possibilités de transformations par exemple de toutes les propositions affirmatives qui débutent par la clause « je pense » ou « je crois »* »²⁷¹ est désormais admise.

Ceci étant, parce que la diversité et la pluralité des jeux de langage conduit à lever les barrières et ne plus assimiler les frontières à la connaissance scientifique, Wittgenstein soutient que, dans un jeu de langage, « *nous ne connaissons pas des limites, parce qu'il n'y en n'a point de tracées* »²⁷². Autrement dit, il n'existe pas de règles méthodologiques immuables sur lequel le savoir scientifique devrait s'exprimer ; c'est ce qui traduit le qualificatif antiréaliste attribué à la seconde philosophie de Wittgenstein. Celle-ci ouvre la voie à l'anarchisme méthodologique tel que développé par Paul Feyerabend. L'anarchisme méthodologique ouvre la voie à la pluralité de rationalités. C'est ce qui justifie l'ère post vérité/ post factuelle. Toutefois, au-delà de ces différentes réserves émises vis-à-vis de la

²⁶⁸ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 3.3, p.40.

²⁶⁹ *Ibid.*, aphorisme 3.314, p.41.

²⁷⁰ *Idem*, *Les investigations philosophiques*, §23, p.125.

²⁷¹ *Ibid.*, §24, p.126.

²⁷² *Ibid.*, §60, p.149.

pensée de Ludwig Wittgenstein, il faut noter que l'antiréalisme a une portée épistémologique indéniable. Celle-ci est la lutte contre l'autoritarisme épistémologique, invite à repenser les conditions du sens ou de la connaissance et promeut la valorisation des possibilités culturelles de chaque peuple.

CHAPITRE 7 : LES INSUFFISSANCES DE LA PHILOSOPHIE ANTIRÉALISTE

Dans cette section, il est question de montrer que la philosophie antiréaliste a pour incidence sur le plan scientifique la valorisation de l'anarchisme épistémologique et l'élimination de la preuve à travers la légitimation de la paralogie.

I- DE L'ANARCHISME À L'OUVERTURE INCONTROLÉE DE LA SCIENCE

Paul Feyerabend fut l'élève de Karl Popper à la London school of economics de 1952 à 1953. S'étant instruit auprès du défenseur du falsificationnisme, Feyerabend, va, tel René Descartes après être sorti du collège de la flèche remettre en question tout l'enseignement qu'il a reçu de son précepteur. S'insurgeant contre l'idéal positiviste et le falsificationnisme, il démontre que la critique poppérienne de la théorie de la représentation tombe dans les mêmes « carcans méthodologiques que celle du fondationnaliste classique »²⁷³. Car la contradiction chez Popper se situe lorsqu'il affirme que : « les philosophes sont aussi libre que d'autres d'utiliser, dans leur recherche de la vérité, n'importe qu'elle méthode »²⁷⁴ et propose le falsificationnisme comme le critère de scientificité d'une théorie. D'après Karl Popper, « une théorie est falsifiable dans le seul cas où nous avons accepté des énoncés de base qui sont en contradiction avec elle »²⁷⁵. Autrement dit, une théorie est falsifiable lorsqu'elle énonce les conditions de sa fausseté. Il y a là l'idée d'une soumission à l'expérience dans la mesure où la théorie reste en sursis, exposée à la possibilité qu'une autre pourra entrer en conflit avec ce qu'elle prédisait. C'est donc dans l'optique de résoudre ce problème, que Feyerabend formule la thèse de l'anarchisme méthodologique en s'appuyant sur l'idée selon laquelle « la plupart des réalistes sont dogmatiques »²⁷⁶. Qu'est-ce que l'anarchisme méthodologique ?

1-DEFINITION DE L'ANARCHISME MÉTHODOLOGIQUE

Pour comprendre la définition que Feyerabend assigne à l'anarchisme méthodologique, il faut au préalable définir le concept de science. Au sens large, « toute connaissance rationnelle élaborée à partir de l'observation, du raisonnement ou de l'expérimentation est appelée

²⁷³ Philippe Nguemeta, « Feyerabend, une épistémologie de la dissidence ? » in *Valeur, Culture et Science. Des considérations essentielles et des débats sur la méthode, les interactions et la diversité d'approches cognitives*, sous la direction d'Issoufou Soulé Mouchili Njimou, Paris, l'Harmattan, 2020, p.90.

²⁷⁴ Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique (1934)*, trad.fr Nicole Tyssen-Rutten et Philippe Devaux, Paris, Payot, 1973, p.12.

²⁷⁵ *Ibid.*, p.95

²⁷⁶ Paul Karl Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance (1975)*, trad.fr Baudouin Jurdant et Agnès Schumberger, Paris, Seuil, 1979, p.332.

science. Elle s'oppose notamment à l'opinion où à la connaissance immédiate »²⁷⁷. Au sens restreint, d'après Feyerabend, la science est un univers où tout est possible. En d'autres termes,

*l'idée (sic) que la science peut, et doit être organisée selon les règles fixes et universelles est à la fois utopiques et pernicieuses. Elle est utopique parce qu'elle implique une conception trop simple des aptitudes de l'homme et des circonstances qui encouragent, ou causent leur développement. Elle est pernicieuse en ce que la tentative d'imposer de telles règles ne peut manquer d'augmenter nos qualifications personnelles qu'aux dépens de notre humanité.*²⁷⁸

Autrement dit, la science est une activité dynamique qui admet plusieurs formes de rationalité, c'est-à-dire contrairement aux thuriféraires de l'empirisme qui pensent que la raison s'égaré lorsqu'elle pense en dehors des cadres a priori de l'entendement, Feyerabend montre que tout savoir fait partie intégrante de la science. Car, ni le rationalisme, ni l'empirisme, ne sont à même de dire ce qu'est l'objet dans la totalité. Il faut donc désormais définir la science en tenant compte de la complexité du réel. C'est pour cela qu'il clame qu'aller à l'encontre de ce postulat c'est faire préjudice à la science parce qu'une telle idée « négligent les conditions historiques, complexes qui influencent en réalité le changement scientifique »²⁷⁹. En d'autres mots, face à la complexité des phénomènes, il faut garder une attitude modeste qui soit contre « la validité universelle de n'importe quelle règle »²⁸⁰. C'est sans doute cette idée qui sous-tend la seconde philosophie de Wittgenstein à travers la remise en question de « la pureté du cristal de la logique » lorsqu'il affirme que le mot « idéal », employé couramment par le logicien dans sa formulation d'un langage clair et distinct en réalité,

Induirait en erreur, car il donnerait à penser que ce genre de langage serait supérieur, par sa perfection à notre langage quotidien, et que le logicien serait indispensable pour montrer enfin à l'homme comment doit se présenter une phrase correcte.

*Mais tout ceci ne peut apparaître sous son vrai jour qu'à partir du moment où l'on a davantage clarifié les concepts de compréhension, de l'intention et de la pensée. Car alors aussi apparaîtra clairement ce qui peut nous amener (...) à penser que celui qui prononce une phrase et dans le sens où il l'entend et la comprend, fait de la sorte un calcul d'après les règles déterminées.*²⁸¹

²⁷⁷ Gérard Durozoi et Andre Roussel, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Nathan, 1997, p.348.

²⁷⁸ Paul Karl Feyerabend, *op.cit.*, p.332.

²⁷⁹ *Idem.*

²⁸⁰ *Ibid.*, p.333.

²⁸¹ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Les Investigations philosophiques*, §81, p.163.

En d'autres mots, chaque procédé employé dans le processus d'élaboration d'un savoir scientifique doit être admis et reconnu parce qu'il n'y a pas une loi absolue qui détermine la démarche à suivre. C'est en allant dans ce même sens que Feyerabend affirme que « *la science est une entreprise essentiellement anarchiste* »²⁸². Autrement dit, la science n'est pas un processus achevée ; raison pour laquelle l'anarchisme scientifique dénonce le chauvinisme scientifique. L'anarchisme est

*En premier lieu une théorie épistémologique proposant une description et une explication de l'évolution des sciences et de la connaissance. Cette théorie est fondée sur l'idée que la science progresse essentiellement grâce à des phases de désordre, d'anarchie et non sur les bases d'une progression méthodique et ordonnée. C'est également une philosophie politique qui s'inscrit dans le cadre de la pensée anarchiste, et qui en suivant un principe minimaliste : « anything goes » (« tout est bon »), assigne à la pensée un espace de liberté qui se veut le plus vaste possible.*²⁸³

• CARACTÉRISTIQUES DE L'ANARCHISME MÉTHODOLOGIQUE

En affirmant que les règles de la méthode scientifique ne doivent pas être universelles parce que le chercheur doit être libre de faire valoir ses instincts, Feyerabend propose l'absence de méthode. C'est ce qui justifie chez lui l'usage de l'expression « a-méthode » pour qualifier l'absence de règle. L'« a-méthode » feyerabendien se caractérise par :

Le libéralisme : d'après Feyerabend, la présence d'une méthode dans une investigation scientifique s'apparente à de la tyrannie dans la mesure où la liberté d'expression et de penser est bafouée. Cela signifie que l'instigation d'une méthode ne permet pas à l'homme de déployer sa pensée dans la pleine totalité. C'est pourquoi selon lui, le chercheur doit être libre de faire intervenir des pratiques occultes si nécessaire dans son processus de collecte des données. À ce sujet, l'auteur souligne que « *l'a-méthode (...) a pour but de convaincre le lecteur que toutes les méthodologies, même les plus évidentes ont leurs limites* »²⁸⁴ ; autrement dit, en se référant aux divers courants philosophiques, on peut noter que l'empirisme se heurte à la complexité des phénomènes, le rationalisme fait face aux questions d'ordres eschatologiques qui sont difficiles à expliquer par la toute-puissance de l'esprit et de la logique et l'idéalisme à la difficulté de reconnaître que le monde extérieur peut être source de connaissance. C'est donc à juste titre qu'il soutient « *qu'une grande science (...) est une*

²⁸² Paul Karl Feyerabend, *op.cit.*, p.13.

²⁸³ Ferdinand Atangana, *Les contours d'une épistémologie anarchiste chez Feyerabend*, mémoire dirigé sous la direction d' Antoine Manga Bihina, université de Yaoundé 1, septembre 2010, p.62

²⁸⁴ Paul Karl Feyerabend, *Adieu la raison* (1987), trad. fr Baudouin Jurdant, Paris, Seuil, 1989, p.53.

ouverture intellectuelle qui ne connaît pas de limites et ne reconnaît pas de règles, pas même celles de la logique »²⁸⁵.

Le désordre : il est d'après l'auteur de *Contre la méthode* le trait caractéristique du progrès scientifique. Parce que, si l'élaboration d'un savoir émane d'une préoccupation liée à notre environnement alors toutes les théories doivent être traitées à égale mesure. Il s'agit de comprendre ici que les théories ne doivent pas être soumises au falsificationnisme parce qu'émanant d'un cadre d'interprétation naturelle, les idées peuvent se mouvoir entre elles. C'est ce qui justifie la notion de relativisme employée chez l'auteur pour traduire l'égalité et la diversité des méthodes scientifiques. Ainsi, dans *Contre la méthode*, Feyerabend démontre que la thèse du relativisme ne vient que reconforter en réalité les théories de l'incommensurabilité. Écoutons-le à ce sujet :

(...) la théorie de la relativité fournit aussi de nouveaux principes pour constituer les faits mécaniques ; si bien que les nouveaux systèmes conceptuels ainsi créés ne nient pas seulement l'existence d'états de faits classiques, mais ne nous permettent même pas de formuler des énoncés exprimant de tels états de faits : il ne partage même pas un seul énoncé avec son prédécesseur et ne peut le faire (...) étant toujours entendu que nous ne servons pas des théories comme des schèmes classificatoires pour la mise en ordre de faits neutres. Si maintenant nous interprétons les deux théories de façon réaliste, on voit que les « conditions formelles pour qu'une théorie adéquate remplace une théorie réfutée (...) ne peuvent pas être satisfaites et le projet de progrès positiviste avec ses « lunettes poppériennes » s'écroule. Même la version libéralisée de Lakatos ne peut survivre à ce résultat ; car elle aussi présuppose que les classes de contenus différentes de théories peuvent être comparées (...). Or il ne sert à rien de relier les énoncés classiques avec des énoncés relativistes par une hypothèse empirique²⁸⁶

Autrement dit, l'incommensurabilité est considérée comme une variante du relativisme parce qu'il part du postulat selon lequel « aucune théorie scientifique n'est plus vraie qu'une autre, parce qu'elle correspond à une vision du monde »²⁸⁷. Une telle analyse ouvre la brèche à l'ère post vérité/ post factuelle.

2-L'OUVERTURE À LA POSTMODERNITÉ

Le rejet de l'unanimité dans l'opinion, la prolifération des théories scientifiques, la négation d'une vérité objective, l'arbitraire des règles, le relativisme intellectuel et moral illustrent de manière sommaire le postmodernisme.

²⁸⁵ *Idem, Contre la méthode*, p.119.

²⁸⁶ *Ibid.*, pp 308-309.

²⁸⁷ Philippe Engelhard, *L'homme mondial*, Paris, imprimerie de France, 1996, p.278, cité par Philippe Nguemeta, *L'héritage poppérien de l'épistémologie « post critique » une lecture de Conjectures et Réfutations*, mémoire rédigé en vue de l'obtention du diplôme d'études approfondies (DEA) en philosophie, sous la direction de Godfrey Tangwa avec la codirection de Lucien Ayissi, année académique 2004-2005, p.107.

Le post modernisme est apparu comme « *une idéologie sur mesure pour servir les intérêts du néolibéralisme* »²⁸⁸ dont l'une des spécificités est « *l'excès de brutalité, d'agression, de mensonge auquel doit recourir le système pour assurer sa stabilité* »²⁸⁹. Autrement dit, le post modernisme est caractérisé dès le départ par la recherche du profit, du gain et surtout une revendication de la liberté tant sur le plan politique et économique tel que défendu par le néolibéralisme à travers la non-ingérence de l'Etat en matière de gestion des ressources économiques, la lutte contre toute morale établie que sur le plan scientifique par le rejet des traditions rationnelles issues du siècle des lumières qui visent à rechercher en science l'objectivité et à refouler toutes formes de rationalités qui ne sont pas conformes aux méthodes traditionnelles notamment l'esprit critique, l'emploi de la méthode expérimentale.

D'après Herbert Marcuse dans *Eros et civilisation*, « *dans la société postmoderne, les instincts de vie trouveraient leur apaisement des accomplissements sans répression* »²⁹⁰. L'idée d'une existence sans répression conforte ici davantage le néolibéralisme ou l'ultralibéralisme défini comme un libéralisme absolu qui prône l'absence de régulation du pouvoir de l'Etat. Toutefois, l'aspect qui nous intéresse ici est celui de l'analyse du postmodernisme dans le cadre de l'élaboration d'une connaissance dite scientifique. Sous cet angle « *le postmodernisme est un courant intellectuel caractérisé (...) par des élaborations théoriques indépendantes de tout test empirique et par un relativisme cognitif et culturel qui traite les sciences comme des « narrations » ou des constructions sociales parmi tant d'autres* »²⁹¹. Autrement dit, pour les postmodernes, la vérité est une illusion et la science elle-même est un mythe. C'est ce qui justifie la valorisation des pseudosciences par ces derniers.

Par pseudosciences, nous entendons

tout (sic) corps d'idée, type d'arguments et communauté de pratiquant qui (...) porte sur des phénomènes réels ou allégués, ou des relations réelles ou alléguées, que la science moderne considère à raison comme invraisemblables, par exemple que l'esprit peut exercer un effet à distance sur l'objet matériel; et qui (...) tente d'étayer ses affirmations sur des raisonnements ou des preuves qui sont loin de

²⁸⁸ Joseph Corbin, *Le néolibéralisme. Pensée unique*, Paris, l'Harmattan, 2003, p.92, cité par Bertin Nguéfack, « l'ère post-vérité et post factuelle. Fondements philosophiques et enjeux culturels » in *Valeur, Culture et Science*, p.119.

²⁸⁹ *Ibid.*, p.129.

²⁹⁰ Herbert Marcuse, *Eros et civilisation* (1955), Paris, édition de minuit, 1963, p.133.

²⁹¹ Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile jacob, 1997, p.33.

*satisfaire aux critères de la science moderne en matière de logique et de validation.*²⁹².

Il s'agit d'une adhésion à un type de savoir dont les 'prouesses' réalisées rentrent en totale contradiction avec le donnée scientifique établie de façon très rigoureuse. C'est pourquoi on parle de l'ère post factuelle ou post vérité parce qu'il y a plus légitimation de la preuve et également parce que tout est vrai, correct. C'est cette idée qui est soutenue par la seconde philosophie de Wittgenstein à travers la notion de jeu de langage. À ce propos, Lyotard fait ressortir trois observations y relatives :

*La première est que leurs règles n'ont pas leur légitimation en elles-mêmes, mais qu'elles font l'objet d'un contrat explicite ou non entre les joueurs (ce qui ne veut pas dire pour autant que ceux-ci les inventent). La seconde est qu'à défaut des règles il n'y a pas de jeu, qu'une modification minimale d'une règle modifie la nature du jeu, et qu'un « coup » ou un énoncé ne satisfaisant pas aux règles n'appartient pas au jeu défini par celles-ci. La troisième doit être comme un « coup » fait dans un jeu.*²⁹³

Cette notion de « coup » employée ici traduit les différentes actions faites dans un jeu de langage, l'action est définie en fonction des circonstances diverses ou de la situation. Lorsqu'on saisit le coup, on saisit immédiatement le jeu et la grammaire du jeu. Faire un coup dans le jeu de langage c'est interpréter un fait. Dans ce sillage, Lyotard soulève deux principes du jeu de langage à savoir:

- « parler est combattre, au sens de jouer, et que les actes de langage relèvent d'un agonistique générale »²⁹⁴ ;
- « le lien social observable est fait de « coup » de langage »²⁹⁵.

Cette notion de « coup » analysée dans le jeu de langage est transposée dans la philosophie de Lyotard sous le terme postmodernisme à travers l'abolition des métarécits. Il s'agit donc d'une insurrection vis-à-vis « du mythe de la libération de l'humanité et celui de l'unité spéculative de tout savoir »²⁹⁶. Autrement dit, il y a plus de valeurs universelles

²⁹² Alan Sokal, *Pseudosciences Postmodernismes. adversaires ou compagnons de route ?* trad. fr Barbara Hochstedt, Paris, Odile Jacob, 2005, p.43.

²⁹³ Jean Francois Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Ed minuit, 1979, pp 22-23, cité par Roger Mondoué, *La logique et l'irrationalisme postmoderne. Essai sur la théorie de la proposition*, Thèse de Doctorat/ Ph.D dirigée Hubert Mono Ndjana et Antoinne Manga Bihina, soutenue à l'université de Yaoundé 1, Novembre 2005.

p.279.

²⁹⁴ *Ibid.*, p.23.

²⁹⁵ *Idem.*

²⁹⁶ Marie Vautier, *Les métarécits, le postmodernisme et le mythe post colonial au Québec. Un point de vue de la « marge »*, Etudes littéraires, vol 27, n°1, été 1994, p.48 in <https://doi.org/10.7202/501067ar> consulté le 5 août 2022 à 11h.

pouvant servir à normer ou à renforcer le tissu social. En plus, sur le plan scientifique, on assiste à une pluralité de savoirs. Il y a lieu de souligner qu'

*aujourd'hui (sic), les récits sont en crise de même que l'institution universitaire qui les portent. On appelle cette crise le postmodernisme. Les récits se dispersent en nuages d'éléments langagiers narratifs, chacun véhiculant des valeurs, ni stables ni communicables. La crise touche aussi le savoir scientifique : démoralisation des chercheurs et des enseignants, difficultés de recrutement, baisse du rendement des laboratoires, etc...*²⁹⁷

La science transformée, sa méthode, ses intérêts et buts le deviennent également ; l'objectivité devient donc caduque, laissant la place à une véritable prolifération des théories anarchistes.

- **Les courants du postmodernisme**

Sokal, dans son œuvre, *Pseudosciences Postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?* retrace deux principaux courants du postmodernisme à savoir celui des sociologues constructivistes des sciences et de l'aile postcoloniale.

Relativement aux sociologues constructivistes des sciences, ils défendent l'idée selon laquelle « *le monde naturel joue un rôle mineur, voire inexistant dans la construction du savoir scientifique* »²⁹⁸. En d'autres mots, la méthode expérimentale telle que préconisée par Claude Bernard à savoir l'émission des hypothèses, l'observation et l'élaboration des résultats dans le processus de formulation d'une connaissance scientifique est une théorie erronée.

Ainsi, pour ces derniers, il existe des pensées qui viennent de notre propre fond sans pour autant lui être données par les sens. Cela signifie que les perceptions « *nous viennent de notre fond avec une parfaite spontanéité* »²⁹⁹. Autrement dit, nous ne sommes pas empiriques dans toutes nos actions. C'est pourquoi ils valorisent la connaissance intuitive et admettent que « *notre faculté intuitive n'est rien d'autre qu'une source de prémisse solide à propos de la nature de la réalité (...) il existe en nous une source des renseignements directe à propos de la réalité qui peut nous apprendre tout ce que nous avons besoin de savoir* »³⁰⁰. En d'autres termes, la connaissance du réel ne s'établit pas uniquement dans un rapport où le

²⁹⁷ <https://www.dixa.net/Pixa/Pagia-0805292338.html> consulté le 5 août 2022 à 11h.

²⁹⁸ Alan Sokal, *Pseudosciences Postmodernismes*, p.46.

²⁹⁹ Gottfried Wilhelm Leibniz, *La monadologie*, Paris, G F Flammarion, 1714, p.71.

³⁰⁰ Simone Weil, *Réflexion sur les causes de la liberté de l'expression sociale* (1934), coll « Folio Essais », 1998, Paris, Gallimard, pp 151-152.

sujet entre en contact avec l'objet, mais également au niveau de l'expérience spirituelle. À ce propos, Henri Bergson soutient dans son ouvrage *Les deux sources de la morale et de la religion* qu'une chose est dite réelle pas forcément parce qu'elle est palpable au touché, mais parce qu'elle est vécue. Il affirme à ce sujet que : « nous estimons qu'un objet qui existe est un objet qui est perçu et qui pourrait l'être. Il est donc dans une expérience réelle ou possible »³⁰¹.

Il s'agit de comprendre par ces propos que chez Bergson, la connaissance se situe au niveau de deux dimensions qu'il nomme « l'intuition sensible » et « l'intuition supra intellectuelle ». Tout comme Emmanuel Kant dans sa *Critique de la raison pure* qui soutient que la connaissance commence par les sens mais n'en dérive pas, Bergson à suite admet la connaissance des phénomènes et l'existence des perceptions intérieures au sein du psychisme de l'homme. De ce fait, faire l'expérience d'une chose suppose l'intérioriser. La notion d'expérience renvoie ici aux diverses possibilités de réalisation des idées fantasmagoriques (l'image des chevaux ailés). Connaitre chez Bergson, c'est donc « incontestablement être, c'est même être avec, participer sympathiquement à la vie de la réalité »³⁰². La notion de connaissance, telle que défini par Bergson débouche sur le mysticisme ; en mettant l'accent sur la valeur de la vérité du langage mystique il soutient qu' « aucune théorie philosophique ne peut prétendre avoir exprimée adéquatement le réel, de telle sorte qu'elle pourrait, à elle seul, livrer le réel »³⁰³. C'est pourquoi Emile Kenmogne dans sa thèse de doctorat intitulée *La place du mysticisme dans la connaissance du réel chez Henri Bergson*, affirme que :

*Du point de vue de Bergson, Kant montre clairement que la condition d'une connaissance métaphysique est une « intuition intellectuelle » qui serait apte à saisir directement une chose en soi ou l'absolu. Puis il affirme que l'intelligence ne peut pas remplir cette condition, c'est-à-dire avoir une perception de la réalité métaphysique, bornée qu'elle est soumise aux institutions sensibles dans l'espace et le temps. Par conséquent, il y a relativité de notre connaissance et l'absolu nous reste à jamais inconnaissable*³⁰⁴

S'agissant de l'aile post coloniale, elle s'insurge contre la science moderne qui d'après elle est dogmatique et empêche au chercheur de se mouvoir. Selon ses pourfendeurs, la science moderne est « fondée sur la violence et l'exploitation qui s'exercent à la fois sur la nature et

³⁰¹ Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932), Paris, PUF, 1984, p.255.

³⁰² Emile Kenmogne, *La place du mysticisme dans la connaissance du réel chez Bergson*, thèse de doctorat PHD, dirigée par Ebénézer Njoh Mouéllé, université de Yaoundé 1, année académique 2003-2004, p.205.

³⁰³ Henri Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1965, p.50, cité par Ghislain Nicolas Oumarou Yobang, *Langage et vérité dans le Tractatus Logico-Philosophicus de Wittgenstein : essai d'analyse historico-critique*, mémoire soutenu sous la direction de Roger Mondoué, université de Yaoundé 1, janvier 2022, p.130.

³⁰⁴ Emile Kenmogne, *op.cit.*, p.17.

sur les êtres humains »³⁰⁵. Cette violence est due au fait qu'elle veut fonder la connaissance scientifique sur le principe d'objectivité et d'universalité. Or, un tel fondement ne prend pas en compte les particularités de chaque individu. C'est pourquoi les critères de la science moderne sont perçus sur le plan anthropologique comme une violence faite à l'humain ; et sur le plan scientifique, ils sont rejetés parce qu'ils ne tiennent pas compte de la complexité des phénomènes. Car toute vérité établie sur la base de la distinction entre le vrai et le faux devrait désormais être dissoute au profit d'une analyse subjective élaborée à partir de la raison. D'après Hannah Arendt dans son ouvrage *Crise de la culture*, la vérité de la raison est celle qui donne libre cours à l'imagination de l'homme ; la vérification n'est donc plus prise en compte. À cet effet, elle affirme que :

*le (sic) résultat d'une substitution cohérente et totale du mensonge à la vérité de fait n'est pas que les mensonges seront maintenant acceptés comme vérité, ni que la vérité sera diffamée comme mensonge, mais que le sens par lequel nous nous orientons dans le monde réel – et la catégorie de la vérité relativement à la fausseté [comptant] parmi les moyens mentaux de cette fin se trouve détruit*³⁰⁶

De ce fait, la vérité est désormais liée à la subjectivité de chaque individu c'est-à-dire aux divers grés de la manière de concevoir le monde.

II : CARACTÉRISTIQUES ET CONSÉQUENCES DE L'ÈRE POST VÉRITÉ/ POST FACTUELLE

1- Les caractéristiques de l'ère post vérité/ post factuelle

L'ère postmoderne, se caractérise principalement par le relativisme tant cognitif, morale, esthétique que par l'éloge de la paranormalité.

- **Le relativisme cognitif**

Le relativisme cognitif s'est formulé en réactions aux thèses de Karl Popper développées autour du falsificationnisme. En effet, Popper suscite une forte réaction irrationnelle chez Feyerabend et chez tous les autres pourfendeurs du relativisme cognitif à sa suite lorsqu'il propose le falsificationnisme comme solution à la querelle opposant les positivistes logiques et les métaphysiciens.

Le faillibilisme poppérien, étant une invitation à soumettre notre théorie au verdict de l'expérience, nous fait retourner dans l'enclos de l'assise observationnelle. C'est la raison

³⁰⁵ Alan Sokal, *op.cit.*, p.91.

³⁰⁶ Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Folio poche, 1954, pp 327-328.

pour laquelle Feyerabend opte pour le relativisme cognitif à partir de l'abnégation de l'idée d'une méthode. Le relativisme cognitif « désigne tout système philosophique qui stipule que la vérité ou la fausseté est relative à un individu ou à un groupe d'hommes »³⁰⁷ En d'autres termes, « ce qui est bon pour moi ne peut pas forcément l'être pour vous »³⁰⁸. Cela signifie que la vérité est réduite à un accord intersubjectif qui laisse libre cours à toute réflexion, n'excluant aucune rationalité.

- **Le relativisme Esthétique**

Lors de la période moderne, l'esthétique apparaît comme la connaissance sensible par excellence et adossée à une métaphysique du sujet. Elle est « une science qui dirige la faculté de la connaissance inférieure, ou une science du mode sensible de la connaissance d'un objet »³⁰⁹. Cette période marquée par l'humanisme-anthropocentrisme-anthropolâtrie faisait corréler les sciences à l'ontologie de l'homme pris comme sujet de référence (à la place de Dieu). Il est donc normal que le sujet esthétique soit essentiellement : universel, rationnel et sensible. La philosophie systématique, principal apanage des allemands à l'instar de Kant et Hegel voudrait que les facultés et les éléments puissent toujours faire partie d'un tout cohérent.

A ce propos, Kant identifie quatre principes du beau. Le premier, qui est la satisfaction désintéressée invite à ne pas rechercher un intérêt particulier lorsque nous émettons des jugements sur la beauté d'une œuvre d'art. Puisque, « quant à la question de savoir si une chose est belle, ce que l'on veut savoir ce n'est pas si l'existence de cette chose a ou pourrait avoir quelque importance pour nous même ou pour quiconque, mais comment nous en jugeons quand nous nous contentons de la considérer »³¹⁰ ; est beau « l'objet d'une satisfaction pure désintéressée »³¹¹. Le deuxième est l'universalité sans concept c'est-à-dire tout le monde peut s'accorder sur la beauté d'une belle œuvre. Le beau « (...) ne repose ni sur un caprice ni sur une détermination affective particulière. Au contraire à la base de sa possibilité se trouve autre possibilité, celle pour le sujet d'être capable de jugement esthétique et de création : « est beau ce qui plait universellement sans concept »³¹². Le

³⁰⁷ Alan Sokal, *op.cit.*, p.191.

³⁰⁸ Paul Karl Feyerabend, *A dieu la raison*, p.104.

³⁰⁹ Alexander Baumgarten, « Méditations philosophiques sur quelques sujets se rapportant à l'essence du poème », in *Esthétique* (1750), trad.fr Jean-Yves Pranchère, Paris, éditions de l'Herne, 1988, p.75.

³¹⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger* (1790), trad.fr Alexandre J-L Deleamarre et Als, sous la direction de Ferdinand Alquié, Paris, Gallimard, 1985, p.58.

³¹¹ *Ibid.*, p.132.

³¹² *Ibid.*, p.150.

troisième critère est la finalité sans fin qui présente l'autonomie absolue de l'objet ; il s'agit de la contemplation pour la contemplation. La beauté ici « *est la forme de la finalité d'un objet, en tant qu'elle est perçue dans cet objet sans représentation sans fin* »³¹³. Le dernier en fin de compte, est la satisfaction nécessaire ; est beau dans ce sens « *ce qui est connu sous concept comme l'objet d'une satisfaction nécessaire* »³¹⁴.

Relativement à Hegel, le beau artistique est supérieur au beau naturel parce que ce qui est mis en avant c'est l'œuvre de l'esprit. Selon lui, « *le spirituel seul est vrai. Ce qui n'existe que dans la mesure où il est la spiritualité. Le beau naturel est donc reflexe de l'esprit. Il n'est beau que dans la mesure où il est spiritualité.* »³¹⁵. Ainsi donc, l'entendement (concept) et la sensibilité (sentiments) sont des facultés reposant sur un sujet unique et qui peut percevoir l'Esprit se manifestant dans la nature de diverses manières ; il est moral, conscient, sa raison est pure son instinct est divin. De cela ressortent : la subjectivité du goût (le goût est a priori), l'universalité et objectivité de la beauté, l'union entre le Beau, le Bon et le Vrai (étant donné qu'ils sont la manifestation du même Esprit). L'ignorance des conditions culturelles, de l'environnement, de l'éducation, de l'empirisme, des croyances remettent en cause l'universalité et l'objectivité de la beauté, de la morale et même du sujet. D'un autre côté, le sujet est fragile (être-pour-la-mort de Heidegger, imposteur qui a voulu prendre la place de l'Être), inconscient, débile, vagabond, cupide, (tout sauf moral) sujet à l'empirisme et au mimétisme. Il n'est donc plus question d'un sujet transcendantal, reposant sur des valeurs universelles, mais d'un sujet éclaté, fragmenté, émietté. L'heure n'est plus au fondement, à la morale, à la rationalité, mais à la liberté, à l'échappement, à la folie, aux instincts et à l'ivresse ; on quitte Apollon pour Dionysos.

Apollon et Dionysos sont des instincts esthétiques antagonistes. Apollon est le symbole du rêve qui « *règne sur la belle apparence du monde intérieur de l'imagination* »³¹⁶ tandis que Dionysos représente la période où « (...) *l'esclave est libre, et [où] se brisent toutes les barrières rigides et hostiles que la misère, l'arbitraire ou la « mode insolente ont établies entre les hommes* »³¹⁷. Le relativisme esthétique repose sur un sujet éclaté qui ne possède plus les attributs d'universalité, de moralité, de sensibilité et de rationalité. Cet éclatement du sujet permet de rendre flou les bornes séparant la conscience de l'inconscient,

³¹³ *Ibid.*, p.171.

³¹⁴ *Ibid.*, p.176.

³¹⁵ Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Esthétique I* (1935). Introduction, Paris, Aubier-Montaigne, 1964, p.9.

³¹⁶ Friedrich Nietzsche, *La naissance de la tragédie ou hellénisme et pessimisme* (1872), trad.fr Jean Mannold et Jacques Morland, revue par Angèle Kremer Marietti, Paris, Librairie générale française, 1994, p.49.

³¹⁷ *Ibid.*, p.51.

le génie de la folie, le beau du laid, le romantisme du vagabondage etc... Pour Bidima par exemple, l'art moderne mettait la virginité, la maternité, la sensualité, la souplesse etc. en piédestal comme attributs féminins. Mais une femme mince, stérile et laide ne resterait-elle pas pour autant une femme susceptible de convoitise ? Ainsi, le relativisme esthétique signifie que la beauté n'est pas universelle, mais elle dépend de l'éducation, la vie, la société, l'expérience, les instincts de chaque individu. L'esthétique n'a aussi rien à voir avec ce qui est beau, bon ou vrai. Il peut donc y avoir l'esthétique de la mort, du grotesque, une esthétique de la laideur, et de l'horreur. Les sentiments bien construits ne sont pas prédominants : l'homme fantasme devant les spectacles, il devient ivre, il délire. Il ne fait qu'exprimer ses désirs et ses instincts.

- **Le relativisme politique**

L'existence de la sociologie politique comme discipline scientifique chargée de rendre compte de l'influence qu'exercent les réalités sociales sur l'appréhension du phénomène politique, témoigne à suffisance de l'effectivité du relativisme politique. Il s'agit là de l'impossibilité d'affirmer la régularité des métarécits à travers la valorisation des théories anarchistes. L'anarchisme politique, soutenu par bon nombre de philosophes milite pour la disparition de l'État aux motifs qu'il opprime les libertés individuelles. Dans cette logique Mikhaïl Bakounine affirmait que : « *L'État est un immense cimetière où viennent s'enterrer toutes les manifestations de la vie individuelle* ». Allant dans le même sens que lui, Nietzsche soutient que : « *L'État est le plus froid des monstres froids : il ment froidement ; et voici le mensonge qui s'échappe de sa bouche : moi l'État, je suis le peuple* ». Pour ces deux figures de proue de l'anarchisme, l'État est un oppresseur et doit par conséquent disparaître afin que l'individu retrouve son entière liberté. Ils voient en l'État un fossoyeur de libertés individuelles au nom de l'intérêt général. Ils prônent alors sa disparition via l'exaltation de l'implémentation du jusnaturalisme où seule la raison humaine doit constituer la barrière contre les écarts de comportement.

Si ces théories anarchistes ont le mérite de magnifier la liberté individuelle absolue, elles sont toutefois attentatoires à l'esprit même de liberté. Ne dit-on pas souvent : la liberté de l'un s'arrête où commence celle de l'autre ? Ne retournerait-on pas à l'état de nature, n'aboutirait-on pas au chaos social, s'il fallait reconnaître à l'être humain cette liberté absolue où seul le déterminent ses freins ? Thomas Hobbes ne disait-il pas : « *l'homme est un loup pour l'homme* ». L'homme étant ontologiquement agressif, ayant la propension à l'égoïsme,

l'état de nature entraînant l'éveil de la bestialité de l'être humain, il est manifeste que la consécration de l'anarchisme concourt à désorganiser la société qu'à assurer la cohésion sociale que vise l'encadrement des libertés individuelles.

Par ailleurs, faire de l'individu le garant de sa propre liberté c'est promouvoir des rapports conflictuels avec son alter egos. En effet, à partir du moment où chacun dicte sa loi au vu de l'absence d'une autorité souveraine, la barbarie et l'oppression envers les plus faibles devient de plus en plus flagrant

- **Le relativisme moral**

Une homogénéité des valeurs morales est-elle concevable lorsque nous savons que les mœurs sont le fruit du vécu quotidien, du niveau de développement, de la vision d'un peuple ? C'est une lapalissade que d'y répondre par la négative. La maxime latine *ubi societas ibi jus* qui met en avant l'idée selon laquelle chaque société édicte son droit, trouve alors ici tout son poids d'or. N'est-ce pas qu'un rappel que de souligner que les mœurs sociales sont d'une contingence indéniable ? Il suffit pour s'en convaincre, de se référer aux dispositions pénales de chaque pays pour remarquer aussitôt que les incriminations de certains comportements sont loin de faire l'unanimité. Nous pouvons ainsi constater que des comportements déviants tels que l'homosexualité³¹⁸, l'avortement³¹⁹, l'infidélité³²⁰, la prostitution³²¹, le proxénétisme³²², etc sont sévèrement réprimés dans la plupart des pays africains et au Cameroun plus précisément, alors que sous d'autres cieux, ces comportements sont tout à fait légitimes.

À l'inverse, certains comportements pourtant normaux en Afrique sont jugés antisociaux, mieux anormaux en Occident et par conséquent, incriminés et réprimés. Ainsi en est-il de la polygamie qui, au motif qu'elle porte atteinte au principe d'égalité entre l'homme et la femme, constitue une infraction.

Par ailleurs, la nécessité de l'adéquation des normes sociales à l'évolution des mœurs justifie les réformes législatives régulières. Des mécanismes juridiques antagonistes exprimant cet impératif de réformes sont régulièrement observés. On assiste alors à des opérations de décriminalisation et d'incrimination massives ou sélectives selon le contexte

³¹⁸ Article 343 du Code pénal camerounais.

³¹⁹ Art. 337 Cp.

³²⁰ Art. 361 Cp.

³²¹ Art. 347-1 Cp.

³²² Art. 294 Cp.

social prévalant. L'incrimination par le Nouveau Code Pénal intervenu le 12 juillet 2016 de la filouterie de loyer, des aliments et l'homogénéisation du quantum de peine sanctionnant l'infidélité³²³ et supprimant ainsi la discrimination jusque-là prévalant entre l'infidélité de l'homme et celle de la femme, sont évocatrices de l'opération de l'assainissement des rapports sociaux dans le contexte africain en général et camerounais en particulier. Ce relativisme moral transparait dans le contexte occidental par la dépénalisation de la faute d'infidélité en France et en Inde. En effet, dans ces deux pays, l'infidélité n'est plus considérée comme un délit³²⁴. Ainsi, l'époux offensé ne peut plus dorénavant et tout au plus, demandé qu'à être indemnisé sur le plan civil.

Par ailleurs, toujours dans la partie occidentale du globe terrestre, l'on constate que certains comportements tels que l'homosexualité, la prostitution, l'avortement ne sont pas appréhendés par les pouvoirs publics de la même manière. Ainsi, alors que la prostitution en Allemagne loin de constituer une infraction, est plutôt une activité légale et lucrative tant pour l'État que pour celles qui s'y livrent, en France, cette même activité est constitutive d'infraction assortie même des circonstances aggravantes lorsque certaines conditions sont réunies. Pour ce qui est de l'avortement, il faut souligner que c'est la question qui fait le plus de subjectivité dans l'appréhension par les pouvoirs publics occidentaux³²⁵. Alors qu'il est formellement interdit au Vatican, au Malte, à Andorre, en Pologne, et plus récemment aux USA, il est autorisé en France, en Irlande, en Islande, en Italie, bref dans la plupart des pays de l'Union Européenne.

- **L'éloge de la paranormalité**

Le relativisme cognitif ouvre la voie à la célébration des phénomènes paranormaux qui sont la conséquence de la mise entre parenthèse de la raison pour des connaissances dite "sorcelleries" en rapport à l'adhésion à l'intuitionnisme. Pour les apologistes des phénomènes paranormaux tel que Meinrad Hegba, le rationalisme ne relève et ne saurait relever toutes les exigences et défis auxquels la raison fait face pour expliquer le phénomène dans sa totalité. C'est pour cela qu'il montre qu'il est judicieux de se départir du rationalisme pour l'irrationalisme.

³²³ Art. 361 Cp.

³²⁴ Depuis 2016 en France et depuis 2018 en Inde.

³²⁵ Même au sein du même État, cette question ne fait pas l'unanimité dans son appréhension par les autorités publiques. Aux États-Unis par exemple, alors que le président de la République prônait récemment, notamment en juin 2022, la dépénalisation de ce phénomène, la Cour Suprême a révoqué cette faculté via l'arrêt ROE V. WADE incriminant par-là l'avortement sur toute l'étendue du territoire des États-Unis.

Ceci étant, « on appelle paranormaux des phénomènes tels que les mémoires prodigieuses, la xenoglossie (capacité à parler ou de comprendre les langues non apprises), les apparitions de mourants, les ectoplasmes (projections fantasmagoriques à partir des corps vivants, la multilocation d'un individu, la lévitation, etc...) »³²⁶. Autrement dit, le paranormal est « tout ce qui est en deçà des phénomènes extraordinaires »³²⁷ parce que les méthodes employées pour justifier ces phénomènes ne sont ni reconnues par la communauté scientifique, ni attestées par elle en raison de la difficulté de transmettre ce savoir.

Cependant, pour expliquer comment se matérialisent les phénomènes paranormaux, Hebga définit trois instances constitutives de l'homme à savoir le corps (la peau l'enveloppe charnelle), le souffle (signe de vie et de durée) et l'ombre (entité qui enveloppe le corps). Selon lui, « (...) la vie est l'union de l'ombre avec le corps, tandis que l'exister est l'être –là des deux, allant de concert avec la vie, et pourtant continue sa trajectoire une fois la vie dissoute. Lorsque l'ombre informe encore le corps, le sensitifs est vivant »³²⁸. Toutefois, comment traduire le phénomène de « multilocation » par exemple à partir de ces trois instances ?

La multilocation exprime « la présence d'un individu à deux ou plusieurs endroits »³²⁹. D'après Hebga pour que ce phénomène ait lieu, il faudrait une énergie interne à la matière qui favorisera le dédoublement parce que « l'énergie (...) est le tissu commun de tout en sorte que la matière n'est pas douée d'énergie, mais est énergie »³³⁰. C'est donc cette énergie qui permet la réalisation des phénomènes tels que la « lévitation »³³¹, « la métamorphose d'un corps en animaux »³³², « le cannibalisme mystique »³³³.

Toutes ces pratiques, bien qu'elles soient incomprises de façon rationnelle, demeurent pour les postmodernes une autre façon de concevoir l'homme dans son rapport avec l'environnement. D'après Cheikh Anta Diop, les phénomènes paranormaux sont beaucoup plus proches des sciences qu'on ne l'imagine puisque « les phénomènes parapsychologiques impliquant la simultanéité ne sont pas embarrassants pour la science, car, ils pourraient en

³²⁶ Meinrad Hebga, *La rationalité d'un discours africains sur les phénomènes paranormaux*, Paris, l'Harmattan, 1998, p.3.

³²⁷ *Ibid.*, p.4.

³²⁸ *Ibid.*, p.101.

³²⁹ *Ibid.*, p.205.

³³⁰ *Ibid.*, p.44.

³³¹ *Ibid.*, p.191.

³³² *Ibid.*, p.280.

³³³ *Idem.*

dernière analyse être ramenés à des faits physiques connu comme l'émission d'ondes électromagnétiques cérébrales : ainsi s'expliqueraient tous les cas de télépathie »³³⁴

2-LES CONSÉQUENCES DU POSTMODERNISME

À partir du moment où l'ère post vérité/ post factuelle promeut la destruction du sens et l'abandon de la raison, l'interrogation sur l'existence de valeurs morales universelles devient sujet de controverses. L'adhésion à une pluralité de rationalité est la principale cause de la prolifération des vices tels que encouragé par la philosophie antiréaliste qui vise à hisser la singularité au titre d'universel. Ce serait donc de prime abord le règne de la marchandisation de l'homme où les valeurs d'échanges et les demandes de solvabilité primeront sur la valeur d'usage. L'heureuse maxime kantienne qui nous invité à « *agir de telle sorte que [nous traitons] l'humanité dans [notre] personne et dans celle d'autrui toujours en même temps comme une fin, jamais simplement comme un moyen* »³³⁵ se verra disparaître. C'est pourquoi, Lucien Samir Oulahbib, en s'insurgeant contre l'existence d'un univers dans lequel il n'y a point de valeurs morales ou de hiérarchie de valeur, affirme qu'

en (sic) prétendant élever au contraire toute singularité au rang d'universel ne suffisant [qu'] à lui-même, cette façon de penser ne peut que favoriser le particularisme et le communautarisme qui oppose à la moindre critique le « droit à la différence » visé par lui-même.

Mais ceci, loin de protéger la singularité, la détruit, puisque chaque différence peut se propulser en niant tout lien objectif avec des limites qui seraient communes à toutes particularités. C'est par exemple le cas de tous ces discours qui légitiment le passage à l'acte du viol, du harcèlement comme autant de comportement sexuel (...) ou qui considère qu'étant donné l'inexistence d'une loi morale universelle, toute manipulation génétique, toute offre et demande d'organes, est non seulement concevable mais praticable³³⁶

- **La promotion des instincts ou la soumission aux forces obscurantistes**

La destruction du sens, la banalisation des principes rationnels conduit l'homme à adhérer aux croyances béates, aux forces obscures et ainsi à se livrer à la pratique de la sorcellerie, de la magie. Les adhérents à une telle rationalité louent un culte aux pratiques obscures qu'ils jugent pertinentes et nécessaire dans l'étude de l'homme dans son rapport avec autrui ou son environnement. L'auteur de *La rationalité d'un discours africain sur les*

³³⁴ Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie : anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence africaine, 1981, p.466.

³³⁵ Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des Mœurs* (1785), Paris, Hatier, 1963, p.47.

³³⁶ Lucien Samir Oulahbib, *Ethique et épistémologie du nihilisme, les meurtriers du sens*, Paris, l'Harmattan, 2002, pp 45-46.

phénomènes paranormaux tire sur la rationalité technoscientifique qu'il considère comme dogmatique comme si le recours à de telles pratiques pourrait procurer à l'homme un bien être ou tout au mieux le faire avancer dans sa quête de la recherche des possibilités pouvant satisfaire ses besoins existentiels. Comment la consommation mystérieuse de la chair (le cannibalisme mystique) aide-t-elle à faire perpétuer l'espèce ? puisque tel que Meinrad Hebga le définit, celle-ci « *comporte un meurtre authentique, une mise à mort lente et progressive perpétrée par des pratiques occultes* »³³⁷. On peut donc dire que l'épistémologie du paranormal est en réalité une réflexion qui égare l'homme dans la quête du sens et la préservation des valeurs suprêmes. C'est pourquoi Lucien Ayissi soutient qu' :

*en (sic) cherchant dans un hédonisme de type porcin, le plaisir de se laver dans les eaux usées ou de barboter dans la fange immonde d'un irrationalisme répugnant, mais qui allège sa pertinence et fonde son activité sur la généreuse affirmation relatives à la dangerosité de la technoscience, la philosophie se suicide carrément.*³³⁸

Ce suicide de la philosophie tel qu'évoqué par Lucien Ayissi est lié également au rejet de la démarche intersubjective dont le but était d'établir des critères objectifs qui devraient servir de soubassement à la science par le biais du consensus.

• **LES CONSEQUENCES DU REJET DE LA DÉMARCHE INTERSUBJECTIVE**

Le rejet de la démarche intersubjective a de lourdes conséquences tant sur le plan scientifique que social. Par démarche intersubjective, nous entendons un échange entre deux ou plusieurs consciences au cours duquel les idées sont confrontées. Le but de l'échange est de trouver un consensus et d'établir une norme à suivre en cas de résolution d'un problème. Cependant, avec la philosophie antiréaliste, l'opinion savante ne compte pas ; il s'agit d'un militantisme pour une société libre où le culte de l'expert étant banni, chacun est libre d'employer n'importe qu'elle méthode. Car, « *les citoyens et non des groupes d'experts ont le dernier mot pour décider de ce qui est vrai ou faux, utile ou inutile pour leur société* »³³⁹. Une telle approche a relativement des conséquences sur le plan scientifique dans la mesure où l'opinion pense mal. C'est pourquoi la communauté scientifique devrait formuler des canons méthodologiques afin qu'on ne puisse pas tomber dans le règne du « tout est bon ». C'est à raison que Thomas Samuel Kuhn insiste sur l'idée selon laquelle la science est une institution avec ses académiciens. C'est-à-dire que les lois doivent être revisitées selon un « air de famille ».

³³⁷ Meinrad Hebga, *op.cit.*, p.299.

³³⁸ Lucien Ayissi, *Philosopher aujourd'hui c'est philosopher autrement*, Paris, l'Harmattan, 2021, p.110.

³³⁹ Paul Karl Feyerabend, *Adieu la raison*, p.72.

S'agissant des conséquences du rejet de la démarche intersubjective sur le plan social, nous pouvons noter que ce rejet sonne le glas de l'avènement d'une société anarchiste qui refoule toute autorité. Car, l'impossibilité d'établir des règles et l'irruption conjointe de chaque citoyen au cœur de l'élaboration des lois ne peut que conduire au désordre. Or, l'intersubjectivité langagière peut être gage de paix et d'harmonie dans la mesure où il met un terme aux subjectivités qui s'affrontent par le biais des échanges tout en nous invitant à adhérer à un ensemble de références communes. Au-delà de ces différentes objections, quelle peut être la portée épistémologique de la philosophie antiréaliste ?

CHAPITRE 8 : LA PORTÉE ÉPISTEMOLOGIQUE DE LA PHILOSOPHIE ANTIREALISTE

Dans ce chapitre, il est question de présenter les enjeux de la philosophie antiréaliste qui sont d'ordres épistémologiques et philosophiques. Les enjeux épistémologiques s'illustrent par la définition de la notion de vérité en science en s'appuyant sur le caractère probabiliste des théories scientifiques ; et les enjeux philosophiques mettent un accent sur la lutte contre l'autoritarisme épistémologique.

I- LES ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES

La philosophie antiréaliste est une invitation à repenser les conditions de possibilité de la vérité scientifique. Au vu du caractère aléatoire des événements, la vérité devient nomade, sans doute insaisissable.

1-LE STATUT DE LA VERITE

L'évolution de la science a été à chaque fois possible grâce aux nouvelles découvertes qui renvoient ici aux nouvelles théories énoncées, mais aussi démontrées par des chercheurs et vérifiées par l'ensemble de la communauté scientifique avant de pouvoir être intégré dans le domaine d'activité concerné. L'interrogation pourra être portée à ce niveau sur la nécessité de démontrer et de vérifier une théorie.

En effet, les théories scientifiques doivent constamment être revisitées parce que, « *même réalisées dans des conditions de contrôles rigoureux, [elles peuvent donner lieu] à des résultats variables* »³⁴⁰. Cela signifie, qu'il existe des possibilités pour que la théorie corrobore avec le fait ou pas. C'est pourquoi, considérer une théorie en science comme une vérité établie est un réel danger en soi ; car celle-ci étant fondée sur des paramètres instables (les ensembles, les nombres, les unités ...) variant en fonction du fait que le monde évolue avec ces paramètres. Il y a lieu de souligner qu'en science, ce qui est vrai aujourd'hui pourra également l'être demain ou pas. Cette analyse illustre parfaitement la réfutabilité des théories scientifiques telles que développées par Karl Raimund Popper. Selon lui, « *Une théorie qui n'est réfutable par aucun événement qui se puisse concevoir est dépourvue de caractère scientifique. Pour les théories, l'irréfutabilité n'est pas (comme on l'imagine souvent) vertu*

³⁴⁰ Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique*, pp200-201.

mais défaut »³⁴¹. À titre illustratif, considérons le calcul suivant $1+1=2$. La solution à cette opération est certes juste, mais pas universelle. Puisqu'elle varie en fonction du domaine ; en informatique par exemple, le résultat est tout autre selon la base x choisie. On constate donc que, ce que l'on croyait connaître change au fur et à mesure qu'on évolue.

En allant dans ce même sillage, Claude Bernard affirme que « *Si l'on considérait une théorie comme parfaite et si l'on cessait de la vérifier par l'expérience scientifique, elle deviendrait une doctrine* »³⁴². Autrement dit, considérer une théorie en science comme étant une vérité absolue, c'est faire régresser la science. Car la science, étant la recherche des possibles, elle se donne pour tâche d'aller à la rencontre de l'inconnu pour le démystifier. C'est pourquoi, l'action de déconstruction des théories régnantes et de construction de nouvelles théories est continue.

À partir de là, la vérité devient donc nomade et insaisissable parce qu'il faut établir à chaque fois une marge d'erreur. Celle-ci est une prise en compte des diverses situations de vie, des aléas de la nature et du caractère aléatoire des événements. C'est ce qui en terme mathématique est traduit sous l'appellation de probabilité

2-LE CARACTERE PROBABILISTE DES THÉORIES SCIENTIFIQUES

D'après André Lalande, la probabilité est : « *dite statique si le rapport : A n'est pas connu a priori mais a été observé empiriquement sur un grand nombre de cas antérieur et étendu par l'hypothèse à tous les cas de même espèce* »³⁴³. Autrement dit, la probabilité désigne le caractère aléatoire d'un événement c'est-à-dire la marge à laquelle se soumet chaque théorie lorsqu'elle est sujette à un test expérimentale. C'est pourquoi, en science les données ne se donnent pas en valeur absolue, mais plutôt en valeur relative ; Parce que la connaissance que l'on a de l'objet ne peut qu'être qu'une vérité approchée.

En allant dans ce sillage Karl Popper relève le caractère probabiliste des théories scientifiques à partir de la critique de la méthode inductive. Selon lui, « *il est courant d'appeler « inductive » une inférence si elle passe d'énoncés singuliers (parfois appelés aussi énoncés particuliers) tels des comptes rendus d'observations ou d'expériences, à des énoncés universels, telles des hypothèses ou des théories* »³⁴⁴. Autrement dit l'induction est une méthode qui consiste à partir d'un fait ou d'un cas particulier pour déduire un cas général.

³⁴¹ *Idem, Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique* (1953), Paris, Payot, 1994, p.64.

³⁴² Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, 1865, p.385.

³⁴³ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p.833.

³⁴⁴ Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique*, p.23.

D'après Popper, le principal problème de l'induction est celui de la variabilité des cas. ; l'observation d'un phénomène X à un endroit Y donnée ne peut pas toujours être le même. Parce que, « *peu importe le grand nombre de cygnes blancs que nous puissions avoir observé, il ne justifie pas la conclusion que tous les cygnes sont blancs* »³⁴⁵. Il s'agit de comprendre par ces propos que la méthode inductive ne permet pas d'élaborer un principe qui permet déterminer la vérité des théories scientifiques. C'est pourquoi, il affirme dans *Conjectures et réfutations* que « *si, en guise de preuves empiriques, nous avons un troupeau composé d'un seul cygne noir et de mille cygnes blancs, il nous faudra tenir cette idée pour invalide* »³⁴⁶. D'après la logique inductive, la probabilité de tous les cygnes peut s'obtenir sous la loi 1-1 / n (1).

D'après (1), 1 est la probabilité vraie que l'on peut observer dans tous les cas. La probabilité de tous les cygnes blancs sera fonction de la loi (1).

$$\begin{aligned} \text{Nous aurons alors : } 1-1/1000 &= 1000-1 / 1000 \\ &= 999/1000 \\ &= 0,999.^{347} \end{aligned}$$

Au total, la confirmation d'un seul cygne noir, donne ainsi une valeur proche de 1(0,999). La proposition scientifique bénéficie tout de même d'un degré élevé de scientificité. L'analyse d'un cygne noir contredit l'énoncé universel « *tous les cygnes sont blancs* » en considérant ici le signe noir comme la seule théorie scientifique acceptable sans préjugés sur mille qui sont au contraire complètement réfutables en symétrie à l'ensemble des cygnes. Par analogie, on dira que la confirmation qu'une seule théorie soit « vraie » donnera une valeur proche de 1 et ainsi, l'analyse d'une théorie vraie contredit l'énoncé universel « *toutes les théories scientifiques sont réfutables et donc probabilistes* ». C'est pour cela que Karl Popper reconnaît l'importance de la théorie de la probabilité dans la physique moderne.

Il s'agit de comprendre par ces propos que la science n'est pas universelle, l'expérimentation donne des résultats variables et l'incertitude est au cœur de la physique moderne. Les expériences comme pile ou face sont « quasi aléatoires ». Cette analyse illustre en mathématique la démonstration par l'absurde ; dans ce cas, l'intérêt est portée à deux propositions A et B et on veut démontrer que A implique B (autrement dit, si A est vraie, alors B l'est aussi). Le raisonnement par l'absurde consiste à supposer que A est vraie et que

³⁴⁵ *Idem.*

³⁴⁶ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations*, p.146.

³⁴⁷ Philippe Nguemeta, Cours de philosophie du langage, université de Yaoundé 1, année académique 2021/2022, inédit.

B est fausse. On aboutit alors à une contradiction, ce qui entraîne que B doit être nécessairement vrai. Exemple : Démontrer que $\sqrt{2}$ est un nombre irrationnel :

On souhaite démontrer que $\sqrt{2}$ est irrationnel. Pour cela, on aboutit à une contradiction.

Supposons par l'absurde que $\sqrt{2}$ soit rationnel : alors $\sqrt{2} = a/b$ où a, b sont des nombres entiers positifs. Il est possible de simplifier la fraction a/b jusqu'à ce que a et b soient premiers entre eux (c'est-à-dire la fraction a/b ne puisse plus être simplifiée).

$$\sqrt{2} = a/b$$

$$\sqrt{2} b = a$$

$$2 b^2 = a^2$$

Puisque a^2 est pair, a est pair $a = 2 p$ où p est un entier positif.

$$2 b^2 = (2 p)^2$$

$$2 b^2 = 4 p^2$$

$$b^2 = 2 p^2$$

Puisque b^2 est pair, b est pair. Par conséquent, il est possible de simplifier la fraction a/b par 2 ce qui contredit l'hypothèse que a et b sont premiers entre eux. Puisque l'hypothèse « $\sqrt{2}$ est rationnel » conduit à une contradiction, c'est le contraire qui est vrai à savoir « $\sqrt{2}$ est irrationnel ».

Bien plus, la probabilité en science est l'une des raisons pour lesquelles certains théorèmes mathématiques ou physiques sont de nos jours incomplets ; et bien qu'ils aient été pensés pour la plupart, ils demeurent inachevés et sont classés dans ce qu'on appelle les problèmes du millénaire. Par exemple, les sciences de la matière sont plutôt un assemblage dissonant d'approches fondamentales différentes qui, parfois, s'opposent entre elles comme la gravité et la mécanique où se rejoignent parfois (unification) mais la compréhension humaine reste informelle puisque la théorie du tout n'est pas achevée.

II-LES ENJEUX PHILOSOPHIQUES

L'antiréalisme wittgensteinien a une portée philosophique indéniable. Celle-ci lutte contre l'autoritarisme épistémologique et invite à repenser les conditions du sens ou de la connaissance.

1-LA LUTTE CONTRE LE TOTALITARISME EPISTEMOLOGIQUE

D'entrée de jeu, la philosophie antiréaliste a comme enjeu philosophique la lutte contre l'autoritarisme épistémologique. Le rejet des règles strictes et le pluralisme méthodologique qu'elle défend comme c'est le cas dans le jeu de langage développé Ludwig Wittgenstein favorise une approche intersubjective qui prône la dialectique et banni les dogmes et le règne du « magister dixit ». En définissant le langage comme la faculté de communiquer, l'approche intersubjective montre que par le truchement des débats, échanges, les hommes parviennent à la vérité. Pour que cela soit concret, il faut développer une tolérance épistémologique au vu des affirmations qui semblent s'opposer à notre prise de position. C'est pourquoi Wittgenstein nous invite à « *considérer notre langage comme une vieille cité : un labyrinthe de ruelles et de petites places, de vieilles et de nouvelles maisons, de maisons agrandies à différentes époques ; et ceci environné d'une quantité de nouveaux faubourgs aux rues rectilignes bordées de maisons uniformes* »³⁴⁸.

Par ces propos, l'auteur des *Investigations philosophiques* attire notre attention sur les diverses approches que l'on peut utiliser dans le langage. Ces approches correspondent implicitement à l'admission d'une démarche dialectique parce qu'il s'agit d'une critique acerbe de tout système qui se veut détenteur exclusif du savoir. En reconnaissant que le langage permet aux individus de confronter leurs points de vue, de se tolérer, on peut atteindre une vérité partagée. Puisque seul et isolé uniquement avec ses semblables, l'homme ne peut pas accéder à la connaissance ; dans un tel contexte où la réalité est complexe, l'homme a besoin de confronter ses savoirs à celui des autres afin de parvenir à une connaissance un peu plus certaine. Il se pose donc la nécessité d'échanger et de débattre au sujet des notions qu'on prétend maîtriser ou avoir acquis au sein d'un groupe.

C'est pour cela que dans le domaine scientifique par exemple, pour qu'une loi soit prise en compte, il faudrait que les savants se regroupent avant, étudient la loi et voient si elle s'applique à tous les cas. Tel est le cas par exemple de la loi de l'énergie cinétique $E=mc^2$ et

³⁴⁸ Ludwig Joseph Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, §18, p.121.

la loi de la gravitation universelle $h = 1/2gt^2$. Il faut souligner que ces lois avaient été au préalable revisitées selon « un air de famille » par de nombreux chercheurs composant la communauté scientifique, précisément dans le champ de la physique avant sa mise en application. C'est donc à juste titre que Karl Popper affirme : « *c'est seulement si l'expérimentation peut être répétée et vérifiée par d'autres, qu'elle devient l'arbitre impartial des controverses scientifiques* ». Bien plus il poursuit en disant qu'« *aucun énoncé qui ne peut être contrôlé de manière intersubjective, ne peut être utile à la science* ». Autrement dit, « *toute science a pour but une connaissance intersubjective, c'est-à-dire valable pour tous les sujets* »³⁴⁹

Au vu de ces propos, il transparaît que la crédibilité d'une théorie scientifique nécessite l'assentiment de tous les membres de la communauté scientifique. Mieux encore, pour qu'une théorie soit érigée en règle universelle, il faudrait une vérification de celle-ci ainsi que l'accord des différents chercheurs dans le domaine donné. C'est pour cette raison que Thomas Samuel Kuhn démontre qu'il existe des périodes de « *science normale* »³⁵⁰ où les savants se regroupent et travaillent sur des théories arrêtées.

Il convient de souligner que le rôle de l'intersubjectivité langagière est perceptible dans la pensée de Socrate. Ce dernier ayant examiné l'enjeu de l'échange affirme dans l'un de ses dialogues avec Gorgias que :

*Je pense, Gorgias, que tu as l'expérience de nombreuses discussions et que tu as remarqué ceci : ce n'est sans mal que les interlocuteurs définissent les uns et les autres les sujets sur lesquels ils s'engagent en discussion et parviennent à quitter un entretien en ayant appris quelque chose et en s'étant instruit eux-mêmes*³⁵¹.

Bien plus, la philosophie antiréaliste, à travers la démarche intersubjective qu'elle relève nous invite à combattre le totalitarisme épistémologique parce que la rationalité est une affaire d'institution du débat critique public.

2-LA DISSOLUTION LANGAGIERE

La philosophie de Wittgenstein conduit à la dissolution langagière avec des auteurs comme Richard Rorty. Pour le philosophe américain, il ne saurait y avoir de « *vérité*

³⁴⁹ Antonia Soulez et al, *Manifeste du cercle de Vienne*, p.132.

³⁵⁰ Thomas Samuel Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, p.45.

³⁵¹ Platon, *Gorgias* (1987) 457c-458b, trad.fr B Piethe, coll. "Les classiques de la philosophie", 2000, pp.28-30.

objective »³⁵² parce que le but de la recherche est de parvenir à un accord intersubjectif par le biais des échanges ; elle est « *une rude compétition entre les théories, des mouvements et des écoles alternatifs* »³⁵³. Autrement dit, le pragmatisme de Rorty est une incitation à revoir à la baisse les prétentions de la philosophie spéculative ou représentative ; en particulier celles de la raison, qui défend l'idée selon laquelle « *la raison comme relation, suppose une connaturalité entre le sujet et l'objet* »³⁵⁴. En d'autres mots, la philosophie spéculative croit que la pensée, est capable à partir d'elle-même, et sans faire recours à aucun support empirique ou matérielle, d'inférer de nouvelle connaissance.

Toutefois, pour parvenir à cet accord intersubjectif tel que défendu par le pragmatisme de Richard Rorty, il faut également remettre en cause les prétentions de la philosophie réaliste qui « *consiste particulièrement à penser qu'il peut exister (...) une fidélité à la réalité* »³⁵⁵. En d'autres termes, l'excès d'assurance des réalistes est une attitude à proscrire ; car seule la recherche d'une adéquation entre le fait et la chose n'est pas suffisante pour restreindre le champ de la connaissance. D'après l'auteur, il faut garder une attitude modeste dans le processus de recherche de la connaissance scientifique parce que « *le désir d'objectivité n'est que le désir d'accéder à des croyances qui feront éventuellement l'objet d'un accord sans contrainte lors d'un débat libre et ouvert à ceux dont les croyances sont différentes* »³⁵⁶. Par ces propos, on peut noter que tout comme la philosophie antiréaliste de Wittgenstein, le pragmatisme de Rorty a comme enjeu philosophique le refus d'assigner des barrières à la connaissance scientifique.

Cependant, il est à souligner qu'une telle investigation n'est pas à confondre avec le relativisme compris en tant que « *conception selon laquelle, toute croyance, pour une question donnée, voire pour quelque question que ce soit, est bonne que n'importe qu'elle autre* »³⁵⁷. D'après l'auteur, faire la science ne consiste pas à penser qu'au sortir de l'élaboration d'une théorie scientifique par exemple, on puisse admettre qu'il y ait différents

³⁵² Emmanuel Kounti Edimo, *La dissolution langagière de la vérité. R. Rorty et le défi de l'herméneutique*, thèse de doctorat Ph.D, dirigée par Nkolo Foé et codirigée par Charles Romain Mbelé, septembre 2022, p.71.

³⁵³ Richard Rorty, *L'homme spéculaire*, trad.fr Thierry Marchaise, coll. 'L'ordre philosophique', Paris, Seuil, 1990, p.54.

³⁵⁴ *Idem*, « l'auteur universaliste, profondeur romantique, ruse pragmatique » in *La rationalité une ou plurielle*, dir P.J. Houndondji, Dakar, CODESRIA, 2007, p.12.

³⁵⁵ *Idem*, *L'homme spéculaire*, p.418.

³⁵⁶ *Idem*, *Science et solidarité. La vérité sans le pouvoir*, trad.fr Jean Pierre Commeti, coll. 'Tiré à part', Paris, édition de l'éclat, 1990, p.585.

³⁵⁷ *Idem*, *Conséquences du pragmatisme : essais* (1980), trad.fr Jean Pierre Commeti, Paris, Seuil, 1993, p.309.

points de vue sur une même question sous prétexte qu'à chacun sa vérité. Écoutons-le à ce sujet :

le (sic) relativisme qui prétend que seules les considérations "non naturelles" ou "non cognitives" permettent de partager des candidats à la fois sérieux et incompatibles à la croyance n'est jamais qu'un de ces petits copains imaginés par les platoniciens, les kantien, qui partagent le même univers de fantasme que le solipsiste, le sceptique et le nihilisme moral.

Il s'agit de comprendre par ces propos que l'idée qui doit gouverner l'élaboration d'une théorie de la connaissance est de créer un terrain d'entente avec les autres au moyen de la discussion ; raison pour laquelle il est important de privilégier le consensus et de rejeter l'idée d'une immutabilité et d'une atomicité de l'organisation de la connaissance.

CHAPITRE 9 : WITTGENSTEIN ET L'AFRIQUE

Dans ce chapitre, il s'agit de préciser les implications de la philosophie antiréaliste en contexte africain ; principalement insister sur le fait qu'elle invite à la valorisation des possibilités culturelles de chaque peuple.

I-LA PROMOTION DES CULTURES ENDOGENES

Le langage traduit un ensemble de répertoires de pensées qui soit décrit les réalités culturelles, soit les questionnent dans le but d'anticiper sur les préoccupations futures.

1-SENS ET SIGNIFICATION DES CONCEPTS

De manière générale,

la (sic) culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, les arts et les lettres, les modes de vie et les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances³⁵⁸.

Autrement dit, elle désigne l'ensemble des us et coutumes propre à un groupe d'individu ou d'Homme. Ainsi, la notion de culture puisqu'elle décrit les faits inhérent à chaque peuple, on peut donc dire que la culture endogène est celle qui prend naissance à l'intérieure d'un groupe ou celle à partir duquel le groupe pourrait également s'identifier au travers de la langue ou des coutumes. Ici, l'accent sera porté sur la langue comme mode d'identification d'un peuple et comme catalyseur de développement.

2-LA VALORISATION DES POSSIBILITES CULTURELLES

L'antiréalisme wittgensteinien, en admettant plusieurs formes d'entités permettant d'intégrer au sein du langage diverses représentations qui soient d'ordre pictural ou interprétatif, induit à reconnaître que chaque discours est particulier parce qu'il intègre un aspect du jeu. À partir de l'ensemble des « coups » employé dans le jeu de langage servant à traduire différentes actions, Wittgenstein invite à la valorisation des possibilités culturelles de chaque peuple ; car, la particularité du jeu est qu'il rompt avec toutes valeurs universelles qui

³⁵⁸ Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles, conférence mondiale sur les politique culturelles, Mexico city, 26 juillet- 6 Aout 1982, dernière modification 1^{er} septembre 2013, consulté le 8 février 2023 à 9h (<https://www.bak.admin.ch/bak/fr/home/themes/definition-de-la-culture-par-l-unesco.html>.)

ont pour but d'ériger un système de pensée comme supérieur et comme représentatif de toute structure externe. C'est pourquoi au sein du jeu de langage, chaque peuple peut s'exprimer et faire valoir ses idéologies. À cet effet, « *pensée, langage et civilisation se correspondent et même s'identifient* »³⁵⁹.

Il s'agit de comprendre ici que le langage est employé pour traduire le vécu d'un peuple ; d'ailleurs les différents signes et symboles qui sont employés ont une correspondance avec l'identité culturelle du peuple en question. La langue est « *une vision du monde comme raison en acte, raison constituée* »³⁶⁰. Autrement dit, elle traduit un ensemble de répertoires de pensées qui soit décrit les réalités culturelles, soit les questionnent dans le but d'anticiper sur les préoccupations futures. D'après Fabien Eboussi Boulaga,

*toute (sic) langue est une vision particulière, opérant une sélection au sein de la réalité pour en constituer une image différente de celle des autres. Chacune d'elles expriment l'énergie qualitative de l'ethnie, qui s'efforce de se traduire du dedans au dehors, d'affirmer sa nature et de se tenir dans son accomplissement. Elle exprime, autrement dit, le génie de l'ethnie en autre langage, sa force spirituelle.*³⁶¹

Il ajoute « *le sujet de la langue, c'est l'ethnie qui y manifeste ses caractéristiques et poursuit sa propre attestation, en découpant dans le réel des aspects différents en unité ou en catégories différentes* »³⁶². En d'autres mots, les langues s'organisent de façons différentes d'une communauté à une autre parce que « *ce qui parle dans une langue c'est l'âme d'un peuple* »³⁶³. Les structures physiques expriment dès lors les structures linguistiques. Il n'y a donc plus nécessité de se conformer à la critique du langage naturel parce que « *toute vision unidimensionnelle ou réductrice est une erreur* »³⁶⁴. La signification à ce niveau est liée à l'histoire d'un peuple reflétée par les différentes structures linguistiques dans leur entreprise d'analyse et d'interprétation du fait ou d'appréhension du réel. On constate donc qu'une langue « *peut avoir ses orientations propres, ses découpages de la réalité trahissent son contexte, son rapport a une nature déterminée, son organisation sociale, qui l'amènent à élaborer tel ensemble de concepts, de discours et de distinctions plutôt qu'une autre* »³⁶⁵. C'est donc la spécificité de chaque langue qui permet d'interpréter la vision d'un peuple.

³⁵⁹ Fabien Eboussi Boulaga, *La crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence africaine, 1977, p.133.

³⁶⁰ *Ibid.*, p.134.

³⁶¹ *Ibid.*, pp136-137.

³⁶² *Ibid.*, p.137.

³⁶³ *Idem.*

³⁶⁴ Edgar Morin, *La complexité humaine*, Paris, Flammarion, 1994, P.30.

³⁶⁵ Fabien Eboussi Boulaga, *op.cit.*, p.138.

Bien plus, l'antiréalisme Wittgensteinien en invitant à la promotion des cultures endogènes, nous permet de relever que la langue construit le monde par le truchement de la culture ; c'est l'élément culturel qui est en effet le reflet de l'identité. Cependant, pour que celui-ci soit manifeste, il faudrait qu'il tienne compte de son milieu parce qu'à partir du moment où l'homme use du langage pour communiquer avec son alter ego, le langage n'est plus un simple instrument, un moyen, mais plutôt une manifestation, une révélation de notre essence la plus intime. Raison pour laquelle il ne saurait exister de « *langues suffisamment similaires pour qu'on puisse les considérer comme représentant la même réalité sociale. Les mondes dans lesquels vivent les différentes sociétés sont des mondes distincts et non pas seulement le même monde des sous-étiquettes différentes* »³⁶⁶. Cela signifie que la réalité sociale, en tant qu'inhérente à chaque groupe émane d'une activité langagière qui traduit l'interprétation de la vie. Il y a lieu de souligner ici que chaque discours est essentiel parce qu'« *une langue donne souligne certains aspects de la réalité qu'une autre ignore, développe une approche analytique là où la seconde met en œuvre une saisie globale* »³⁶⁷. Autrement dit, chaque locuteur construit son univers en faisant appel aux différents organes constitutifs de la langue.

Il s'agit de comprendre par ces propos que l'interculturalité se situe dans une pluralité d'innovation qui est liée à la fonction utilitaire, culturelle et intellectuelle qu'un peuple assigne à la langue dans l'optique de raconter une histoire ou au mieux se projeter.

II-L'ÊTRE AU MONDE DES AFRICAINS

Les africains doivent se servir de leur identité spécifique afin de mieux s'affirmer ; non pas comme un Être jeté parmi les autres mais comme un Être créateur et ce à partir de la valorisation de leur langue.

1-LANGUE ET VISION DU MONDE

La langue, en tant qu'instrument qui permet d'atteindre la connaissance peut déterminer la vision du monde d'un peuple ; en ceci qu'elle part sur des spécificités et des expériences qui sont particulières au peuple en question afin qu'il puisse s'affirmer devant d'autres communautés linguistiques.

³⁶⁶ Claude Morilhat, *Empire du langage ou impérialisme langagier ?* Suisse, édition deux pages, 2008, p.104.

³⁶⁷ *Idem.*

En effet, chaque communauté linguistique pour s'identifier et se reconnaître dans le reste du monde, doit conserver et mettre en avant sa langue locale ou traditionnelle et non se soustraire à une langue d'ailleurs ; car les images, sensations et émotions associées aux différentes langues sont propre à chaque tribu de par leur vécu quotidien. Wittgenstein, en démontrant donc que « *les mots par lesquels j'exprime mes souvenirs constituent ma réaction aux souvenirs* »³⁶⁸ nous invite implicitement à partir de nos réalités pour pouvoir nous identifier à l'autre.

2-LANGUE COMME CATALYSEUR DE LA LIBERATION ET DU DEVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE

La seconde philosophie de Ludwig Wittgenstein promeut implicitement l'ouverture du savoir scientifique aux différentes représentations distinctives de chaque peuple. Celles-ci justifient la relation particulière que « *chaque entité humaine ou culturelle [entretient] avec le monde des symboles et des représentations qui lui sont propre* »³⁶⁹. La promotion d'une telle vision du monde en marge des considérations réductrices ou unidimensionnelles du savoir, peut être considérée comme étant une incitation à s'ouvrir aux autres notamment dans ce carrefour du donner et du recevoir à partir de la mise en avant de notre identité culturelle. Il s'agit de comprendre ici que l'Afrique peut trouver son compte dans une telle philosophie qui promeut l'ouverture si elle identifie les éléments positifs de sa culture et use de cela pour faire face aux tumultes de la vie à l'instar des pandémies.

En effet, « *les religions traditionnelles se dévoilent comme dynamiques fondatrices et protectrices de l'humanité de l'homme contre le pouvoir du mal et la puissance d'inhumanité* »³⁷⁰ ; raison pour laquelle une reconnexion avec certaines pratiques culturelles ancestrales est jugée nécessaire pour avoir des vues générales sur le monde et mieux être. C'est pourquoi, lorsque la vie est ébranlée dans ses fondements, les dynamiques culturelles apparaissent comme moyen pouvant garantir une vitalité existentielle. Tel est par exemple le cas de la réaction des Africains face à la pandémie du covid 19 lorsque ces derniers décident de conserver « *les savoirs et les médications traditionnelles fondées sur les rites d'initiation,*

³⁶⁸ Ludwig Joseph Johann Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, § 343, p.234.

³⁶⁹ Jean Bertrand Amougou, *Réflexion sur la rationalité*, Tome 1, *Variations culturelles d'un thème chez P. M. Hebga*, Paris, l'Harmattan, 2016, p.76.

³⁷⁰ Ka Mana, *L'Afrique notre projet, Révolutionner l'imaginaire Africain*, Yaoundé, éditions Terroirs, 2009, p.317.

la thérapie des herboristes et des décoctions naturelles »³⁷¹ au détriment des vaccins imposés par l'organisation mondiale de la santé. C'est ainsi que cette pandémie rappelle « *le processus d'émergence du soi, du devenir –africains en cette ère où l'occident tient toujours à imposer sa vision eurocentriste et impérialiste du développement et de la science* »³⁷². On constate donc que la dynamique culturelle ancestrale bien qu'elle semble être dans une posture tranquille, surgit toujours lorsque l'existence paraît être menacé. C'est pour cela que Meinrad Hebga fait une plaidoirie pour les logiques particulières non occidentales. Écoutons-le « *les Africains doivent partir de ce qu'ils sont. Ils ne peuvent pas faire l'économie de leur être- au –monde, qui leur permet d'assurer, à bon escient, leur passé toujours présent en eux et autour d'eux* »³⁷³. En d'autres mots, les africains doivent se servir de leur identité spécifique afin de mieux s'affirmer ; non pas comme un Être jeté parmi les autres mais comme un Être créateur.

Pour ce fait, il est judicieux de s'adosser sur les cultures scientifiques parce que dans le marché néolibéral seule rationalité scientifique est gage de stabilité sociale et économique puisqu'elle pousse l'homme à s'affranchir des vieux mythes, à prendre en main son avenir, à inventer son histoire et sa civilisation. Il n'est donc pas question ici de développer un relativisme aveugle ou absolu qui prend appui sur des considérations non rationnelles, des croyances et des fantasmes. Si des auteurs comme Frege, Wittgenstein ont compris que le rationalisme absolu est révolu, alors il y a lieu de faire attention car la philosophie est relativement absolue puisqu'elle passe tout au « crible de la pensée critique », sans être absolument relative.

Sous ce rapport, la véritable pensée africaine doit proposer les armes pour lutter contre le néolibéralisme sauvage qui se vit actuellement ; et ceci n'est possible que si nos cultures ont un fond scientifique. Car, l'esprit scientifique ne peut s'enraciner qu' « *au détriment d'une mentalité surnaturaliste* »³⁷⁴. Il est donc question ici de révolutionner notre être puisque l'ennemi à abattre

ce (sic) n'est pas seulement l'envahisseur étranger, mais également, dans nos sociétés, toutes les forces (hommes, institutions, structures sociales, cultures et croyances) qui ont été et son encore ses complices, toutes les lacunes qui ont facilité son entreprise.

³⁷¹ Philippe Nguemeta, « Les pratiques médicales à l'épreuve de la pandémie à corona virus : Regards croisés entre médecine traditionnelle africaine » in *Le monde face à la laïcité et au covid 19. Quelles leçons pour l'Afrique ?* dir Jean bertrand Amougou, Paris, l'Harmattan, 2021, p.202.

³⁷² *Ibid.*, p.205.

³⁷³ Meinrad Hebga, La rationalité d'un discours africains sur les phénomènes paranormaux, p.18.

³⁷⁴ Marcien Towa, *L'idée d'une philosophie négroafricaine*, coll. " point de vue" N°8, Yaoundé, Clé, 1979, p.69.

*Dans ces conditions, faire la révolution ne peut plus signifier uniquement se débarrasser de l'étranger, mais également se transformer en profondeur. La révolution doit être en même temps une auto-révolution*³⁷⁵.

Autrement dit, la révolution nous convie à la tâche de dénouer avec les croyances, les pratiques dites paranormales afin de s'autodéterminer, de s'auto-affirmer. C'est sans doute pourquoi Marcien Towa souligne que « *la révolution n'abolit pas l'identité d'un peuple, sa particularité, elle lui impulse un dynamisme et un mouvement et ainsi la maintient vivante* »³⁷⁶. En d'autres termes, la révolution nous invite à développer nos cultures endogènes et à faire d'elles des cultures compétitives, vivantes, capables de s'imposer dans le monde. De ce fait, le meilleur moyen de transcender la culture qui nous est offerte est celui qui nous permet de nous représenter une culture qui ne se flatte pas de tenir tout pour sacrée, mais qui adopte un esprit de tolérance lorsqu'elle embrasse les principes logiques de la rationalités scientifiques dans l'optique de se servir de ceux-ci comme point d'appui dans le processus d'élaboration et de découverte de nouveaux paradigmes les plus crédibles.

Il s'est agi dans cette partie de relever la pertinence logique et objective de la pensée de Ludwig Wittgenstein. Pour mener à bien cette interrogation, une énumération des insuffisances de la philosophie antiréaliste a été faite dans l'optique de montrer que le pluralisme méthodologique qui sous-tend cette philosophie peut s'avérer être néfaste dans la mesure où elle ouvre voie à diverses sortes de rationalités et promeut le relativisme qui lui, incite à l'anarchiste. Au-delà de ces objections faites, les réflexions qui ont suivi ont été centrées sur la portée épistémologique de la philosophie antiréaliste afin de montrer qu'elle permet non seulement de lutter contre l'autoritarisme épistémologique, mais aussi invite à reconnaître chaque particularité culturelle en tant que force vitale.

³⁷⁵ *Ibid.*, p.40.

³⁷⁶ *Ibid.*, p.336.

CONCLUSION

Au terme de cette réflexion portant sur la thématique suivante : « du réalisme à l'antiréalisme : les enjeux de la critique wittgensteinienne de la signification », nous nous sommes attelés à résoudre le problème du statut logico-épistémologique de la pensée dans la construction de la réalité factuelle.

En effet, le présent travail part des travaux des devanciers de Ludwig Wittgenstein sur la problématique ayant trait à la philosophie analytique pour préciser que ses différentes prises de positions autour du langage, de la vérité et du monde ne naissent pas ex nihilo. Elles émanent de la critique de la logique classique par ses prédécesseurs notamment Gottlob Frege et Bertrand Russell. Ces derniers relèvent les fautes de la logique classique ainsi que ses problèmes de pertinence à savoir : son intérêt pour la forme de l'argument plutôt que du contenu, sa préoccupation pour la cohérence, la validité et la structuration des propositions plutôt que la recherche des conditions dans lesquelles l'énoncé formulé peut être vrai ou faux. C'est fort de tout cela que Frege formule l'idéographie dans le but de dissiper les confusions du langage ; l'idéographie est loué pour « *la subtilité de son symbolisme et le pouvoir d'éliminer les richesses inutiles et les imperfections de la langue commune* »³⁷⁷. La subtilité de l'idéographie réside dans la nécessité de ramener tout énoncé à des questions logiques ; c'est pourquoi, Frege adresse une critique aux langues naturelles. Ce langage est d'après lui, pourvu d'expressions polysémiques, vagues, de notions ambiguës parce que la compréhension du contenu assigné à un mot est liée aux représentations mentales. C'est ce qui justifie la critique qu'il énonce vis-à-vis du psychologisme en insistant sur le fait qu'il prend l'acte d'assertion du contenu pour le contenu lui-même pourtant « *l'expression n'a de signification que dans la proposition* »³⁷⁸.

À sa suite, Bertrand Russell, toujours dans l'optique de rechercher la clarté dans la formulation de toute énoncé, fonde sa logique sur l'atome linguistique afin de montrer que le monde est issu de fait atomique indépendant les uns des autres. D'après Russell, le fait représente la relation existant entre les objets puisqu'il « *déterminent (...) la négation ou l'affirmation des propositions* »³⁷⁹. En d'autres mots, il assigne à la proposition une valeur de vérité. A cet effet, Bertrand Russell subdivise la logique symbolique en trois parties à savoir :

³⁷⁷ Gottlob Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, p.19.

³⁷⁸ *Ibid.*, p.188.

³⁷⁹ Bertrand Russell, *La méthode scientifique en philosophie*, p.84.

le calcul propositionnel qui renvoie au « *fait que toutes les propositions ont pour hypothèses et pour conséquente l’assertion d’une implication matérielle* »³⁸⁰, le calcul de classe qui se caractérise par trois notions fondamentales notamment, la notion de relation, de fonction propositionnelle et de ‘tel que’ ; et enfin le calcul des relations qui est compris à partir du calcul des classes dans lequel une relation avait été au préalable établie entre la variable et la fonction propositionnelle. Selon l’auteur, tous ces différents calculs ont pour but de déterminer la classe des objets s’il s’agit de la théorie des types ou de traiter de l’existence des ensembles entre eux, de leur interaction et de l’étendu d’un corps s’il est question de la théorie des classes.

C’est cet héritage logique qui permettra à Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus* de débusquer les fautes catégorielles ou les transgressions de syntaxes employées dans le langage. Pour ce faire, il procède par une redéfinition de la notion de proposition en tant qu’ « *image de la réalité* »³⁸¹ parce qu’elle véhicule une signification qui est le fait qui lui correspond immédiatement ; il invite à travers ses propos à adhérer à la logique symbolique parce qu’elle participe à la formalisation des propositions à l’aide des arguments, des variables, des fonctions et des connecteurs logiques et également parce qu’elle reconnaît les frontières du « *langage ou du dicible* »³⁸². À partir du calcul des prédicats, le philosophe autrichien énumère les conditions dans lesquelles un énoncé peut être jugé vrai ou faux à travers l’élaboration des tables de vérités. Celles-ci mettent en relief les variables et les constances logiques telles que l’implication matérielle, l’équivalence immatérielle, la négation, la disjonction inclusive ou exclusive et la conjonction. Étant donné que l’usage de la table de vérité a pour but de déterminer la véracité d’un énoncé tout en mettant l’accent entre ce qui se dit et ce qui se montre, Wittgenstein remet en cause la métaphysique, l’éthique et l’esthétique.

Il se présente comme un philosophe clinicien dont la vocation est d’éliminer les analogies abusives à travers l’identification des maladies philosophiques. Parmi celles-ci, on dénombre le caractère illusoire des questions philosophiques qui conduit aux divagations de toutes sortes et l’usage incorrect de la grammaire qui, à partir d’une mauvaise analyse grammaticale nous invite à tenir pour très profonde une expression qu’une bonne analyse aurait sans doute montré qu’elle peut être aisément compréhensible. D’après Wittgenstein, la

³⁸⁰ *Ibid.*, *Écrits Logiques Philosophiques*, p.34.

³⁸¹ Ludwig Joseph Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.01, 4.021, pp 46-47.

³⁸² *Ibid.*, aphorisme 5.62, p.86.

philosophie est malade parce qu'elle s'intéresse à ce qui est caché ; c'est pourquoi il est judicieux que les philosophes fassent une introspection dans l'optique de « *lutter contre l'ensorcellement par les moyens de notre langage* »³⁸³. La visée thérapeutique de la philosophie consistera donc à dévoiler les analogies abusives en diagnostiquant le visible tout en refoulant l'idée d'une connaissance en deçà des phénomènes et à clarifier le discours par le truchement d'une investigation grammaticale qui permet d'élucider les possibilités des phénomènes tout en établissant une adéquation entre le mot et le vécu. À partir de là, on peut comprendre pourquoi, pour l'auteur du *Tractatus*, la théorie du tableau/ image est nécessaire dans le processus de formulation de tout énoncé. Celle-ci assigne à la proposition une fonction picturale qui est celle de d'écrire l'ensemble des éléments se situant dans l'espace logique et purifie le langage de toutes expressions dépourvues de sens. C'est ce qui justifie la tripartition wittgensteinienne de la proposition (proposition métaphysique, proposition logico-mathématique et proposition des sciences de la nature) et la formulation des principes logiques tels que le principe de bivalence, d'extensionnalité, de binarité et de compositionnalité ou de vérifonctionnalité pour préciser que leur emploi joue un rôle considérable dans la clarification du langage et facilite la compréhension entre les hommes.

Il y a lieu de souligner ici que, par l'usage des signes, des symboles, des variables, des constances logiques et des quantificateurs, Wittgenstein proclame la mort du langage ordinaire. Pour lui, il est assez complexe parce qu'il y a un rapport étroit entre le mot et la psychologie de celui qui énonce le mot ; ce qui engendre sans cesse des mésententes et des incompréhensions. Le langage ordinaire parce qu'il se heurte donc à la difficulté de nous offrir une perception raffinée du réel, Wittgenstein affirme qu'il faut mettre en avant le langage symbolique puisqu'il promet une intercommunication consensuelle. En d'autres mots, le symbolisme logique par les principes qui le régissent confère au langage un caractère fluide et pertinent.

Toutefois, la difficulté liée à la théorie de la représentation à savoir la description de l'homme en tant qu'un simple peintre qui décrit les objets du monde extérieur sans émettre des jugements de valeur, nous a conduit à rechercher une nouvelle approche définitionnelle du langage dans laquelle, « *le monde objet, ou le monde comme représentation, (...) n'est pas la seule face de l'univers ; il n'en est pour ainsi dire que la superficie ; il y a outre la face interne, absolument différente de la première, essence et noyau du monde et véritable chose*

³⁸³ *Idem, Investigations philosophiques*, §109, p.165.

en soi (...), la volonté »³⁸⁴. Autrement dit, le sujet donne sens aux différents éléments perçus dans le monde. La conception scientifique ou moniste du monde se trouve donc être remise en cause au profit de l'emploi du langage en tant qu'activité sociale consistant à une accumulation de jeu ; traduit chez Wittgenstein à travers la philosophie antiréaliste.

La philosophie antiréaliste remet en question « *l'atomisme logique relativement à l'incomplétude du symbolisme logique* »³⁸⁵. Elle réhabilite la métaphysique au sein de la cité scientifique et attribue un sens nouveau à la notion de signification. La signification n'est plus garantie par une structure idéale de la proposition dont la représentation serait évidente et impérative, mais elle revêt un contexte particulier qui renvoie à l'usage du langage selon les déterminations culturelles, anthropologiques et contextuelles. Cela signifie qu' « *il y a pas de schémas unique ou nécessaire de la signification, mais les manières multiples de signification qui s'établissent, s'inscrivent et se montrent dans le langage* »³⁸⁶. En d'autres termes, la signification ne fait pas intervenir le critère d'objectivité du sens. C'est ce qui explique la réappropriation du principe contextuel par Ludwig Wittgenstein. D'après lui, « *la proposition a un sens, et ce n'est dans le contexte qu'un nom a une signification* »³⁸⁷.

Ainsi, la particularité du principe contextuel est qu'il n'existe pas de définition formelle arrêtée sur une notion. Cette polysémie dans le langage, Wittgenstein le présente comme un jeu. Les jeux de langage étant de divers ordres et caractérisés principalement par la relativité, l'arbitraire des règles et la pluralité des grammaires, l'irréductibilité à des formes logiques, la vérité devient circonstancielle et réside dans la description que le sujet donne de l'objet. Il y a donc une pluralité de sens qui traduit les différentes interprétations que peuvent avoir un mot et le renouvellement continu des règles dans le jeu de langage en fonction de la situation d'énonciation. Ainsi, l'idée d'une probabilité $\frac{1}{2}$ pouvant démontrer qu'une proposition est vraie ou fausses lorsqu'elle s'applique à la vérité n'est plus envisageable.

Cependant, l'ouverture du savoir scientifique telle que décrit par l'auteur des investigations philosophiques semblent être problématique. En affirmant que dans un jeu de langage « *nous ne connaissons pas des limites, parce qu'il n'y en n'a point de tracées* »³⁸⁸, Wittgenstein pose implicitement les jalons d'une philosophie anarchiste. L'anarchisme

³⁸⁴ Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation*, p.114.

³⁸⁵ Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et falsificationnisme*, p.105.

³⁸⁶ Daniel Nicolet, *Lire Wittgenstein*, p.31.

³⁸⁷ Ludwig Joseph Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 3.3, p.39.

³⁸⁸ *Idem*, *Investigations philosophiques*, §60, p.149.

méthodologique récuse « *la validité universelle de n'importe quelle règle* »³⁸⁹ et considère la science en tant qu'activité dynamique, c'est-à-dire un univers où tout est possible. Elle sonne le glas de l'adhésion à une pluralité de rationalité et ouvre la brèche à l'ère post vérité/ post factuelle. Celle-ci a pour principal caractéristique la négation de l'idée d'une vérité objective, l'arbitraire des règles et le relativisme tant cognitif, moral, esthétique que politique. Le relativisme tel que décrit par les postmodernes a pour conséquences majeures la fin des valeurs morales, la promotion des instincts ou la soumission aux forces obscurantistes.

Au-delà de ces différentes objections, nous avons relevé la portée épistémologique de la philosophie antiréaliste. Celle-ci s'illustre par la définition de la vérité en science en se référant au caractère probabiliste des théories scientifiques, la lutte contre l'autoritarisme épistémologique et la valorisation des possibilités culturelles de chaque peuple à partir de la promotion des cultures endogènes.

³⁸⁹ Paul Karl Feyerabend, *Contre la méthode*, p.137.

BIBLIOGRAPHIE

I-OUVRAGES DE LUDWIG WITTGENSTEIN

- *Tractatus logico-philosophicus* (1921) suivi de *Investigations philosophiques* trad.fr Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.
- *Le cahier bleu et le cahier brun. Etudes préliminaires aux philosophiques* (1958), trad. Ang, G. Durant, Paris, Gallimard, 1965.
- *Carnets* (1914-1916), trad.fr Gilles Gaston Granger, Paris, Gallimard, 1971.
- *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse suivi de conférences sur l'éthique*, trad. Jacques Fauve, Gallimard, 1971.
- *Remarques mêlées* (1970), Mouvezin, TER, 1984, Gallimard, 1971.
- *Grammaire philosophique* (1933), trad.fr Marie Anne- Lecurret, Paris, Gallimard, 1980.allimard, 1975.
- *Remarques philosophiques* (1964), trad. Jacques Fauve, Gallimard, 1984.
- *Quelques remarques sur la forme logique*, trad. Élisabeth Rigal , TER, 1985.

II- OUVRAGES ET ARTICLES SUR LUDWIG WITTGENSTEIN

1-OUVRAGES SUR LUDWIG WITTGENSTEIN

- **CHAUVIRÉ**, Christiane, *Ludwig Wittgenstein*, Paris, Seuil, 1989.
- **HADOT**, Pierre, *Wittgenstein et les limites du langage* (2004), Paris, J-Vrin, 2007.
- **MC GUINNESS**, Brian, *Wittgenstein et le cercle de vienne* (1993) d'après les notes de **WAISMANN** Friedrich, trad.fr Gérard granel, Mouvezin, T.E.R, 1991.
- **MONDOUÉ**, Roger et **NGUEMETA**, Philippe, *Vérificationnisme et Falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?* Paris, Harmattan, 2014.
- **NICOLET**, Daniel, *Lire Wittgenstein. Etude pour une reconstruction fictive*, Paris, Aubier, 1989.

2-ARTICLES CONSULTÉS SUR LUDWIG WITTGENSTEIN

- **CONANT**, James « Wittgenstein on meaning and use » in *Philosophical investigation* 21 :3 july 1998, university of Pittsburgh, pp 1-29.

- **GAUVRY**, Charlotte, « principe de contexte » *et circonstance : de Frege à Wittgenstein*, université de Paris1, pp 1-16.
- **MONDOUÉ** Roger, « La représentation wittgensteinienne du monde » in *Penser les représentations*, sous la direction de Lucien Ayissi, Paris, Harmattan, 2014

III-AUTRES OUVRAGES

- **ANTA, DIOP** Cheikh, *Civilisation ou barbarie : anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence africaine, 1981.
- **ARENDT**, Hannah, *La crise de la culture*, Paris, Folio poche, 1954.
- **ARISTOTE**, *Œuvres complètes*, trad. fr Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, 2014.
- **ANTOINE** et **NICOLE**, Pierre, *La logique ou l'Art de penser, contenant, outre les règles communes, plusieurs observations nouvelles, propres à former le jugement* (1662), Paris, PUF, 1965.
- **AMOUGOU**, Jean Bertrand, *Réflexion sur la rationalité*, Tome 1, *Variations culturelles d'un thème chez P. M. Hebga*, Paris, l'Harmattan, 2016.
 - *Le monde face à la laïcité et au covid 19. Quelles leçons pour l'Afrique ?* Paris, l'Harmattan, 2021.
- **AYISSI**, Lucien, *Penser les représentations*, Paris, Harmattan, 2014.
 - *Philosopher aujourd'hui c'est philosopher autrement*, Paris, l'Harmattan, 2021.
- **BAUMGARTEN**, Alexander, *Esthétique* (1750), trad.fr Jean-Yves Pranchene, Paris, éditions de l'Herne, 1988.
- **BELNA**, Jean Pierre, *Histoire de la logique* (2005), Paris, Ed, ellipses, 2014.
- **BERGSON**, Henri, *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932), Paris, PUF, 1984.
 - *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1965.
- **BERNARD**, Claude, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, 1865.
- **BRÉHIER**, Émile, *Histoire de la philosophie* (1926), Tome premier. L'Antiquité et le Moyen Age, édition électronique de Pierre Palpant, 1928.
- *Cahiers de l'URPHISSA* (unité de recherche de philosophie et des sciences appliquées), université de Dschang, N°2, décembre 2021.
- **COMTE**, Auguste, *Discours sur l'esprit positif* (1844), Paris, J-Vrin, 1987.
- **CORBIN**, Joseph, *Le néolibéralisme. Pensée unique*, Paris, l'Harmattan, 2003.

- **DESCARTES**, René, *Discours de la méthode* (1637). *Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences*, Librairie Larousse, Paris, 1952.
 - *Les principes de la philosophie* (1644), « Lettre-préface », in Œuvres de Descartes, IX-2, Paris, CNRS-Vrin, 1989.
- **DORTIER**, Jean François, *Les sciences humaines. Panorama des connaissances*, Paris, PUF, 1998,
- **DUMMETT**, Michael, *Les origines de la philosophie analytique* (1988), trad.fr Lescouret, M.A. Paris, Gallimard, 'les essais'', 1991.
- **EBOUSSI BOULAGA**, Fabien, *La crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence africaine, 1977.
- **ENGELHARD**, Philippe, *L'homme mondial. Les sociétés peuvent-elles survivre ?* Paris, imprimerie de France, 1996,
- **FEYERABEND**, Paul Karl, *A dieu la raison* (1987), trad. fr Jurdan Baudouin t, Paris, Seuil, 1989.
 - *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1975), trad.fr Baudouin Jurdant et Agnès Schumberger, Paris, Seuil, 1979,
- **FREGE**, Gottlob, *Fondements de l'arithmétique* (1884), trad.fr Claude Imbert, coll. « l'ordre philosophique », dirigée par Paul Ricœur et Francis Wahl, Paris, édition du Seuil, 1971.
- **FRIEDRICH HEGEL**, Georg Wilhelm, *Esthétique 1* (1835). Introduction, Paris, Aubier- Montaigne, 1964.
- **FRUTEAU**, De Laclos Frédéric, *L'épistémologie d'Emile Meyerson, une anthropologie de la connaissance*, Paris, I. Vrin, 2009.
- **HEBGA**, Meinrad, *La rationalité d'un discours africains sur les phénomènes paranormaux*, Paris, l'Harmattan, 1998.
- **HEIDEGGER**, Martin, *Qu'est-ce que la métaphysique* (1929), trad.fr, Henry corbin, Paris, Nathan, 1985.
- **HOTTOIS**, Gilbert, *De la Renaissance à la postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Paris, université de Boeck, 1997.
 - *Traité de la nature humaine. Essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux* (1739), trad.fr, Paris, Aubier Montaigne, 1983.
- **HUME**, David, *Enquête sur l'entendement humain* (1748), trad.fr Didier Deleule, Paris, Fernand Nathan, 1982.

- **JACOB**, Pierre, *L'empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques*, Paris, les éditions de Minuit, 1980.
- **KANT**, Emmanuel, *Critique de la faculté de juger* (1790), trad.fr Alexandre J-L Deleamarre et Als, sous la direction de ALQUIER Ferdinand, Paris, Gallimard, 1985.
 - *D'un prétendu droit de mentir par l'humanité* (1797), trad.fr Proust, Paris, Flammarion, 1994.
 - *Logique* (1966), trad.fr, Louis Guillermit, Paris, J. Vrin, 1989.
 - *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme une science* (1783), trad.fr, Paris, Vrin, 9^e éditions, 1974.
 - *Fondements de la métaphysique des Mœurs* (1785), Paris, Hatier, 1963
- **KOLAKOWSKI**, Leszek , *La philosophie positive* (1830), Paris, Donoel/ Gonthier, coll. « Méridiation », 1976.
- **KUHN**, Thomas Samuel, *La structure des révolutions scientifiques* (1962), traduit de l'américain par Laure Meyer, Paris, Flammarion, 1983.
- **LECLERCO**, Bruno, *Introduction à la philosophie analytique : la logique une méthode* (2008), seconde édition, Paris, 2018.
- **LEIBNIZ GOTTFRIED**, Wilhelm, *La monadologie*, Paris, G F Flammarion, 1714.
 - *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1765), trad.fr Jacques Brunschwig, Paris, GF-Flammarion, 1990.
- **LYOTARD**, Jean Francois, *La condition postmoderne*, Paris, Ed minuit, 1979.
- **MANA**, Ka, *l'Afrique notre projet, Révolutionner l'imaginaire Africain*, Yaoundé, éditions Terroirs, 2009.
- **MARCUSE**, Herbert, *Eros et civilisation* (1955), Paris, édition de minuit, 1963.
- **MC GUINNESS**, Brian., *Le cercle de vienne, doctrines et controverses*, trad.fr, Antonia Soulez, Paris, Méridiens Kleincksick, 1986.
- **MERLEAU PONTY** Maurice, *Phénoménologie de la perception*, , Paris, Gallimard, 1945.
- **MORILHAT**, Claude, *Empire du langage ou impérialisme langagier ?* Suisse, édition deux pages, 2008.
- **MOUCHILI NJIMON**, Issoufou Soulé *Valeur, Culture et Science. Des considérations essentielles et des débats sur la méthode, les interactions et la diversité d'approches cognitives*, Paris, l'Harmattan, 2020.
- **MORIN**, Edgar, *La complexité humaine*, Paris, Flammarion, 1994.
- **MVEMBO**, Mutunda, *Elément de logique*, éditions du Cerdaf, 2001.

- **NIETZSCHE**, Friedrich, *La naissance de la tragédie ou hellénisme et pessimisme* (1872), trad.fr Jean Mannold et Jacques Morland, revue par Angèle Kremer Marietti, Paris, Librairie générale française, 1994.
- **OULAHBIB**, Lucien Samir, *Ethique et épistémologie du nihilisme, les meurtriers du sens*, Paris, l'Harmattan, 2002.
- **PLATON**, *Gorgias* (1987), trad.fr B. Piethe, coll. "Les classiques de la philosophie", 2000.
 - *Théétète, sous la science ; genre peirastique*, trad.fr, Emile Chambray, Ed. Garnier Flammarion, livre électronique, 1991.
- **POPPER**, Karl Raimund, *Conjectures et réfutations* (1963), trad.fr Michelle Irène et Marc B de Launay, Paris, Payot, 1985,
 - *La quête inachevée* (1976) trad.fr Renée Bouveresse, Paris, Calmann-Lévy, 1981.
 - *La société ouverte et ses ennemis* (1945) Tome 2 Hegel et Marx, trad. Jacqueline Bernard et Philippe Monod, Paris, Seuil, 1979.
 - *Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance* (1979), trad.fr, Christian Bonnet, Paris, édition Hermann, 1999.
 - *La logique de la découverte scientifique* (1934), trad.fr Nicole Tyssen-Rutten et Philippe Devaux, Paris, Payot, 1973.
- **RORTY**, Richard, *L'homme spéculaire*, trad.fr Thierry Marchaise, coll. "L'ordre philosophique", Paris, Seuil, 1990.
 - *Science et solidarité. La vérité sans le pouvoir*, trad.fr Jean Pierre Commeti, coll. "Tiré à part", Paris, édition de l'éclat, 1990.
 - *Conséquences du pragmatisme : essais* (1980), trad.fr Jean Pierre Commeti, Paris, Seuil, 1993.
- **ROSSI**, Jean -Gérald, *La philosophie analytique*, Paris, PUF, 1989.
- **RUSSELL**, Bertrand, *Ecrits de logique philosophique*, (1918) trad. Ang Jean Michel Roy, Paris, PUF, 1989.
 - *Ecrits de logique philosophique, Histoire de la philosophie occidentale* (1945), (Tome 1) trad.fr. Ang Helène-Kern, Paris, Gallimard, 1952.
 - *Ecrits de logique philosophique, La méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du monde extérieur* (1929), trad.fr Philippe Devaux, Paris, Payot, 2002.

- *Ecrits de logique philosophique, La méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du monde extérieure* (1913), trad. Ang Philippe Devaux, Paris, Payot, 2002.
 - *The philosophy of logical atomism* (1918), London and Newyork, Routledge classic, 2010.
- **SCHOPENHAUER**, Arthur, *Le monde comme volonté et représentation* (1818), tome 1, trad. J. Burdeau, Paris, Felix Alcan, 1888.
 - **SOKAL**, Alan et **BRICMONT**, Jean, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.
 - *Pseudosciences Postmodernismes. adversaires ou compagnons de route ?* trad. fr Barbara Hochstedt, Paris, Odile Jacob, 2005.
 - **SOULEZ**, Antonia ., *Manifeste du cercle de vienne et autres écrits*, coll. « philosophie d'aujourd'hui », Paris, Presses Universitaires de France, 1989.
 - **TOWA**, Marcien, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, édition clé, 1971.
 - *L'idée d'une philosophie négroafricaine*, coll. ' ' point de vue' ' N°8, Yaoundé, clé, 1979.
 - **VAX**, Louis, *L'empirisme logique : de Bertrand Russell à Nelson Goodman*, Paris, PUF, 1970.
 - **VOILQUIN**, Jean, *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thales de Milet à Prodicos*, (1942) trad. ancien grec Jean Voilquin, Paris, GF Flammarion, 1993.
 - **WAGNER**, Pierre, *Les philosophes et la science*, Paris, Gallimard, 2002.
 - **WEIL**, Simone, *Réflexion sur les causes de la liberté de l'expression sociale* (1934), coll « Folio Essais », Paris, Gallimard, 1998.

IV-AUTRES ARTICLES CONSULTÉS

- **BOUVERESSE**, Jacques, « Frege critique de Kant » in Essai V-Descartes, Leibniz, Kant, Marseille, éditions Agne, 2006, pp167-192.
- **GARRETA**, Guillaume, « Ernst Mach : l'épistémologie comme histoire naturelle de la science » in Pierre Wagner (dir), *les philosophes et la science*, Paris, Gallimard, 2002, coll. « Folio/Essais », pp624-658.
- **MARION**, Mathieu, *l'antipsychologisme de Bradley : idéalité de la signification, jugement et universaux*, vol 36, n°1, printemps 2009, pp53-82.

- **RORTY**, Richard, « l’auteur universaliste, profondeur romantique, ruse pragmatique » in *La rationalité une ou plurielle*, (dir), P.J. Houndondji, Dakar, CODESRIA, 2007, pp 11-24.
- **VAUTIER**, Marie, *Les métarécits, le postmodernisme et le mythe post colonial au Québec. Un point de vue de la « marge »*, Études littéraires, vol 27, n°1, été 1994, pp 43-61.
- **YAGUELLO**, Marina Philippe « la langue universelle » in *sciences et avenir*, « la langue d’homo erectus », n° hors –série, janvier 2001, pp 1-6.

V-REVUES

- **ARIEN**, Roger, « Descartes les premier cartésiens et la logique », *Revue de métaphysique et de morale*, 206/1, n°49.
- **BOUVERESSE**, Jacques, « mathématique et logique chez Leibniz », in *Revue d’histoires des sciences*, Année 2001.

VI-MEMOIRES ET THESES

1-MÉMOIRES

- **ATANGANA**, Ferdinand, *Les contours d’une épistémologie anarchiste chez Feyerabend*, mémoire dirigé sous la direction d’Antoine Manga Bihina, université de Yaoundé 1, septembre 2010.
- **NGUEMETA**, Philippe, *L’héritage poppérien de l’épistémologie « post critique » une lecture de conjecture et réfutations*, mémoire rédigé en vue de l’obtention du diplôme d’études approfondies (DEA) en philosophie, sous la direction de Godfrey Tangwa avec la codirection de Lucien Ayissi, année académique 2004-2005.
- **OUMAROU**, **YOBANG** Ghislain Nicolas, *Langage et vérité dans le Tractatus Logico-Philosophicus de Wittgenstein : essai d’analyse historico-critique*, mémoire soutenu sous la direction de Roger Mondoué, université de Yaoundé 1, janvier 2022.

2-THESES

- **KENMOGNE**, Emile, *La place du mysticisme dans la connaissance du réel chez Bergson*, thèse de doctorat PH.D, dirigée par Njoh Mouéllé Ebénézer, université de Yaoundé 1, année académique 2003-2004.
- **KOUNTI EDIMO**, Emmanuel, *La dissolution langagière de la vérité. R. Rorty et le défi de l’herméneutique*, thèse de doctorat Ph.D, dirigée par Nkolo Foé et codirigée par Charles Romain Mbelé, septembre 2022.

- **MONDOUÉ**, Roger, *La logique et l'irrationalisme postmoderne. Essai sur la théorie de la proposition*, Thèse de Doctorat/ PH.D dirigée Mono Ndjana Hubert et Manga Bihina Antoine, soutenue à l'université de Yaoundé 1, Novembre 2005.

VI-USUELS

- **CLÉMENT**, Elisabeth et al., *La philosophie de A à Z* (1998), Paris, Hatier, 2000.
- **DUNOZOI**, Gérard et **ROUSSEL**, André, *Dictionnaire de philosophie* (1987), Paris, Nathan, 1997.
- **LALANDE**, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1926), Paris, Quadrige, PUF, 3^e édition, 2010.
- **COMTE SPONVILLE**, André, *Dictionnaire philosophique* (2001), Paris, Quadrige, 2013.
- **ZARADE**, Jean Pierre, *Dictionnaire d'Aristote*, Paris, Ellipses, 2007.

VII- SÉMINAIRES

- **NGUEMETA** Philippe, cours d'histoire de la logique, Université de Yaoundé 1, F.A.L.S.H, 2021/ 2022 inédit.
 - cours de philosophie du langage, université de Yaoundé 1, année académique 2021/2022, inédit.

VIII- WEBOGRAPHIES

- https://www.PUF.com/content/Bertrand_Russell_latomisme_logique, consulté le 20 juin 2021 à 15h.
- <http://www.sciencesetavenir.com//hs125> consulté le 22 novembre à 14h.
- <http://books.openedition.org/agone> consulté le 10 décembre 2021 à 15h.
- <https://www.caim.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2006-1-page-55.html>, consulté le 11 juin 2022 à 4h.
- [https://books.openedition.org/pum/18348 ? Lang=fr](https://books.openedition.org/pum/18348?Lang=fr), Presses de l'université de Montréal, consulté le 24 mai 2022 à 9h.
- https://journals.openedition.org/noesis/1624?lang=en_ consulté le 21 mai 2022 à 8h.
- <http://www.normaleSup.org> consulté le 17 mars 2022 à 13h.
- <https://www.espacefrancais.com/lacte-de-langage> consulté le 27 mai 2022 à 9h.

- <https://orbi.uliege/bitstream/2268/1777073/1/Gauvry.Wittgenstein.Frege.Principe%20de%20contexte%20et%20circonstances.%20Ch.%20Gauvry.pdf> consulté le 11 juin 2022 à 14h .
- <https://doi.org/10.7202/03010ar> consulté le 29 juillet 2022 à 10h
- <https://doi.org/10.7202/501067ar> consulté le 5 août 2022 à 11h. .
- <https://www.dixa.net/Pixa/Pagia-0805292338.html> consulté le 5 août 2022 à 11h.
<https://www.bak.admin.ch/bak/fr/home/themes/definition-de-la-culture-par-l-unesco.html>. Consulté le 08 février 2023 à 9h.

SOMMAIRE	i
DEDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS	iii
RÉSUMÉ.....	iv
ABSTRACT	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
PREMIERE PARTIE : LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DU REALISME DANS LE <i>TRACTATUS LOGICO-PHILOSOPHICUS</i>	12
CHAPITRE 1 : ESQUISSE D'UNE CARTOGRAPHIE DES EPONYMES CONCEPTUELLES DU TRACTATUS	15
I-DES APORIES DE LA LOGIQUE CLASSIQUE À LA FORMULATION D'UN LANGAGE IDÉAL CHEZ FREGE.....	15
1-LES FAUTES DE LA LOGIQUE CLASSIQUE ET LA SOLUTION DE FREGE	15
2 : LES ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES DE LA FORMULATION DE LA LOGIQUE DE FREGE	30
II- L'ATOMISME LOGIQUE RUSSELLIEN	32
1 : DEFINITION DE L'ATOMISME ET TRIPARTITION DE LA LOGIQUE	32
2-LA THEORIE DES TYPES ET DES CLASSES	40
CHAPITRE 2 : LA REFONDATION DU LANGAGE PHILOSOPHIQUE PAR LUDWIG WITTGENSTEIN	43
I-LA NATURE DE LA PROPOSITION	43
1-DEFINTION ET FORMALISATION DE LA PROPOSITION	44
2-LE CACUL DES PRÉDICATS ET LA RELATION LOGIQUE ENTRE LES VARIABLES DANS UNE TABLE DE VÉRITÉ	47
II- LA PHILOSOPHIE COMME OUTIL D'ASSAINISSEMENT DU LANGAGE.....	50
1-Identification des maladies philosophiques.....	51

2- LA VISEE THÉRAPEUTHIQUE DE LA PHILOSOPHIE	53
CHAPITRE 3 : LES ENJEUX DE LA CONSTRUCTION D'UN LANGAGE IDEAL	57
I-LA VISEE THÉRAPEUTHIQUE DU LANGAGE- OBJET.....	57
1-Adéquation entre 'le dire' et 'le montre'	57
2- PRINCIPES LOGIQUES D'UN LANGAGE IDÉAL.....	61
II- LES ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES DU SYMBOLISME LOGIQUE.....	63
1-LA MORT DU LANGAGE ORDINAIRE	63
2- LA CONTRIBUTION À UNE INTERCOMMUNICATION CONSENSUELLE	64
DEUXIEME PARTIE : LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DE LA CONVERSION WITTGENSTEINIENNE À L'ANTIRÉALISME.	68
CHAPITRE 4 : LES LIMITES DU TRACTATUS LOGICO-PHOLOSOPHICUS	70
I-INSERTION DES ACTES LINGUISTIQUES DANS LE JEU DE LANGAGE.....	70
1-LA RÉAPPROPRIATION DES PROPOSITIONS ÉTHIQUES, ESTHÉTIQUES ET MÉTAPHYSIQUES PAR LUDWIG WITTGENSTEIN	70
2- LES LIMITES DE LA THEORIE DE LA REPRESENTATION ET LE RÔLE DE LA MÉTAPHYSIQUE AU SEIN DE LA CITÉ SCIENTIFIQUE.....	76
II- WITTGENSTEIN ET L'ABANDON DU CRITÈRE DE SIGNIFICATION	79
1-L'ORIGINE DE L'EFFRONDEMENT DU TRACTATUS.....	80
CHAPITRE 5 : L'ADOPTION DE LA COMPLEXITÉ DU LANGAGE ET DU PRINCIPE DE CONTEXTE	84
I-LE TOURNANT DECISIF AVEC LE PRINCIPE DE CONTEXTE FREGEEN.....	84
1 -LA DÉFINITION FRÉGÉENNE DU PRINCIPE CONTEXTUEL.....	85
2- LA RÉAPPROPRIATION DU PRINCIPE CONTEXTUEL PAR LUDWIG WITTGENSTEIN.....	87
II-LA MANIPULATION DES MOTS DANS LE JEU DE LANGAGE	88
1-DÉFINITION DU JEU DE LANGAGE	88
2-LA PLURALITÉ DES SENS	92
CHAPITRE 6 : LES ENJEUX DU JEU DE LANGAGE.....	94

I-LES DIFFÉRENTES FONCTIONS DU JEU DE LANGAGE.....	94
II-LA NATURE DE LA VÉRITÉ DANS LE JEU DE LANGAGE	96
TROISIEME PARTIE : INTERROGATIONS SUR LA PERTINENCE LOGIQUE ET OBJECTIVE DE LA PENSEE DE LUDWIG WITTGENSTEIN	100
CHAPITRE 7 : LES INSUFFISSANCES DE LA PHILOSOPHIE ANTIRÉALISTE.....	103
I- DE L'ANARCHISME À L'OUVERTURE INCONTROLEE DE LA SCIENCE.....	103
1-DEFINITION DE L'ANARCHISME MÉTHODOLOGIQUE	103
2-L'OUVERTURE À LA POSTMODERNITÉ	106
II : CARACTÉRISTIQUES ET CONSÉQUENCES DE L'ÈRE POST VERITE/ POST FACTUELLE	111
1- Les caractéristiques de l'ère post vérité/ post factuelle.....	111
2-LES CONSÉQUENCES DU POSTMODERNISME.....	118
CHAPITRE 8 : LA PORTÉE ÉPISTEMOLOGIQUE DE LA PHILOSOPHIE ANTIREALISTE	121
I- LES ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES.....	121
1-LE STATUT DE LA VERITE.....	121
2-LE CARACTERE PROBABILISTE DES THÉORIES SCIENTIFIQUES.....	122
II-LES ENJEUX PHILOSOPHIQUES	125
1-LA LUTTE CONTRE LE TOTALITARISME EPISTEMOLOGIQUE	125
2-LA DISSOLUTION LANGAGIERE	126
CHAPITRE 9 : WITTGENSTEIN ET L'AFRIQUE.....	129
I-LA PROMOTION DES CULTURES ENDOGENES	129
1-SENS ET SIGNIFICATION DES CONCEPTS.....	129
2-LA VALORISATION DES POSSIBILITES CULTURELLES	129
II-L'ÊTRE AU MONDE DES AFRICAINS	131
1-LANGUE ET VISION DU MONDE	131
2-LANGUE COMME CATALYSEUR DE LA LIBERATION ET DU DEVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE	132

CONCLUSION	135
BIBLIOGRAPHIE	140
TABLE DES MATIÈRES	141